

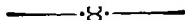
LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



TRENTE-TROISIÈME ANNÉE

1893



VEVEY
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

VEVEY. — IMPRIM. ALPH. RECORDON

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

TRENTE-TROISIÈME ANNÉE

A mes jeunes lecteurs

1^{er} janvier 1893.

MES CHERS JEUNES AMIS.

Nous voici au commencement d'une nouvelle année; 1892 s'est effacée, elle est dans le gouffre du passé avec tout ce qu'elle a vu — joies et peines, fautes et regrets, bénédictions de la part du Seigneur et souvent, bien souvent, oubli et ingratitude de notre part. Mais sa patience ne s'est point lassée, et nous pouvons lui rendre grâces. J'espère que vous le faites et que vous demandez à ce Dieu de miséricorde de vous garder durant les jours qu'il vous donnera encore sur la terre, et de vous faire la grâce de le servir, Lui le Dieu vivant et vrai, et d'attendre des cieux Jésus, son Fils, qui nous sauve de la colère qui vient.

Le renouvellement de l'année m'a fait penser à un beau passage du second livre de Samuel. C'est David, « le doux psalmiste d'Israël, » qui parle aux derniers jours de sa vie et qui exprime son espérance en ces termes : « Celui qui domine parmi les hom-

mes sera juste, dominant en la crainte de Dieu, et il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, un matin sans nuages. »

Ce juste dominateur, mes enfants, c'est le Seigneur Jésus, le Soleil de justice, qui en se levant sur la terre, lui apportera la délivrance. Ce sera un matin sans nuages.

Mais cela a ramené mes pensées en arrière et je me suis rappelé un premier matin sans nuages. Ce temps nous est décrit au commencement du saint Livre. Relisez les premiers chapitres de la Genèse et vous assisterez, mes enfants, à des scènes merveilleuses. Au sein des ténèbres qui couvraient une terre désolée et vide, sur laquelle s'étendaient les eaux, se fait tout à coup entendre la voix puissante de Dieu : « Que la lumière soit, et la lumière fut. » Puis bientôt, à cette même voix, les cieux s'étendent, les montagnes s'élèvent, les vallées se creusent, les mers remplissent leurs lits, les fleuves, les rivières et les ruisseaux roulent leurs eaux, et quand la charpente de la terre est ainsi formée, la verdure des plantes innombrables et l'ombrage des arbres viennent l'orner et l'embellir, et en même temps porter les fruits pour la nourriture des êtres qui doivent l'habiter. Sur cette terre ainsi parée vient briller durant le jour le radieux soleil dont les rayons l'éclairent et la réchauffent ; durant la nuit, la lune promène sa tranquille clarté, et les étoiles, points d'or dans le sombre azur des cieux, proclament la gloire du Dieu fort. Au commandement du Dieu créateur, des multitudes d'êtres vivants viennent peupler et animer les airs, les eaux et les terres, puis Dieu forme de ses mains et anime de son souffle celui qui doit être dominateur sur cette création heureuse. L'homme est fait à l'image de Dieu, selon sa ressemblance. Comme tout était beau, frais et



pur en ce commencement où l'homme marchait dans l'innocence ! Dieu était satisfait de son ouvrage ; rien n'y manquait, et Lui-même déclare : « *Tout était très bon.* » C'était vraiment un matin sans nuages.

C'est ainsi que les années commencèrent à dérouler leur cours pour l'homme, réglées par l'harmonieuse marche du soleil et des astres. Il y aura bientôt six mille ans écoulés depuis qu'Adam ouvrit les yeux à la lumière dans le paradis terrestre. Combien tout a changé depuis !

Vous le savez ; un sombre et épais nuage vint après bien peu de temps couvrir ce ciel serein. Le grand ennemi, Satan, s'introduisit dans le jardin d'Éden ; l'homme écouta sa voix, désobéit à Dieu, et le péché souilla et gâta tout ce que Dieu avait fait très bon. Les ténèbres couvrirent, non la terre visible, mais le cœur et l'intelligence de l'homme, et l'Éternel prononça sur lui la sentence de mort. Depuis ce moment, chaque année qui s'écoule rap-

proche les hommes de ce terme fatal — la mort. Oui, mes jeunes amis, chaque nouvel-an nous crie : « Tu es plus proche de ta fin. »

Et il en est de même pour la création qui nous entoure. La terre semble vieille, son âge se compte par siècles ; le dix-neuvième depuis la naissance de Christ va finir, mais chaque siècle écoulé rapproche du moment solennel où, quoi qu'en disent les moqueurs, la terre sera brûlée entièrement avec toutes les œuvres qui sont en elle. (2 Pierre III, 3, 4, 10.)

Oui, mes enfants, nous avons besoin de nous souvenir que « la fin de toutes choses est proche ; » et quelle sera cette fin ? Mais ce serait bien triste si je n'avais autre chose à vous rappeler que la mort et le jugement. J'ai, grâces à Dieu, à vous entretenir de choses propres à réjouir. Si, pour la plupart d'entre vous, le premier de l'an est beau, si ce jour est une fête, je connais un premier jour bien plus beau et qui commence une fête qui ne finira point. Quel est ce jour ? me direz-vous. C'est celui où vous aurez appris à connaître Jésus comme votre Sauveur, c'est le jour de votre conversion ; car en ce jour-là, votre âme aura passé « des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu. » Tous vos péchés auront été effacés et vous serez passés de la mort à la vie, à la vie éternelle. Vous appartiendrez à une nouvelle création que Satan ne pourra plus gâter, ni souiller. La lumière pure du Soleil de justice éclairera votre cœur, et ses rayons d'amour le réchaufferont. Oh ! combien vous serez heureux ! Avez-vous vu ce beau premier jour de votre nouvelle naissance ? Comme Adam, quand Dieu eut soufflé dans ses narines une respiration de vie, ouvrit les yeux et contempla avec ravissement les merveilles et les splendeurs de la création dont il était le chef, de même les yeux de votre cœur étant

ouverts, vous contemplerez les gloires de Christ et les richesses insondables de son amour.

Mais, me direz-vous encore, n'aurai-je pas à rencontrer des luttes ou des souffrances, ne m'arrivera-t-il pas de manquer ? Satan et mon mauvais cœur ne seront-ils pas là pour me tenter ? Oui, mes enfants, cela se peut, mais Jésus ne vous laissera pas. Il vous soutiendra dans l'épreuve, il vous défendra contre les ennemis ; nous sommes toujours plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. Et si vous avez manqué, oh ! revenez à Lui, et il vous pardonnera. Il ne laissera pas ravir de ses mains une seule de ses brebis ; elles ne périront jamais.

J'ai dit qu'en croyant en Jésus, un jour de fête éternelle aura commencé pour vous. En effet, mes jeunes amis, vous aurez votre place dans le ciel au banquet des noces de l'Agneau, quand le ciel retentira de ces ravissantes paroles : « Réjouissons-nous et tressaillons de joie ; car les noces de l'Agneau sont venues. » Et vous serez aussi un des heureux habitants de cette nouvelle Jérusalem, d'où le péché et la mort auront disparu pour toujours, où Dieu fera sa demeure au milieu de son peuple.

Oh ! quel beau moment que celui où, après nos luttes et nos peines, Jésus descendra du ciel et viendra nous chercher ! Ce sera vraiment un matin sans nuages, le matin du jour de l'éternité bienheureuse pour nous. Vous êtes peut-être quelquefois sortis un matin d'un beau jour d'été, quand il n'y avait pas un nuage au ciel, quand les feux de l'aurore coloraient l'horizon, qu'un vent frais et pur venait vous caresser, puis que le soleil, paraissant tout à coup, jetait sur toute la nature sa lumière et sa chaleur. Tel, mais infiniment plus beau, plus pur, plus radieux, sera le jour où Jésus viendra prendre avec Lui les saints. Ressuscités ou transformés en gloire, ils

auront commencé le jour sans fin de bonheur et de joie. « Une allégresse éternelle sera sur leur tête. »

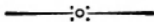
Et ce ne sera pas tout, mes enfants. Dieu a promis un ciel nouveau et une terre nouvelle où la justice habitera. Cette nouvelle création où le péché, la souffrance et la mort n'auront point d'accès, sera établie après que la terre d'à présent, qui a été souillée par le mal, aura été brûlée avec tout ce qu'elle contient. Et sur cette terre nouvelle où les larmes seront inconnues, sous ce ciel où il n'y aura plus de nuages, ni d'orages, Dieu habitera au milieu de son peuple, racheté par Jésus, et les abreuvera au fleuve de ses délices. Quand commencera ce siècle éternel, ce sera « un matin sans nuages, » et rien ne viendra jamais l'assombrir.

Ne voulez-vous pas avoir part à ce bonheur ? Vous commencez une nouvelle année dans le présent siècle que l'apôtre appelle « mauvais » (Galates I, 4), parce que le péché y règne. Mais « Jésus-Christ s'est donné lui-même pour nos péchés, » afin de nous retirer du présent siècle ; et si vous venez à ce précieux Sauveur, il vous donnera la vie éternelle, celle qui convient au siècle éternel de bonheur et de gloire sur la terre nouvelle.

Oh ! mes jeunes amis, si le matin sans nuages de cette vie nouvelle ne s'est pas encore levé pour vous, si vous êtes encore loin de Jésus, écoutez sa voix qui vous dit : « A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine de l'eau de la vie. » Venez à Lui, et que cette nouvelle année sur la terre, soit pour vous le commencement de cette vie bienheureuse qui se prolongera durant le jour d'éternité.

C'est là, chers jeunes amis, le vœu ardent que forme pour vous celui qui vous aime dans le Seigneur.

A. L.



Commencement d'année

Regardons en arrière
Vers les jours écoulés ;
Retraçons la carrière
Et les sentiers que nous avons foulés

Peines, douleur ou joie,
Fautes et repentir,
Ont marqué notre voie,
Laisant au cœur triste ou doux souvenir.

Mais durant notre course,
Nous avons eu, Seigneur,
Ta grâce pour ressource,
Un ferme appui pour notre faible cœur.

Aussi nous rendons grâces
A ce fidèle amour,
Dont les constantes traces
Dans l'an passé se montrent chaque jour.

Dans celui qui commence,
O Père ! garde-nous
En ta sainte présence,
Près de ton cœur, asile sûr et doux.

Et quand sonnera l'heure
Où la vie ici-bas
Prend fin ; dans ta demeure,
Toi-même, ô Dieu ! tu nous introduiras.

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

MORT DE SAÛL ET DE SES FILS

(1 *Samuel XXXI*)

SOPHIE. — Je serai bien aise, maman, que tu me dises ce qui arriva au malheureux Saül après sa visite à la femme qui évoquait les morts.

LA MÈRE. — Il lui arriva ce que Samuel lui avait annoncé. Le lendemain, le combat s'engagea. Mais l'Éternel n'était pas avec Saül et son peuple, et les Israélites furent défaits, un grand nombre furent tués et les autres s'enfuirent. Saül combattit sans doute vaillamment, ainsi que ses trois fils et les gens de sa maison ; mais tous ceux-là furent tués.

SOPHIE. — Et Jonathan, était-il là ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; il périt avec les autres.

SOPHIE. — Pauvre Jonathan ! Il avait espéré voir son ami David régner sur Israël et être le second après lui (1), et maintenant le voilà tué par les Philistins. Que c'est triste !

LA MÈRE. — Bien triste, en effet. Les hommes estimeraient, sans doute, que Jonathan mourut avec gloire, sacrifiant sa vie pour son père et pour son peuple. Mais si nous jugeons au point de vue de Dieu, nous verrons que Jonathan en restant avec Saül, au lieu de suivre David qui était le vrai roi

(1) 1 Samuel XXIII, 7.

d'Israël, s'associait à la désobéissance de son père, et c'est pourquoi il est enveloppé dans sa ruine.

SOPHIE. — Je comprends bien. Il faut aimer le Seigneur plus même que ses parents; je me souviens que tu me l'as dit. L'homme que Jésus appelait à le suivre, ne devait pas même aller ensevelir son père (1). Que je suis heureuse, chère maman, de n'avoir pas à faire un tel choix. Je puis rester avec toi et t'aimer sans désobéir à Dieu. Dieu est bien bon de m'avoir donné de chers parents qui le servent et qui m'apprennent à le connaître. Maintenant j'aimerais que tu me dises encore quelque chose de Saül.

LA MÈRE. — La fin de sa vie est aussi très triste. Il ne mourut pas comme ses fils, en combattant. Les Philistins voulaient peut-être le prendre vivant et l'emmener captif, comme autrefois Samson (2). Quoiqu'il en soit, la bataille se renforça contre lui après la mort de ses fils. Il se vit serré de près, et lui, autrefois si vaillant guerrier (3), eut une très grande peur. Et, en effet, lorsqu'on est abandonné de Dieu, on peut bien avoir peur de tout, et c'est une chose remarquable de voir Saül, après sa désobéissance, être si souvent dans la crainte (4). Mais si l'on a Dieu avec soi, rien ne saurait effrayer. Redoutant de tomber vivant entre les mains des Philistins, Saül dit à celui qui portait ses armes : « Tire ton épée et perce-m'en, de peur que ces incirconcis ne viennent et ne me percent, et ne m'outragent. » Oh ! si Saül avait eu recours à l'Éternel, comme plus tard le roi Josaphat qui, pressé aussi par des ennemis, cria à l'Éternel et fut secouru (5) ! Mais Saül ne voyait de refuge que dans la mort.

(1) Luc IX, 59, 60.—(2) Juges XVI, 21-24.—(3) 1 Samuel XI.

(4) 1 Samuel XVII, 11; XVIII, 12; XXVIII, 5.

(5) 2 Chroniques XVIII, 31.

SOPHIE. — Et que fit celui qui portait ses armes ?

LA MÈRE. — Il refusa de porter les mains sur son roi. Alors Saül tira son épée et se jeta dessus. Il périt ainsi de sa propre main, et l'homme qui portait ses armes suivit son exemple.

SOPHIE. — Mais cela était aussi un grand péché.

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Dieu, qui a donné la vie, a aussi seul le droit de la reprendre. Dieu a dit : « Tu ne tueras point (1) ; » et celui qui s'ôte la vie désobéit à ce commandement tout autant que celui qui tue un autre homme. Nous ne trouvons dans la Bible que trois exemples de suicide ; tu sais que c'est ainsi qu'on nomme le meurtre de soi-même. Le premier est celui de Saül, le roi désobéissant ; le second, celui d'Akhitophel, le conseiller perfide ; et le troisième, celui du traître Judas (2). Ces trois exemples nous montrent clairement qu'un tel acte ne peut être commis que par ceux qui sont loin de Dieu, qui n'ont point « la vie éternelle demeurant en eux (3). » De nos jours, hélas ! dans les pays qui se disent chrétiens, les suicides sont nombreux. Les uns s'ôtent la vie parce qu'ils ne peuvent supporter, disent-ils, la perte de leur fortune ou de quelqu'un qu'ils aiment ; d'autres pour échapper à des souffrances, ou à ce qu'ils appellent la perte de leur honneur ; d'autres encore, pour une simple contrariété. On a vu même des enfants irrités par un reproche mérité ou non, se donner la mort. Et tous ceux-là ne pensent pas qu'ils se précipitent au-devant d'un jugement terrible ! Quelle folie, quelle lâcheté et quel oubli de Dieu !

SOPHIE. — Est-ce que David apprit ces tristes nouvelles ?

(1) Exode XX, 13. — (2) 2 Samuel XVII, 23; Matthieu XXVII, 5. — (3) 1 Jean III, 15.

LA MÈRE. — Oui, et je te dirai plus tard de quelle manière. Pour le moment, terminons ce qui a rapport à Saül. Le lendemain de la bataille, les Philistins vinrent pour dépouiller les tués, et ils trouvèrent Saül et ses trois fils morts sur la montagne de Guilboa. Ils dépouillèrent Saül de ses armes, lui coupèrent la tête, et les envoyèrent partout dans le pays des Philistins pour annoncer la nouvelle de leur victoire dans les maisons de leurs idoles et au peuple. Puis, comme trophée, ils placèrent ses armes dans un de leurs temples, et clouèrent sa tête dans la maison de leur grand dieu Dagon (1). Tu vois qu'ils attribuaient leur victoire à leurs dieux et pensaient que ceux-ci avaient triomphé de l'Éternel, le Dieu d'Israël. Ainsi la désobéissance de ceux qui professent être le peuple de Dieu, jette du déshonneur sur le nom du Seigneur.

SOPHIE. — Et il n'est plus rien dit de Jonathan ?

LA MÈRE. — Une seule chose que je te dirai. Quant à leur esprit, lui, ses frères et son père étaient avec Samuel, comme le prophète l'avait dit. Ils étaient retranchés de la terre des vivants. Mais quant à leurs corps, les Philistins les prirent et les clouèrent à la muraille de Beth-Shan.

SOPHIE. — Pourquoi firent-ils cela ?

LA MÈRE. — C'était une dernière insulte faite à leurs ennemis vaincus. Beth-Shan, dont les ruines subsistent encore et que les Arabes nomment Beisan, était une ville située entre Guilboa et le Jourdain. Elle était bâtie sur une sorte de plateau rocheux qui s'élève au-dessus de la plaine et est coupé de profondes ravines au fond desquelles coulent des ruisseaux rapides. La ville se trouvait ainsi coupée en plusieurs quartiers. Sur le plateau se trouve une

(1) 1 Chroniques XI, 10.

éminence escarpée dont le flanc qui regarde le Jourdain tombe presque à pic. Sur cette hauteur était bâtie la forteresse entourée d'une muraille. C'est là sans doute que furent attachés les corps du malheureux roi et de ses fils, de sorte qu'on pût les voir de loin, comme pour annoncer à Israël le triomphe des Philistins et lui jeter un défi.

SOPHIE. — Mais comment les Philistins se trouvaient-ils dans cette ville si bien fortifiée ?

LA MÈRE. — C'est que quand la déroute des Israélites et la mort de Saül et de ses fils fut connue, les hommes d'Israël abandonnèrent leurs villes et s'enfuirent. Ils portèrent ainsi la nouvelle de ce désastre de l'autre côté du Jourdain, et cela donna lieu aux hommes de Jabès de Galaad d'accomplir une bien belle action.

SOPHIE. — Où est cette ville dont tu parles ?

LA MÈRE. — De l'autre côté du Jourdain, juste en face de Beth-Shan. Tu dois te souvenir qu'au commencement du règne de Saül, les habitants de Jabès étaient assiégés par le roi des Ammonites. La ville était près de succomber quand elle fut délivrée par l'énergique intervention de Saül à la tête des Israélites (1). Les habitants de Jabès conservèrent dans leurs cœurs une profonde reconnaissance envers leur libérateur. Lorsqu'ils eurent appris la manière indigne dont les Philistins avaient traité les restes de Saül et de ses fils, les vaillants hommes de Jabès, sans craindre le péril auquel ils s'exposaient, se levèrent, marchèrent toute la nuit vers Beth-Shan, détachèrent les corps et les rapportèrent à Jabès ?

SOPHIE. — Je suis étonnée que les Philistins ne les aient point empêchés de faire cela.

LA MÈRE. — Ils ne s'en aperçurent point. Ils ne

(1) 1 Samuel XI, 1-11.

pensaient sans doute pas, à cause de la terreur produite par leur victoire, qu'aucun Israélite osât s'aventurer près d'eux. Ensuite, il faut remarquer que les hommes de Jabès arrivèrent de nuit et qu'abrités par l'escarpement du rocher, ils purent monter sans être vus, et qu'enfin le bruit du torrent qui coulait au pied du rocher empêchait de les entendre.

SOPHIE. — C'était bien courageux et bien beau de leur part, chère maman, et montrait en effet un cœur reconnaissant.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et c'est un sentiment qui plaît à Dieu. Mais si les habitants de Jabès avaient lieu d'être reconnaissants envers Saül qui les avait délivrés seulement d'une affliction terrestre, combien n'avons-nous pas plus lieu d'être reconnaissants envers Jésus qui nous a sauvés de la colère qui vient (1) !

SOPHIE. — C'est bien vrai, chère maman, et je sens que nous devrions chaque jour le remercier et être tout dévoués pour le servir. Je voudrais te faire encore une question. Que firent les habitants de Jabès des corps de Saül et de ses fils ?

LA MÈRE. — Ils les brûlèrent, puis ils enterrèrent les os qui restaient sous un tamarisque près de leur ville, et jeûnèrent sept jours en signe de deuil.

SOPHIE. — Je suis surprise de ce que tu me dis qu'ils brûlèrent les corps. Je croyais que les Israélites enterraient leurs morts.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Ils rendaient à la terre ce qui a été tiré de la terre, et en cela ils agissaient selon la pensée de Dieu dans sa parole (2). Brûler les corps est une coutume païenne. Ce que font les habitants de Jabès est un fait exceptionnel,

(1) 1 Thessaloniens I, 10.

(2) Genèse III, 19.

motivé peut-être par la mutilation exercée sur les corps de Saül et de ses fils, peut-être aussi par leur état de décomposition. Brûler les corps semble se rattacher à un temps de calamité, comme on le voit par un passage du prophète Amos annonçant la destruction de la capitale du royaume d'Israël, à cause des péchés du peuple. « Il arrivera, » dit-il, « que s'il reste dix hommes dans une maison, ils mourront; et le parent de l'un d'eux qui doit le brûler, le prendra pour sortir de la maison les os (1). »

SOPHIE. — Maintenant, j'aimerais que tu me dises comment David apprit ce qui était arrivé à Saül et à ses fils.

LA MÈRE. — Je le ferai volontiers, mon enfant, mais ce sera une autre fois, s'il plait à Dieu.



Lettre d'un lépreux japonais

Mes chers enfants, je vous ai parlé, dans le dernier article sur l'Assemblée, des progrès que le christianisme avait faits dans les trois premiers siècles. Depuis cette époque, l'Église a passé par bien des vicissitudes sur la terre. Si Dieu le permet, je continuerai à vous tracer quelques traits de son histoire. Aujourd'hui, j'interromprai pour une fois nos entretiens sur ce sujet et vous dirai quelque chose de l'œuvre du Seigneur de nos jours dans des contrées éloignées. Car, grâce à Dieu, le zèle de la foi existe encore chez les chrétiens, et le Seigneur a mis au

(1) Amos VI, 9, 10.

cœur de plusieurs de ses serviteurs de porter la lumière de l'Évangile chez ceux qui étaient encore dans les ténèbres et l'ombre de la mort.

C'est du Japon que vient aujourd'hui vers vous une voix qui vous dira comme le Seigneur opère selon sa miséricorde dans les cœurs de ceux qui adoraient de faux dieux, tout comme il est nécessaire qu'il opère dans les cœurs de ceux qui se disent chrétiens pour les convertir à Lui.

Le Japon, vous le savez sans doute, est un vaste empire dont les populations habitent de grandes îles à l'est du continent d'Asie. La civilisation y est avancée et y fait des progrès, mais le peuple y est idolâtre, adonné au culte de Bouddha. Autrefois, c'était un pays fermé aux étrangers; maintenant, il s'ouvre toujours plus et cela a permis à des chrétiens d'aller y annoncer l'Évangile. Plusieurs Japonais ont ainsi été amenés à la connaissance du Seigneur. Je vais vous donner la traduction d'une lettre qu'un pauvre lépreux japonais converti à Jésus, par le moyen du médecin chrétien qui le soignait, adressait à son plus jeune frère avant de mourir. Le médecin était aussi du Japon.

A mon jeune frère Kaneko Goro.

Moi, Jisaburo, je laisse les paroles suivantes à mon cher frère Goro, car je suis maintenant près de m'endormir.

Je désire que tu remplisses les derniers désirs de Jisaburo, en agissant comme suit. J'ai passé toute ma vie dans les peines et les douleurs de la maladie. Les plaisirs du monde et son bonheur n'ont point été mon partage, mais les pleurs de la tristesse et du chagrin ont toujours rempli mes yeux.

En écrivant ainsi, j'ai l'air de me plaindre de mon sort; mais il n'en est pas ainsi. C'est pour te faire

connaitre combien Dieu m'aime. Je suis assurément une très misérable créature dans le monde, mais notre Dieu nous a aimés et nous a élus en notre Seigneur Jésus-Christ avant la fondation du monde.

Il m'a envoyé cette affliction qui a brisé mon orgueil. J'ai été ainsi forcé d'abandonner tout et de compter sur Dieu. Il est écrit que le grand Dieu miséricordieux châtie celui qu'il aime. Ah ! combien l'on est heureux et quelle joie c'est de quitter ce monde qui aime le péché, ce monde rempli de mécontentement et de mal, pour entrer dans la gloire de Dieu ! Mais quand mon âme aura quitté ce misérable monde, et sera dans le bienheureux paradis, mon pauvre corps, objet de dégoût, restera encore sur la terre, c'est pourquoi je te demande de le cacher. Je suis content si tu le portes à l'enterrer, car il est semblable à mon ombre. Ne le traite pas somptueusement selon les principes du monde, mais sois simple en toutes choses. Faire venir les prêtres bouddhistes, lire les prières rituelles, visiter les tombes pour adorer, ou placer des pierres tumulaires, tout cela est inutile.

Tu ne feras aucune de ces choses pour moi, car je désire que le nom de Hattori Jisaburo soit bientôt oublié dans le monde, mais fais tout selon la volonté des frères et sœurs dans le Seigneur. Il est important d'être simple en toutes choses et de ne pas se conformer au monde.

Je te demande cette seule chose pour me satisfaire. Mon cher jeune frère Goro, je n'ai pas le temps d'écrire aucune autre lettre, car la fin de ma vie est arrivée. En conséquence, salue pour moi mes deux oncles Noda, et mon frère aîné Kamataro. Frère Goro, nos oncles Noda nous ont témoigné beaucoup d'affection, il faut donc que tu leur sois obéissant et que tu ailles souvent les voir pour les

consoler dans leur âge avancé ; agis aussi de même envers notre mère.

Sois vrai devant tous les hommes, et garde fermement tous les enseignements de la Bible, quels que puissent être les résultats. Salue tous les saints frères et sœurs.

Glorifie le nom du Seigneur en toutes choses. En toute occasion, rends témoignage au Seigneur ; en le faisant, tu seras haï de tout le monde, mais ne crains pas, au contraire, réjouis-toi plutôt. Prie toujours pour ma famille et pour tous les saints.

Je vais le premier vers le Seigneur et je l'attends. Réjouis-toi et rends grâces à Dieu de ce que je vais m'endormir.

J'aurais beaucoup de choses à écrire, mais je n'en ai pas le temps ; j'ai hâte de m'endormir, ainsi je te donne un livre, la Bible. Lis-la en la présence du Seigneur, et rafraichis-toi matin et soir par son moyen. Maintenant je pose ma plume. H. J.

La confession d'une petite fille

J'étais allé voir un homme âgé malade. Je trouvai chez lui plusieurs personnes qui étaient venues lui faire visite, et, parmi elles une petite fille. Je parlai d'abord au malade du Sauveur et du salut, puis j'adressai quelques mots aux visiteurs et enfin je dis à la petite fille : « Si tu venais à mourir, irais-tu au ciel ? »

L'enfant hésita, mais après un court silence, elle répondit tristement : « Non. »

Tous ceux qui étaient là furent surpris de cette réponse. Si elle était venue de la bouche d'une grande personne, ils auraient été moins étonnés, mais d'une si jeune enfant ! Sans doute elle n'avait pas compris la question, ou bien elle ne savait pas exactement ce qu'elle disait.

Mais moi, d'après sa manière de parler, je conclus que l'enfant avait quelque raison de répondre ainsi, et désirant savoir ce qu'elle avait dans sa pensée, je lui dis : « Et pourquoi penses-tu que tu n'irais pas au ciel ? » « Parce que j'ai pris du sucre à maman, » répondit-elle, évidemment émue, et avec un sentiment de chagrin.

Ceux qui étaient présents se mirent à rire, mais ce fut pour moi l'indice que l'enfant avait la conscience qu'en faisant ainsi elle avait offensé Dieu, car je ne pense pas que jusqu'alors sa mère sût rien de la chose.

« Eh bien, » lui dis-je, « c'est mal à toi d'avoir pris du sucre à ta maman, mais malgré cela tu peux aller au ciel, si tu viens au Seigneur Jésus, car son sang précieux purifie de tout péché. Tu sens que tu as mal fait, que, quoique tu sois encore si petite, tu es une pécheresse, et qu'ainsi tu ne peux entrer au ciel. Mais quelle chose heureuse que Jésus, le bon Sauveur, soit mort pour sauver les pécheurs ! Ceux qui croient en Lui sont lavés de leurs péchés, et sont rendus propres à être au ciel avec Lui. »

Cher petit lecteur, tu as commis déjà bien des mauvaises choses ; personne ne t'a peut-être vu quand tu les faisais, mais *Dieu t'a vu*. Rappelle-toi que même un seul péché ferme la porte du ciel. Bien des enfants agissent comme si Dieu ne faisait pas attention à eux ; mais ils se trompent : Dieu a les yeux sur eux, et à moins qu'ils ne viennent à Jésus, ils ne peuvent être sauvés.

Soit que vous ayez la conscience d'être des pécheurs, comme cette petite fille, ou soit que vous pensiez que, parce que vous êtes si jeunes, tout ira bien pour vous, laissez-moi vous rappeler que Dieu a dit : « Tous ont péché, » vous aussi, par conséquent, et ceux qui ont péché ont besoin d'un Sauveur.



Perdue par désobéissance

Je veux vous raconter l'histoire d'une petite fille que j'appellerai Susanne. Comme elle vit encore, il vaut mieux que je ne vous dise pas son vrai nom. Elle était la seconde enfant d'une nombreuse famille, et j'aime à lui rendre ce témoignage qu'elle n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle pouvait être utile à sa mère ; comme vous pouvez le penser, les occasions ne manquaient pas.

Susanne désirait aimer le Seigneur Jésus et essayait de Lui plaire ; mais elle avait un grand défaut qui la faisait fréquemment tomber en faute et qui inquiétait beaucoup ses amis. Elle avait une très forte propre volonté, et, par conséquent, était souvent désobéissante, surtout dans ce qu'elle considérait comme des bagatelles. En vous faisant le récit d'une de ses journées, vous verrez comment un seul acte de désobéissance peut jeter toute une famille dans une grande détresse. Ainsi, j'espère

que mes jeunes amis qui lisent cette histoire s'appliqueront à obéir à leurs parents dans les moindres choses, car la Bible dit : « Enfants, obéissez à vos parents en *toutes choses*, car cela est agréable dans le Seigneur. »

Le père de Susanne tenait une boutique d'épicerie dans une ville située à une trentaine de lieues de la capitale. Au temps dont nous parlons, Susanne avait environ cinq ans, mais comme elle avait trois petits frères plus jeunes qu'elle, elle se croyait déjà une petite femme, et quelquefois disait à la servante qu'il était « l'heure de coucher les petits, » ayant bien soin de ne pas se comprendre elle-même dans cette injonction. Quand la bonne était occupée, on permettait parfois à Susanne de tenir le baby, et alors vous auriez vu comme elle sentait son importance.

On était très occupé ce matin-là. Une pauvre femme qui aidait quelquefois aux travaux de couture, tirait vigoureusement l'aiguille. La servante était active à l'ouvrage comme habituellement, et la maman de Susanne baignait le baby, qui n'était pas tout à fait bien. Tout d'un coup Susanne entendit sa mère dire à la servante : « Quel ennui, Marie! nous voilà arrêtées; il nous manque du calicot, et vous n'avez pas le temps d'aller en chercher. » Voilà la petite qui se relève vivement, quitte le petit Herbert avec qui elle jouait, et dit : « Oh! maman, laisse-moi aller. J'ai été l'autre jour avec Marie et je sais très bien où est la boutique. »

La mère sourit en voyant les yeux brillants et l'empressement de sa petite fille, mais la regardant avec une expression de doute, elle dit : « Ma petite Susanne, j'aurais peur de te laisser aller seule, et ni Madame Jourdain, ni Marie, ne peuvent être dérangées, et ton frère est à l'école. »

« Oh ! maman, n'aie pas peur. Laisse-moi aller cette fois. Tu verras comme je serai vite de retour, et je ferai très attention de ne pas m'approcher des chevaux, » dit l'enfant ; car Susanne pensait que ce serait bien beau d'aller toute seule acheter quelque chose.

« Si tu veux te bien dépêcher et ne pas l'arrêter à regarder les boutiques, il n'y aura pas de danger, » répliqua la mère. Petite Susanne promit de faire comme sa maman lui avait dit, et la voilà partie avec son petit sac et une bourse contenant l'argent.

« Maman a dit que les enfants doivent faire comme leurs parents leur disent, et que cela plaît au Seigneur, ainsi je ne veux pas m'arrêter en route et je veux être très sage. » Ainsi pensait la petite Susanne tout en trottant courageusement.

Elle arriva à la boutique, reçut le calicot, donna l'argent, puis repartit en courant. Mais tout à coup quelque chose attira son attention dans la vitrine d'un magasin. « Quelle magnifique poupée ! » s'écria-t-elle. « Il faut que je la regarde un moment. Quels beaux yeux bleus ! Et ses cheveux, qu'ils sont jolis ! Et comme elle est bien habillée ! La prochaine robe que je ferai à ma poupée sera comme celle-là. » C'est ainsi que Susanne oublia la recommandation de sa maman. Elle voulait seulement jeter un regard sur la poupée, et puis courir vite à la maison. Mais Susanne aimait passionnément les poupées, et la tentation de rester un peu plus longtemps pour admirer celle qui lui semblait si belle, était trop forte. Ah ! chers enfants, ne vous arrêtez pas à jeter même un regard sur un objet défendu. Dans le paradis terrestre, Ève vit que le fruit était bon à manger et agréable aux yeux, et elle désobéit à Dieu en en mangeant. Faire le mal une minute de temps, conduit aisément à faire le mal pendant une demi-

heure, puis pendant un jour, et c'est ainsi qu'un petit commencement peut nous entraîner dans le péché toute notre vie durant, à moins que la miséricorde divine ne nous arrête. Évitez toujours ce qu'on appelle des petits péchés, des choses sans conséquence. Aux yeux de Dieu, tout péché est grand; il n'y a pas de petite désobéissance.

Après avoir formé le désir que sa maman lui donnât un jour cette belle poupée, la petite Susanne se rappela tout d'un coup sa promesse de ne pas s'arrêter, et voilà qu'elle avait manqué à sa parole! Vite, elle enfla la première rue qui se trouva devant elle et courut tant qu'elle put jusqu'à ce que, hors d'haleine, elle fût forcée de s'arrêter un moment pour respirer. Après quelques instants, elle repartit toujours courant; mais le chemin semblait s'allonger, et enfin, fatiguée et effrayée de ne pas retrouver sa maison, elle se laissa tomber sur des marches devant une porte, et se dit : « Je ne sais pas où est la rue où il faut tourner; je n'ai jamais vu ces maisons auparavant. Si j'avais pris la mauvaise rue! Il y en avait deux près de la boutique où je me suis arrêtée. Oh! comme je suis fâchée de l'avoir fait! Mais il ne sert de rien de rester assise. Maman a besoin du calicot, et il me faut aller. »

L'enfant se leva donc, mais au lieu de demander à quelqu'un de lui indiquer le bon chemin, elle continua à descendre la même rue, regardant quelquefois fixement les gens qui passaient, et se disant en elle-même : « Oh! s'ils savaient combien je me sens seule! » Mais elle n'aimait pas à parler à des étrangers, car elle était timide et réservée. Enfin, la pensée qu'elle était vraiment perdue s'empara de son esprit, et elle en fut tout à fait convaincue en s'apercevant qu'elle sortait de la ville. Les maisons

n'étaient plus aussi rapprochées, et lui semblaient avoir un air étrange. Elle regardait avec anxiété chaque personne qui passait pour voir si elle avait l'air bienveillant, car dans ce cas Susanne se serait senti la hardiesse de raconter qu'elle avait perdu son chemin. Mais dans son idée, chacun paraissait bien affairé, trop occupé de ses pensées ; et quand la pauvre enfant essayait de prendre courage pour s'adresser à quelqu'un, on passait à côté d'elle sans lui donner un regard et encore moins une parole.

Pendant tout ce temps, notre petit agneau perdu pleurait tout doucement. Oh ! comme elle aurait voulu trouver un endroit où décharger son pauvre cœur brisé ! Vous vous dites, peut-être, mon cher petit lecteur, que Susanne était bien sotte de ne pas demander tout de suite son chemin à ceux qu'elle rencontrait. Mais rappelez-vous qu'elle était bien petite encore, et qu'elle était effrayée de se trouver dans un endroit tout à fait étranger pour elle. Elle continuait donc à mouvoir ses jambes fatiguées qui commençaient à lui faire mal ; son fichu était tout humide des larmes qu'elle avait versées en voyant que personne ne faisait attention à elle. Elle était arrivée à une prairie à environ trois kilomètres de la ville, et là tout épuisée, elle s'assit sur un banc, et cachant son petit visage dans son tablier, elle donna libre cours à ses larmes, se disant avec de gros sanglots : « Oh ! que je suis malheureuse ! Je ne verrai plus ceux de la maison. J'aimerais bien à demander à Dieu de me ramener, mais peut-être qu'il ne voudra pas m'entendre, car la Bible dit : « Enfants, obéissez à vos parents. » Et, maman chérie ! je ne te verrai plus jamais ! »

C'en était trop pour la petite ; elle se jeta sur le gazon, pleurant et sanglotant, de sorte qu'elle n'en-

tendit pas un cavalier qui passait et qui s'arrêta auprès d'elle. Étonné de voir cette enfant étendue à terre, il lui demanda ce qu'elle faisait là.

Se levant promptement, Susanne jeta un regard sur celui qui lui parlait, et d'une voix entrecoupée lui dit : « J'ai perdu mon chemin, Monsieur. »

« Pauvre chère petite ! » dit le monsieur. « As-tu passé par cette barrière là-bas ? Oui ; eh bien, il faut t'en retourner par là, et demander à la première personne que tu verras de te ramener à la maison. Veux-tu faire cela ? »

« Oui, monsieur, » répondit Susanne et le cavalier ayant ajouté : « Je voudrais pouvoir te reconduire moi-même, » partit au galop.

La petite fille repassa la barrière, ayant bien la volonté de faire ce que le monsieur lui avait dit ; mais son esprit était si excité et si troublé, et ses yeux si enflés par les pleurs, qu'elle ne put se rappeler le chemin par lequel elle était venue, mais continua à errer encore en vain pendant plusieurs tristes heures. Il semblait qu'elle n'eût plus de larmes. Elle n'avait rien mangé depuis le matin, mais elle ne sentait pas la faim, bien que le soir approchât. Une seule pensée occupait son esprit ; elle aurait voulu trouver un endroit bien tranquille pour se coucher et mourir là ! A la fin, fatiguée, ne pouvant plus se trainer, elle essaya de s'arranger un petit lit sous une haie et s'y coucha. Mais son petit cerveau travaillait trop pour qu'elle pût dormir. Elle se mit à se demander si on l'attendait à la maison, puis des visions de chambre bien arrangée, d'un beau feu, d'une table préparée pour le thé, passèrent dans l'esprit actif de la petite fille. Sur ces entrefaites vint à passer une vieille femme avec un panier. Tout étonnée de voir là un enfant, elle s'arrêta, secoua un peu Susanne et lui dit : « Petite fille, qu'est-ce

que tu attends là? Est-ce qu'il n'est pas l'heure d'être à la maison? »

« Je me suis perdue, » dit Susanne tristement et d'une voix tremblante.

« Pauvre petite créature! » s'écria la vieille femme, prenant l'enfant dans ses bras et la regardant avec tendresse. « Viens avec moi, mon petit agneau. »

Susanne poussa un grand soupir de soulagement, et s'abandonna tout de suite à la brave femme qui la porta dans la salle d'une auberge à peu de distance de là. « Voilà, » dit-elle à l'aubergiste, « cette pauvre petite fille que j'ai trouvée sur les communaux; elle semble à moitié morte, et dit qu'elle demeure à X., et qu'elle s'est perdue depuis ce matin! Y a-t-il quelqu'un ici qui la connaisse, ou qui voudrait la ramener chez elle? »

L'enfant se cacha sous le châle de la vieille femme, en entendant tous les hommes déclarer qu'ils ne savaient pas où la reconduire. Mais enfin, dans le salon, on trouva un voyageur qui fit à Susanne quelques questions, après lesquelles il dit qu'il connaissait bien les parents de Susanne, et le brave homme ajouta : « Je vais tout de suite la leur ramener, car ils doivent être terriblement inquiets. »

Vous pouvez vous imaginer comme le cœur de Susanne battit fort, et comme elle fut remplie d'espérance. Elle se laissa volontiers porter par l'étranger jusqu'à ce que l'on vit les lumières de la ville, et alors elle amusa beaucoup son complaisant ami en lui demandant de la laisser marcher seule, parce que, disait-elle, elle connaissait maintenant le chemin, et ne voulait pas déranger davantage le monsieur en le faisant venir plus loin.

Vous pouvez aussi deviner, mes enfants, quelle joie ce fut dans la boutique du père de Susanne, quand l'étranger y entra tenant par la main la petite fille. Là

se trouvait sa mère presque anéantie par la douleur, et là aussi le pasteur, qui avait aidé toute l'après-midi à chercher Susanne. Personne n'oublia jamais ce jour-là. Et le dimanche suivant, le ministre prêcha sur la brebis perdue et retrouvée, sur ces belles paroles du Seigneur : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis perdue. » Et quand la petite Susanne l'entendit parler de la joie des anges dans le ciel lorsqu'un pécheur se repent, et de la joie du père au retour de son fils perdu, elle leva les yeux en haut et demanda à Dieu de ne jamais s'égarer loin de la maison du Père céleste.

Mes chers enfants, nous sommes tous comme des brebis qui ont quitté le bercail ; nous sommes tous des égarés, loin de Dieu. Depuis notre naissance, nous marchons dans le chemin du péché qui mène à la perdition. Mais le Père céleste, dans son amour, a envoyé son Fils pour nous chercher et nous sauver. Pour nous sauver, vous savez qu'il a dû mourir sur la croix, ce bon Jésus ! Nous étions égarés dans nos péchés et notre désobéissance et, comme la petite Susanne, tout à fait incapables de trouver le chemin pour arriver à Dieu et au ciel. Mais comme le bon étranger la prit dans ses bras et ne la laissa pas jusqu'à ce qu'il l'eût amenée saine et sauve à la maison paternelle, ainsi Jésus, comme un tendre et fidèle Berger, veut vous prendre dans ses bras, et ne pas vous laisser jusqu'à ce qu'il vous ait amenés dans le ciel où vous serez toujours heureux avec Lui. Ne voulez-vous pas vous laisser conduire là par Jésus ?

Aux petits enfants

Petits enfants, à votre mère,
Soyez toujours obéissants,
Alors Dieu, le céleste Père,
Vous bénira, petits enfants.

Voyez Jésus, dans son jeune âge,
En tout soumis à ses parents,
Il fut docile, aimable, et sage :
Imitez-le, petits enfants.

Petits enfants, pour votre mère,
Soyez sans cesse prévenants ;
En tout et partout à lui plaire
Appliquez-vous, petits enfants.

Petits enfants, pour votre mère,
Ayez toujours un tendre amour.
Qui vous aimera plus sur la terre ?
Qui vous soignera mieux chaque jour ?

Voyez Jésus : sur la croix même,
A sa mère Il pensait encor ;
A Jean, le disciple qu'il aime,
Il la remet comme un trésor.

Petits enfants, à votre mère,
Soyez toujours obéissants ;
Aimez-la bien : Dieu, votre Père,
Vous bénira, petits enfants.

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID RÉGNE SUR JUDA A HÉBRON

(2 *Samuel* I, II.)

SOPHIE. — Je pense, maman, que Saül étant mort, David va vraiment régner sur Israël.

LA MÈRE. — Comme nous le verrons, David eut encore bien des difficultés à surmonter, avant d'occuper sa place comme roi sur tout le peuple.

SOPHIE. — Comment est-ce qu'il apprit la triste fin de Saül et de ses fils ?

LA MÈRE. — David était revenu à Tsiklag après sa victoire sur les Amalékites. Le troisième jour qui suivit son retour, un homme arriva, les vêtements déchirés et de la terre sur la tête, en signe de deuil (1). Amené devant David, il tomba contre terre et se prosterna. « D'où viens-tu ? » lui dit David. « Je me suis échappé du camp d'Israël, » fut la réponse. « Que s'est-il passé ? Raconte-le-moi, » continua David. Et cet homme raconta qu'Israël avait été battu par les Philistins, et que plusieurs avaient été tués, et parmi eux Saül et Jonathan.

SOPHIE. — Oh ! comme le cœur de David dut être attristé, en apprenant que son ami Jonathan était mort !

LA MÈRE. — Il avait sans doute peine à le croire,

(1) Voyez 1 *Samuel* IV, 42 ; 2 *Samuel* XV, 32

car il dit à l'homme : « Comment sais-tu que Saül et Jonathan sont morts ? » Et ce jeune homme répondit : « Je passais par aventure sur la montagne de Guilboa, et je vis Saül qui s'appuyait sur sa lance, et les chars et les gens de cheval le serraient de près. Et il se tourna en arrière et me vit, et il m'appela et me dit : « Qui es-tu ? » « Je suis Amalékite, » lui répondis-je. Alors il me dit : « Tiens-toi sur moi et me tue, car je suis dans l'angoisse, et ma vie est encore toute en moi. » Et je me suis tenu sur lui et l'ai mis à mort, car je savais qu'il ne vivrait pas après sa chute (1). Et j'ai pris la couronne qui était sur sa tête et le bracelet qui était à son bras, et je les ai apportés ici à mon seigneur. »

SOPHIE. — Mais, maman, c'était un menteur. Saül s'était jeté sur son épée et tué lui-même, comme tu me l'as dit la dernière fois.

LA MÈRE. — Certainement, Sophie. C'est le récit de la parole de Dieu et il est vrai ; tandis que celui de l'Amalékite est forgé par lui pour tromper David. Cet homme était sans doute un de ces rôdeurs pillards qui suivent les armées, et après la bataille, vont dépouiller amis et ennemis morts ou blessés. Hélas ! on voit cela même de nos jours. Quelle triste chose que la méchanceté du cœur humain ! L'homme dont nous parlons aura pensé qu'il se ferait bien venir de David, en lui apprenant le premier que Saül son ennemi était mort, et que même il avait contribué à le faire mourir. Il jugeait d'après son propre cœur, celui de David. Il s'attendait, sans doute, à recevoir de lui une grande récompense en lui apportant la couronne et le bracelet de Saül.

SOPHIE. — Mais comment avait-il pu s'en emparer ?

LA MÈRE. — Il aura peut-être reconnu Saül,

(1) Ou qu'il ne survivrait pas à sa défaite.

l'aura vu se tuer et aura attendu le moment favorable pour le dépouiller, au milieu de la confusion du combat.

SOPHIE. — David était maintenant bien sûr que Saül était mort, quand il vit sa couronne et son bracelet.

LA MÈRE. — Oui ; aussi sa douleur éclata aussitôt, car le cœur généreux de David n'avait cessé de respecter Saül, et il avait toujours une ardente affection pour Jonathan. Il sentait aussi vivement l'humiliation de la défaite de son peuple et du déshonneur porté au nom de l'Éternel. Il déchira ses vêtements, les hommes qui étaient avec lui firent de même, et ils menèrent deuil, et pleurèrent, et jeûnèrent jusqu'au soir sur Saül, Jonathan et ceux d'entre le peuple de l'Éternel qui avaient été tués.

SOPHIE. — J'aime bien David, chère maman. Il n'a pas de rancune contre Saül ; il ne se souvient pas du mal qu'il lui avait fait ; il ne se réjouit pas de sa mort qui fait qu'il pourra être roi. N'est-ce pas qu'il réalise ce qui nous est dit d'aimer nos ennemis (1) ?

LA MÈRE. — En effet, Sophie ; il est bien différent de ce David qui voulait se joindre aux Philistins pour combattre contre Israël. Dans ce dernier cas, c'était son mauvais cœur qui parlait, mais maintenant c'est le cœur de l'homme selon Dieu.

SOPHIE. — J'aimerais bien savoir ce qui arriva au méchant Amalékite.

LA MÈRE. — Il reçut le juste châtiment de son mensonge. Au lieu de lui procurer une récompense, sa perfidie le perdit. Après l'expression de sa douleur, David dit à ce jeune homme : « D'où es-tu ? » « Je suis, » répondit-il, « fils d'un homme étranger,

(1) Matthieu V, 44.

d'un Amalékite. » « Comment n'as-tu pas craint d'étendre ta main pour tuer l'oint de l'Éternel ? » dit David. Et il appela un de ses guerriers et lui ordonna de tuer le menteur qui se vantait d'avoir mis à mort le roi d'Israël. Ainsi le méchant fait une œuvre qui le trompe (1) ; il ne reste pas impuni. « Celui qui profère des mensonges périra (2). » Cette œuvre de justice et de jugement accomplie, David exprima sa douleur dans une complainte qu'il composa sur la mort de Saül et de Jonathan, et c'est surtout de ce dernier qu'il parle. « Ton ornement, ô Israël, est tué sur les hauts lieux. Comment les hommes forts sont-ils tombés ! Ne le racontez pas dans Gath, n'en portez pas la nouvelle dans les rues d'Askalon, de peur que les filles des Philistins ne se réjouissent... L'arc de Jonathan ne se retirait pas du sang des tués... et l'épée de Saül ne retournait pas à vide. Saül et Jonathan, aimés et agréables dans leur vie, n'ont pas été séparés dans leur mort. Filles d'Israël, pleurez sur Saül... Comment Jonathan a-t-il été tué sur les hauts lieux ! Je suis dans l'angoisse à cause de toi, Jonathan, mon frère. Tu étais pour moi plein de charmes ; ton amour pour moi était merveilleux... Comment sont tombés les hommes forts ! » C'est ainsi que David exhalait sa plainte, célébrait la vaillance de Saül et de Jonathan, rappelait l'affection mutuelle de Jonathan et de son père, et exprimait la souffrance profonde de son propre cœur en pensant que son ami — celui qui lui était si cher — avait péri.

SOPHIE. — C'est bien beau, tout ce que dit ici

(1) Proverbes XI, 18. — (2) Proverbes XIX, 9. Voir Psaume CI, 7. Ce Psaume exprime ce que sera le royaume quand Christ régnera sur Israël. David est le type de Christ, mes jeunes lecteurs doivent se le rappeler.

David. Il me semble, maman, que cela rappelle tous les beaux traits de la vie et du caractère de Jonathan et de Saül. Et il n'y a pas l'ombre d'un reproche.

LA MÈRE. — David voulut que cette complainte, que l'on nomma le chant de l'Arc, fut enseignée aux fils de Juda, pour perpétuer le souvenir de Jonathan, sa vaillance et son habileté à tirer de l'arc. Il se souvenait qu'aux premiers jours de leur amitié, Jonathan, dans son affection pour lui, lui avait donné son arc, son épée et son baudrier. Il se rappelait aussi ce jour où les trois flèches lancées par l'arc de Jonathan étaient le signal de leur entrevue, au temps où Saül commençait à le persécuter.

SOPHIE. — Et maintenant, je pense bien que David ne resta plus à Tsiklag et qu'il put retourner dans son pays, où il avait été si longtemps fugitif et d'où il s'était exilé.

LA MÈRE. — En effet, Sophie, et c'est ce que nous verrons la prochaine fois, s'il plaît au Seigneur.

L'Église ou l'Assemblée.

(Son histoire sur la terre.)

LE CULTE CHEZ LES CHRÉTIENS DURANT

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS

Dans ce qui précède je vous ai surtout parlé, mes jeunes amis, du témoignage rendu par les chrétiens devant un monde qui les persécutait. Je voudrais, pour terminer ce qui se rapporte à cette époque de souffrances, vous dire quelque chose du culte, de la discipline, et enfin du gouvernement de l'Église.

Les écrivains anciens donnent peu de détails sur la manière dont avaient lieu les réunions des chrétiens, dans ce temps où ils étaient obligés de se cacher de leurs persécuteurs. Vous vous souvenez des quelques mots qu'écrivait Pline à Trajan sur ce sujet (1). Justin martyr, dans sa première apologie adressée à l'empereur Antonin, vers l'an 140, décrit plus longuement la manière dont les chrétiens rendaient leur culte au Seigneur. Je vous avais promis de vous en parler (2), et je tiendrai maintenant ma promesse.

« Au jour appelé du soleil » (le dimanche), dit Justin, « tous ceux qui habitent dans les villes et dans les campagnes, se réunissent en un même lieu. Alors on lit, aussi longuement que le temps le permet, les mémoires des apôtres ou les écrits des prophètes. Ensuite, quand le lecteur a fini son office, celui qui préside fait une allocution pour l'instruction de l'assemblée et pour l'exhorter à suivre ces nobles exemples. Après cela, nous nous levons tous et nous prions. Notre prière étant terminée, on apporte du pain et du vin mélangé d'eau, et celui qui préside offre, selon sa capacité, des prières et des actions de grâces, auxquelles l'assemblée répond en disant : Amen. Le pain et le vin pour lesquels on a rendu grâces, sont ensuite distribués ; chacun y participe et une portion en est portée par les diacres à ceux qui sont absents. Puis on fait une collecte ; ceux qui le peuvent et ont bonne volonté donnent, chacun ce qu'il trouve convenable, et on en remet le produit à celui qui préside. Il en assiste les orphelins et les veuves, ceux qui, par maladie ou d'autres causes, sont dans le besoin, les

(1) *Bonne nouvelle* 1891, page 175. — (2) *Bonne nouvelle* 1892, page 136.

prisonniers et les étrangers qui se trouvent parmi nous, en un mot, il prend soin de tous ceux qui se trouvent dans quelque nécessité. »

« Nous nous rassemblons le jour du soleil, » continue Justin, « parce que c'est le premier jour où Dieu, ayant opéré un changement dans les ténèbres et la matière, a fait le monde; et parce qu'en ce même jour, Jésus-Christ, notre Sauveur, ressuscita d'entre les morts. Car il fut crucifié le jour avant celui de Saturne (le samedi), et le jour qui suit celui-ci, c'est-à-dire le jour du soleil (1), il apparut à ses apôtres et à ses disciples, et leur donna ses enseignements. »

Voici encore ce qu'il dit touchant la Cène du Seigneur : « Nous appelons ce repas *eucharistie* (actions de grâces), et nul n'est admis à y participer, s'il n'a reçu comme vraies les choses que nous enseignons, s'il n'a été lavé du lavage qui est pour la rémission des péchés et pour la régénération, et s'il ne vit comme Christ l'a ordonné... Les apôtres, dans les mémoires qu'ils ont écrits et que l'on nomme les évangiles, nous ont transmis ce qui leur fut ordonné, savoir que Jésus prit du pain et qu'ayant rendu grâces, il dit : « Faites ceci en mémoire de moi, » et que de même, ayant pris la coupe et rendu grâces, il dit : « Ceci est mon sang, » et il la leur donna. »

Vous voyez donc, mes jeunes amis, qu'au temps de Justin, dans le second siècle, le culte avait conservé toute la simplicité avec laquelle nous le voyons célébré chez les premiers chrétiens d'après les

(1) Justin désigne les jours de cette manière afin d'être compris de l'empereur. Chaque jour de la semaine était consacré à une divinité.

Actes et les épîtres. On se réunissait le premier jour de la semaine, et la Cène du Seigneur, la fraction du pain, était le grand but du rassemblement, la partie principale et le centre du culte, comme aux jours de Paul. (Actes XX, 7.) Elle se célébrait suivant l'institution même du Seigneur Jésus.

Dans ces assemblées, la lecture de la parole de Dieu avait une grande place. On tenait compte des oracles de Dieu et des exhortations faites par les apôtres relativement à ces écrits inspirés. (2 Timothée III, 16; 2 Pierre III, 1, 2.) A cette lecture se joignaient l'enseignement et l'exhortation adressés à l'assemblée par celui qui y était appelé. C'est ainsi que nous voyons Paul « faire un discours » aux disciples assemblés pour rompre le pain, et que nous trouvons dans l'assemblée de Corinthe des « docteurs » pour enseigner, et d'autres qui parlaient pour édifier, exhorter et consoler. (1 Corinthiens XII, 28; XIV, 3, 4.) L'apôtre recommandait que « le surveillant » fût « propre à enseigner. » (1 Timothée III, 2.)

Une collecte était faite pour ceux qui étaient dans le besoin. Chose touchante, fruit de l'amour, et qui est bien selon la pensée du Seigneur, qui a dit : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous, et quand vous voudrez, vous pouvez leur faire du bien. » (Marc XIV, 7.) Nous lisons encore : « Que chaque premier jour de la semaine chacun mette à part chez lui » (1 Corinthiens XVI, 2), et encore : « Subvenant aux nécessités des saints. » (Romains XII, 13.) Quantité d'autres passages des Actes et des épîtres nous montrent ces tendres soins exercés envers les pauvres, les malades, les prisonniers, et qui continuèrent à se montrer dans l'Église.

Ainsi, en toutes ces choses, l'Église était restée fidèle aux enseignements des apôtres et aux exem-

ples donnés par les assemblées de leur temps. Mais, dans ce que dit Justin, vous avez pu remarquer deux choses qui n'ont pas de fondement dans le Nouveau Testament. La première est la coutume de porter la Cène à ceux qui étaient absents. Dans l'épître aux Corinthiens, nous voyons que la Cène se célébrait quand les fidèles étaient réunis « ensemble » (1 Corinthiens XI, 20), et il n'y est pas question des absents. La seconde chose est le mélange de l'eau avec le vin de la Cène. Quelle que soit la pensée qui a donné lieu à cette pratique, rien dans l'Écriture ne l'autorise. Vous voyez là, mes jeunes amis, cette fâcheuse tendance de nos cœurs à vouloir ajouter à ce que Dieu a établi, comme si nous pouvions perfectionner son ouvrage. C'a été la source de toutes sortes d'abus et de maux dans l'Église.

D'autres coutumes et pensées humaines furent introduites parmi les chrétiens, sans qu'elles eussent la sanction de l'Écriture, et même en opposition avec son enseignement. Ainsi Justin parle du pain et du vin de la Cène comme s'ils étaient vraiment changés dans le corps et le sang du Seigneur, au lieu d'en être simplement les signes. Une autre pensée inexacte est celle que l'eucharistie conférait en quelque sorte la grâce et l'assurance du pardon des péchés. Sans doute que s'approcher de la table du Seigneur, participer à ce repas qui nous rappelle son amour, annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne, est une grâce précieuse, une bénédiction très grande. Mais à qui appartient ce privilège ? Aux rachetés du Seigneur, membres de son corps, qui jouissent déjà du pardon de leurs péchés et de l'assurance du salut. On vient à la table du Seigneur, non pour recevoir ces grâces, mais parce qu'on les possède, et on vient là pour Lui en rendre grâces.

On avait une grande vénération pour les martyrs,

et on le comprend. Ils avaient donné leur vie pour le Seigneur. Mais on en vint à les honorer après leur mort par des cérémonies spéciales. On se rassemblait le jour anniversaire de leur mort sur leurs tombeaux ; on y célébrait la Cène ; on priait même pour eux, et plus tard, on se figura qu'on pouvait s'adresser à eux comme à des intercesseurs auprès de Dieu. Ces superstitions s'introduisirent de bonne heure. Tertullien, à la fin du second siècle, en parlant contre les secondes nocces, dit que la première femme a été « déjà reçue en la présence du Seigneur, elle pour l'esprit de laquelle tu fais des requêtes, pour qui tu offres des oblations annuelles. » Autre part, il parle d'intercession pour les morts, ainsi que le fait aussi Cyprien.

Une autre coutume s'était aussi introduite de très bonne heure : c'est le signe de la croix. Justin dit : « Le signe de la croix est sur notre front et sur notre cœur. Sur notre front, afin que nous puissions toujours confesser Christ ; sur nos cœurs, afin que nous l'aimions toujours ; sur notre bras, afin que nous agissions toujours pour Lui. » Tertullien, à son tour, nous apprend ceci : « Dans toutes nos allées et nos venues, dans nos voyages et tous nos mouvements, en mettant nos chaussures, au bain, à table, en allumant nos lumières, en nous couchant, en nous asseyant, à quelque occupation que nous vaquions, nous faisons le signe de la croix. » Il le recommande encore pour se garantir de la piqûre des scorpions. Les fidèles le faisaient aussi en entrant aux réunions et en en sortant. C'est ainsi que se frayait peu à peu le chemin des superstitions et des coutumes anti-bibliques du papisme. C'est l'homme qui veut ajouter ses règles et cérémonies extérieures à ce que la parole de Dieu demande de son cœur.

Chers jeunes amis, voici une recommandation bien importante que nous fait l'apôtre Paul : « Quoi que vous fassiez, par paroles ou par œuvres, faites tout au nom du Seigneur Jésus. » (Colossiens III, 17.) Voilà à quoi nous appelle la parole de Dieu, et non à une vaine cérémonie dont elle ne parle pas, et que l'on accomplit sans que le cœur y soit. C'est notre cœur que veut Jésus, et quand notre cœur est à Lui, notre vie lui sera consacrée et lui rendra témoignage. Ce n'est pas par le signe de la croix, ce n'est pas par des vêtements ou des coiffures spéciales, ni par aucun emblème ou signe extérieur, que nous sommes appelés à le glorifier. Tout cela n'est que commandements d'hommes ; il faut nous en garder, quelque belle apparence que cela puisse avoir. Le Seigneur a dit : « Que votre lumière luise devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, » et non votre apparence extérieure, et Pierre nous exhorte à annoncer « les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. » (Matthieu V, 16 ; 1 Pierre II, 9.)

Quel est l'homme d'entre vous, qui, ayant cent brebis et en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf au désert, et ne s'en aille après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée ? et l'ayant trouvée, il la met sur ses propres épaules, bien joyeux ; et, étant de retour à la maison, il appelle les amis et les voisins, leur disant : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis perdue. (Luc XV, 3-6.)



« La bonté de Dieu te pousse
à la repentance »

Dans le numéro de novembre de l'année dernière, se trouvait, chers enfants, un beau cantique intitulé « Actions de grâces. » Heureux ceux d'entre vous dont le cœur touché par la bonté de Dieu qui se manifeste de tant de manières, Lui rend en effet des actions de grâces. Et s'il en est parmi vous qui jusqu'ici sont restés indifférents à cette bonté, qu'ils

prêtent l'oreille à ce que je vais leur dire à ce sujet.

D'abord, chers enfants, pour attirer votre attention sur le fait que c'est par la grande bonté de Dieu que vous avez été conservés en vie et gardés de tout mal jusqu'à ce jour, je vous raconterai l'accident dont une fillette de dix ans a été la victime l'hiver passé. Une après-midi, vers deux heures, sa mère l'envoya chercher du pain. L'enfant prit le panier et partit. Une heure, deux heures s'écoulèrent, sans qu'elle revint. On s'informa chez le boulanger qui ne l'avait pas vue. On la chercha dans la ville et aux environs sans la trouver. Le soir encore à huit heures, le père fit publier par la ville que sa fille était perdue, dans l'espoir que quelqu'un pourrait lui donner quelques renseignements. Enfin, à dix heures, on la trouva à une douzaine de pas seulement de la maison, ensevelie sous la neige, et morte. Elle avait voulu prendre le chemin le plus court, et, pour cela, traverser un passage étroit entre les deux maisons situées vis-à-vis de celle qu'habitaient ses parents. Au moment où elle y entra, une masse de neige se détacha de l'un des toits et tomba sur la pauvre enfant. Personne ne s'était douté de l'accident, et elle expira ainsi sans secours, tout près de ses chers parents.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, mes chers enfants, que le Seigneur Jésus disait une fois à ses disciples que pas même un passereau ne tombe en terre sans la volonté du Père céleste. Ainsi Dieu permet qu'il arrive des accidents tels que celui que je viens de vous raconter. Cela ne nous dit-il rien ? Oh ! certes. Cela doit nous rappeler que, si nous sommes encore en vie, c'est que la bonté de Dieu nous a gardés jusqu'ici. Maintes fois, à votre insu peut-être, d'autres fois le sachant, vous avez couru des dangers, et Dieu n'a pas permis qu'il vous

arrivât du mal. Il a étendu sur vous sa main protectrice pour vous préserver.

Mais il vous entoure de bien d'autres soins. Relisez le cantique dont je vous ai parlé ; il vous rappellera quelques-unes des choses que Dieu, dans sa bonté, vous a données. Et pourquoi use-t-il ainsi de tant de grâce à votre égard ? Vous le doit-il ? L'avez-vous mérité ? Non ; mais il le fait pour toucher votre conscience et attirer votre cœur à Lui, afin qu'en sa présence vous appreniez à vous connaître vous-mêmes et à voir que, non seulement vous êtes tout à fait indignes de ses bontés, mais que vous avez besoin d'une autre grâce bien plus grande. Il veut vous amener à la repentance. « La bonté de Dieu vous pousse à la repentance. »

Vous ne comprenez peut-être pas bien ce que je viens de vous dire. Pour vous aider à le saisir, je vous rappellerai la belle histoire de la pêche miraculeuse rapportée dans le cinquième chapitre de l'évangile de Luc. Lisez-la dans votre Nouveau Testament. C'était une grande marque de la bonté du Seigneur, n'est-ce pas, d'amener dans les filets des disciples une si grande quantité de poissons, alors qu'ils avaient passé toute la nuit sans rien prendre. Mais quel fut l'effet produit sur eux ? Ils furent saisis de frayeur, car ils se sentirent en la présence de Dieu, et Pierre, se jetant à genoux, dit à Jésus : « Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur. » La bonté de Dieu, montrée dans la bénédiction accordée à Pierre, a amené celui-ci à la connaissance et à la confession de ses péchés, et c'est là la repentance.

Chers enfants, c'est à cela que Dieu veut vous amener aussi. En comptant tous ses soins, ses bontés et ses grâces, ne vous êtes-vous jamais demandé : « Qui suis-je, que Dieu soit si bon envers

moi ? » La réponse ne peut être que celle de Pierre : « Seigneur, je suis un pauvre enfant pécheur, indigne de tes bontés ! » En effet, l'avez-vous aimé de tout votre cœur, ce Dieu si bon ? L'avez-vous servi ? Avez-vous toujours été obéissant, véridique, aimable et sage ? Non ; n'est-ce pas ? Votre place est donc bien celle de Pierre, à genoux devant le Seigneur, lui confessant vos péchés.

Mais quand vous serez là, Jésus ne vous laissera pas tout tremblant et effrayé à la pensée du jugement que vous avez mérité. Vous savez ce qu'il dit à Pierre. « Ne crains pas, » fut sa réponse immédiate. Et il vous le dira aussi. A toutes ses bontés, Dieu a ajouté le don ineffable de son Fils, afin que le pauvre pécheur qui croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Vous savez que ce Fils bien-aimé de Dieu a souffert sur la croix le châtiement dû au péché. « Il est mort pour nos fautes ; » « Il a porté nos péchés en son corps sur le bois. » Voilà pourquoi il peut dire à chaque pécheur qui vient à Lui repentant : « Ne crains pas. » Ne voulez-vous pas venir ainsi à Jésus ?

Oh ! qu'il ne vous arrive pas que l'on puisse vous appliquer ces paroles de l'apôtre Paul : « Ne méprises-tu pas les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longue attente, ne connaissant pas que la bonté de Dieu te pousse à la repentance ? » Souvenez-vous aussi de ce que le Seigneur Jésus dit : « Croyez-vous que ces dix-huit sur qui la tour dans Siloé tomba, fussent plus coupables que tous les hommes qui habitent dans Jérusalem ? Non, vous dis-je, mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous pareillement. » (Luc XIII, 4, 5.) Le Seigneur nous apprend que les accidents dont nous entendons parler doivent nous servir d'avertissements. Si ceux auxquels ils arrivent ne sont pas plus coupables que vous, n'est-ce

pas de votre part une grande ingratitude envers Dieu de ne vous laisser toucher ni par ses bontés, ni par ces exemples ?

Quand le Seigneur dit : « Vous périrez tous pareillement, » cela ne signifie pas que vous serez écrasés par une tour qui s'écroule, ou par la chute d'une masse de neige, mais que la destruction vous atteindra aussi certainement et d'une manière aussi inopinée. C'est pourquoi, chers jeunes amis, en prenant congé de vous, je vous supplie encore de penser à la bonté de Dieu, à sa patience qui vous a épargnés jusqu'ici, et, avant qu'il soit trop tard, repentez-vous et croyez au Seigneur Jésus-Christ.

Et vous, chers jeunes amis qui, par la bonté de Dieu, avez été amenés à Jésus, n'oubliez jamais de lui en rendre grâces et

« Chantez, chantez sans cesse
La bonté du Seigneur.
Qu'une sainte allégresse
Remplisse votre cœur. »

« Ne crains pas »

« Ne crains pas, ne crains pas, » répète la parole
Du Dieu de vérité ;
Repose en paix sur Lui ; c'est Lui qui te console,
Pauvre cœur agité.

Alors qu'autour de toi, tu ne vois que détresse,
Que tout semble perdu,
Que rien ne vient frapper, sinon deuil et tristesse,
Ton regard éperdu ;

Lève tes yeux en haut vers le céleste Père :
 Partout son cœur te suit ;
 Des célestes rayons de sa grâce il éclaire
 La plus épaisse nuit.

Il te dit : « Sois sans crainte, ô mon enfant, je t'aime,
 Et ne te laisse pas ;
 Tu peux compter toujours, en ta faiblesse extrême,
 Sur l'appui de mon bras. »

Reste donc en repos, car la toute-puissance
 Et l'amour infini,
 T'entourent constamment : la paix, la délivrance,
 Sont dans le Dieu béni.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID RÉGNE SUR JUDA A HÉBRON

(2 Samuel II-IV.)

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que nous verrions ce que fit David après la mort de Saül. Je serai bien aise de le savoir.

LA MÈRE. — Aussi vais-je te le dire. David ne se hâta point de quitter Tsiklag. Il voulut d'abord savoir quelle était la volonté de l'Éternel, car il avait autrefois trop souffert en suivant ses propres pensées. Il interrogea donc l'Éternel et dit : « Monterai-je dans une des villes de Juda ? Et l'Éternel lui dit : Monte. Et David dit : Où monterai-je ? Et il dit : A Hébron. »

SOPHIE. — J'aurais pensé, maman, que l'Éternel lui dirait d'aller à Jérusalem, puisque c'était la capitale, ou bien à Bethléem qui était le lieu de naissance de David.

LA MÈRE. — Dieu est toujours plein de sagesse en tout ce qu'il fait, mon enfant. Nous pouvons le voir dans ce cas comme en tout autre. D'abord je dois te dire que Jérusalem, ou du moins la forteresse de Sion, était encore entre les mains des Jébusiens, qui n'en furent dépossédés que plus tard par David (1). Quant à Bethléem, c'était un très petit endroit fort peu éloigné des frontières de Benjamin. Or comme tu le verras, David ne fut d'abord reconnu roi que par la tribu de Juda. Hébron, au contraire, était au centre de la tribu. Cette ville, une des plus anciennes du monde (2) et qui existe encore, rappelait aux Israélites les plus précieux souvenirs. C'est près de Hébron qu'Abraham vint planter ses tentes après s'être séparé de Lot. Là, Dieu lui fit des promesses relatives à la possession du pays de Canaan par sa postérité, et traita alliance avec lui. Là encore, l'Éternel vint le visiter et lui réitéra ses promesses. Ce fut là aussi que Sara mourut et qu'Abraham l'enterra dans la caverne de Macpéla. Lui-même y fut enterré, ainsi qu'Isaac, Léa et Jacob (3). Quels souvenirs propres à encourager David ! Il était l'héritier des promesses et avait devant ses yeux l'exemple de la foi, de la patience et de l'obéissance de son ancêtre Abraham qui avait foulé cette terre. Il pouvait se rappeler

(1) Josué XV, 63; 2 Samuel V, 6-9. — (2) Nombres XIII, 23.

(3) Genèse XIII, 18; XV; XVIII, 1, etc; XXIII, 17-20; XXV, 7-10; XXVII, 27-29; XLIX, 31; L, 13. Les Arabes lui donnent le nom de El Khalil, l'ami, en souvenir peut-être d'Abraham, l'ami de Dieu.

la prophétie de Jacob : « Le sceptre ne se retirera point de Juda (1), » et c'était lui qui, le premier, tenait ce sceptre. Il pouvait compter sur la parole que Dieu avait dite.

SOPHIE. — Je commence à bien comprendre, chère maman, pourquoi Dieu avait choisi Hébron.

LA MÈRE. — Un autre grand souvenir de foi et de courage se rattachait à cette ville. C'était celui de Caleb. Les espions envoyés par Moïse étaient venus dans la vallée d'Eshcol où était située Hébron. Mais là ils avaient vu les géants de la race d'Anak. Effrayés, ils avaient, à leur retour, jeté le découragement dans le cœur du peuple. Mais Caleb, *plein de cœur*, comme le signifie son nom, avait, au contraire, cherché à relever le courage des fils d'Israël. L'Éternel le récompensa en lui donnant d'entrer dans le pays de Canaan et en lui conservant toute sa vigueur, malgré son grand âge. Il déposséda les fils d'Anak et reçut en héritage la ville où ils habitaient, c'est-à-dire Hébron (2). David avait aussi devant lui de grandes difficultés, mais l'exemple de la foi de Caleb n'était-il pas bien propre à l'encourager?

SOPHIE. — Oh oui, maman. Je comprends que Hébron était tout à fait la ville où David était le mieux placé. Je te remercie de me l'avoir montré.

LA MÈRE. — David, obéissant à la parole de l'Éternel, monta donc à Hébron avec ses deux femmes, Akhinoam et Abigaïl ; il amena aussi la troupe de ses guerriers avec leurs familles, et ils habitèrent dans les villes, aux alentours de Hébron, Alors les hommes de Juda vinrent et oignirent David pour roi sur la tribu de Juda.

(1) Genèse XLIX, 8-10. — (2) Nombres XIII, 23-25 ; 28-31 ; XIV, 24 ; Josué XIV, 6-15.

SOPHIE. — Il y eut donc alors un second roi sur les autres tribus ?

LA MÈRE. — Nous verrons cela plus tard. N'aimerais-tu pas que je te parle d'abord de quelques-uns des vaillants hommes qui étaient avec David ?

SOPHIE. — Certainement, maman, cela m'intéressera beaucoup.

LA MÈRE. — Il y avait premièrement les trois fils de Tséruïa, sœur de David : Abishaï, Asçaël et Joab (1). Tu te souviens d'Abishaï, le fidèle compagnon de David (2), que nous retrouverons encore plus tard. C'était un très vaillant guerrier. « Il leva, » nous est-il dit, « sa lance contre trois cents hommes, qu'il tua (3). » Quant à Joab, nous verrons son histoire en même temps que celle de David. Parmi les principaux chefs se trouvait aussi Benaïa. Il frappa deux des puissants guerriers de Moab, que l'Écriture nomme des « lions de Dieu, » pour montrer leur force et leur vaillance ; il tua un lion dans une fosse, un jour de neige ; et enfin, comme David autrefois tua le géant Goliath, Benaïa, armé d'un bâton seulement, alla contre un géant égyptien, lui arracha sa lance et le perça de sa propre arme. Il resta toujours fidèlement attaché à David et, aussi sage que vaillant, l'aidait de ses conseils (4). Il y a toute une liste de ces guerriers qui avaient suivi David. L'Esprit Saint cite leurs noms au commencement du règne de David, et pour montrer comme Dieu apprécie et honore ceux qui se sont attachés à l'homme selon son cœur, il les rappelle encore à la fin de son règne (5). Parmi eux, il faut retenir le

(1) 1 Chroniques II, 16. — (2) 1 Samuel XXVI, 6-12.

(3) 1 Chroniques XI, 20.

(4) 1 Chroniques XI, 22-25. — (5) 1 Chroniques XI, 10-47 ; 2 Samuel XXIII, 8-39.

nom d'Urie le Héthien dont nous reparlerons, mais nous pouvons remarquer que Joab n'y est nommé nulle part.

SOPHIE. — Sais-tu, maman, à quoi me fait penser cette liste des compagnons de David? C'est que Jésus avait aussi ses compagnons, les apôtres.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Ils sont nommés dans la parole de Dieu, et le Seigneur, avant de quitter la terre, leur dit : « Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations (1). » Puis Jésus leur promet une place d'honneur auprès de Lui dans son royaume. Il en fut ainsi des compagnons de David : après avoir souffert avec lui, ils occupèrent des positions élevées quand il régna. Mais tu vois bien la différence, n'est-ce pas ?

SOPHIE. — Oui, maman. Les chrétiens ne combattent pas avec des épées et des lances contre des hommes. Ils combattent contre Satan par la prière et la parole de Dieu (2).

LA MÈRE. — C'est pourquoi l'apôtre dit : « Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles (3). » Mais ce qu'il y a de commun entre les compagnons de David et les chrétiens, c'est la foi dans les promesses de Dieu et dans sa puissance pour les accomplir (4).

SOPHIE. — Je me demande une chose, maman. David avait autrefois combattu pour tout Israël ; est-ce qu'il n'y eut absolument que les hommes de Juda qui le reconnurent pour roi ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il y avait des hommes vaillants de diverses tribus d'Israël qui étaient venus le trouver à Tsiklag, même d'entre ceux de Ben-

(1) Luc XXII, 28. — (2) Lisez Éphésiens VI, 12-18.

(3) 2 Corinthiens X, 3-5.

(4) Hébreux XI, 32-34.

jamin, la tribu de Saül. Des hommes forts et vaillants de la tribu de Gad, de l'autre côté du Jourdain, guerriers dont les faces étaient comme celles des lions et les pieds légers comme ceux des gazelles, s'étaient rangés avec lui. Des fils de Benjamin et de Juda vinrent se joindre à lui. Et David leur dit : « Si c'est pour la paix que vous venez vers moi, pour m'aider, mon cœur sera uni à vous ; mais si c'est pour me livrer à mes ennemis, quand il n'y a pas de violence en ma main, que le Dieu de nos pères regarde, et punisse. Alors l'Esprit revêtit Amasçai, chef des principaux capitaines, et il dit : Nous sommes à toi, David, et avec toi, fils d'Isaï ! Paix, paix à toi, et paix à ceux qui t'aident, car ton Dieu t'aide ! Et David les reçut. »

SOPHIE. — Quel encouragement ce devait être pour David, d'entendre comme ces hommes lui étaient dévoués. Et je pense, chère maman, que c'est là ce que nos cœurs devraient dire au Seigneur Jésus : « Nous sommes à toi, et avec toi ! »

LA MÈRE. — Que Dieu nous accorde, en effet, cette grâce, mon enfant. C'est ce que l'apôtre Paul exprimait en disant : « Vous n'êtes pas à vous-mêmes (1). » Il y eut aussi des hommes de la tribu de Manassé qui passèrent à David, et comme tous les jours il arrivait des gens à David, il finit par y avoir un grand camp avec lui (2).

SOPHIE. — Et tous ceux-là étaient avec David à Hébron ?

LA MÈRE. — Sans doute, puisqu'il nous est dit que David les fit tous monter avec lui.

SOPHIE. — Tu me diras, n'est-ce pas, ce que fit David pendant qu'il était roi à Hébron ?

(1) 1 Corinthiens VI, 19.

(2) Pour tous ces détails, voir 1 Chroniques XII, 1-22.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Ce fut encore un temps d'épreuves et de peines pour David. Il dut attendre sept ans et demi, avant qu'Israël tout entier le reconnût pour roi. Dieu exerça ainsi sa patience, comme il le fait à l'égard de tous ses serviteurs.

SOPHIE. — En effet, maman. Je me rappelle qu'Abraham dut attendre bien longtemps avant d'avoir le fils que Dieu lui avait promis.

LA MÈRE. — Et il nous est dit : « Abraham, ayant eu patience, obtint ce qui avait été promis (1). » N'avons-nous pas aussi à attendre avec patience quelque chose qui nous est promis ?

SOPHIE. — Je sais ce que tu veux dire, maman. Il nous faut attendre avec patience le Seigneur Jésus qui viendra nous prendre pour que nous soyons toujours avec Lui dans le ciel (2).

LA MÈRE. — Tu as bien dit, mon enfant. Et en l'attendant, nous avons à le servir (3).



L'Église ou l'Assemblée.

(Son histoire sur la terre.)

COMMENT ON ÉTAIT REÇU AU NOMBRE DES FIDÈLES

Avant de nous occuper de cette question, mes jeunes amis, je vous dirai un mot des lieux où se réunissaient les chrétiens aux premiers temps. Dans les Actes et les épîtres, nous voyons que

(1) Hébreux VI, 15. — (2) Romains VIII, 25; Jacques V, 7. — (3) 1 Thessaloniens I, 3, 9, 10.

c'était dans quelque chambre haute, dans des maisons particulières, comme dans « l'école d'un nommé Tyrannus, » ou chez quelque chrétien, heureux d'avoir l'assemblée dans sa maison. (Actes XX, 8; XIX, 9; Romains XVI, 5; Philémon 2.) Ils n'élevaient point d'édifices qui auraient attiré sur eux l'attention; ils savaient d'ailleurs qu'il n'y a plus de temple sur la terre, plus de monument qui puisse être appelé « la maison de Dieu. » La maison de Dieu était spirituelle, composée de tous les vrais croyants. On y adorait Dieu en esprit et en vérité. Partout, quel que fût l'endroit où deux ou trois étaient réunis au nom de Jésus, le Seigneur se trouvait au milieu d'eux; là était la maison de Dieu, et il en est de même maintenant. (1 Pierre II, 5; Jean IV, 21, 23, 24; Matthieu XVIII, 20.) A Rome, objets de haine, poursuivis et réduits à se cacher pour servir Dieu, ils se réunissaient dans les catacombes où ils enterraient aussi leurs morts (1). Cet état de choses dura un certain temps, mais plus tard, comme je vous l'ai dit, dans les intervalles de paix que laissaient les persécutions, les chrétiens élevèrent des lieux de culte publics, que l'on nomma basiliques. Elles se composaient d'une nef et d'un chœur où se trouvait la table de communion que l'on nomma bientôt autel. Les simples fidèles se tenaient dans la nef; le chœur était réservé aux membres du clergé; ceux qui n'avaient point encore été baptisés et qui désiraient l'être, restaient en dehors dans un endroit nommé le parvis. Vous pouvez voir par là combien l'on tendait à s'écarter de plus en plus de la simplicité de la parole de Dieu, où nous ne trouvons rien de semblable. Ce que je vais vous dire touchant

(1) Voir sur les catacombes, *Bonne nouvelle*, année 1885, pages 201, etc.

les formes usitées pour le baptême des néophytes (1), vous le montrera aussi.

Dans ces temps où se déclarer chrétien était s'exposer au mépris général, à la perte de ses biens et souvent de sa vie, nous pouvons penser que, dans la plupart des cas, il y avait une conviction profonde de la vérité du christianisme et une œuvre de Dieu dans les cœurs. Il est cependant remarquable que, lorsqu'il s'agit de personnes désirant se joindre aux chrétiens, les auteurs anciens parlent très peu de la « *conversion* » et de la « *foi*, » la foi qui sauve et justifie, ainsi que nous la voyons partout mentionnée dans le Nouveau Testament comme une chose absolument nécessaire. « *Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé,* » dit Paul au geôlier. « *Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi,* » écrit-il aux Éphésiens. Et aux Romains : « *Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi.* » (Actes XVI, 31 ; Éphésiens II, 8 ; Romains V, 1.) Au lieu de cela, il est question de la *régénération* et toujours en rapport avec le baptême, parce que l'on prenait les paroles du Seigneur : « *Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit,* » comme désignant cet acte et qu'ainsi on croyait qu'on était « *né de nouveau* » quand on avait été baptisé. On pensait que le baptême purifiait de tous les péchés. Aussi plusieurs de ceux qui s'étaient déclarés chrétiens, comme l'empereur Constantin, par exemple, ne se faisaient-ils baptiser que sur leur lit de mort, afin de n'être pas exposés à commettre des péchés après leur baptême. Vous voyez, mes jeunes amis, combien l'on avait oublié les précieuses vérités de la Parole qui nous dit que, non pas le baptême, mais « *le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché.* » (1 Jean I, 7.)

(1) On nomme ainsi les nouveaux convertis qui désiraient être joints à l'assemblée chrétienne.

Qu'est-ce donc que le baptême ? me direz-vous. Il est le signe de notre mort avec Christ, comme l'explique l'apôtre Paul en Romains VI, 3, 4, afin que nous marchions en nouveauté de vie. On l'administre comme signe que celui qui le reçoit entre dans l'Église chrétienne, qui est sur le terrain de la mort et de la résurrection de Christ. Mais vous me demanderez peut-être aussi : « Que veulent dire les paroles du Seigneur, être né d'eau et de l'Esprit ? » L'eau désigne la parole de Dieu, qui agit dans l'âme par la puissance du Saint-Esprit pour la purifier et produire une vie nouvelle qui nous met en rapport avec Dieu. Lisez avec soin ces passages qui montrent clairement ce que je viens de vous dire : « En la purifiant (l'Église) par le lavage d'eau par *parole*. » (Éphésiens V, 26.) Par *parole* explique ce que veut dire l'eau. « Il nous a engendrés par *la parole* de la vérité » (Jacques I, 18), et « vous avez été régénérés par la vivante et permanente *parole* de Dieu » (1 Pierre I, 23) ; ces passages nous font bien voir que ce n'est pas l'eau du baptême qui lave et régénère, mais que c'est l'action de la parole de Dieu.

Maintenant, voyons ce qui avait lieu avant la réception du baptême et comment cet acte s'accomplissait. On commençait par s'informer si celui qui désirait être baptisé avait une conduite recommandable. Dans ce cas, il devait avant tout recevoir une instruction qui durait un an ou plus. Cet enseignement comprenait d'abord toute l'histoire sacrée depuis la création et les récits des évangiles. Ensuite, on traitait les sujets qui se rapportent à Dieu le Père, à Christ, au Saint-Esprit, au corps et à l'âme, et au jugement à venir. Pendant que durait l'instruction celui qui la recevait portait le nom de *catéchumène*. Il était bien considéré comme chré-

rien, mais ne portait pas le nom de *fidèle*, réservé à ceux qui avaient reçu le baptême.

Les catéchumènes n'assistaient qu'à la première partie du service des chrétiens, c'est-à-dire à la lecture des Écritures et à l'exhortation. Cela terminé, un diacre les invitait à se retirer. Les *fidèles* seuls restaient pour le culte et la célébration de la Cène.

On choisissait pour baptiser le temps compris entre les fêtes de Pâques et de la Pentecôte (1). Pendant quarante jours, les catéchumènes se préparaient par le jeûne et la prière à recevoir le baptême. On leur faisait apprendre alors la confession de foi et l'oraison dominicale, et on les instruisait touchant la nature des sacrements et la discipline de l'Église. Le baptême était administré à minuit par l'évêque ou par un ancien, à la lueur des torches. Les femmes étaient séparées des hommes par des rideaux. Le catéchumène, tourné vers l'ouest, étendait la main et disait : « Je renonce à toi, Satan, à toutes tes œuvres, à toutes tes pompes et à tout ton service. » Puis se tournant vers l'est, il répétait la formule de foi : « Je crois au Père, au Fils et à l'Esprit Saint. » On l'oignait alors d'huile et l'évêque le conduisait vers la piscine où il était plongé trois fois après avoir répété la confession de foi. Il était ensuite de nouveau oint d'huile et revêtu d'une robe blanche, symbole de la pureté de son âme après

(1) Déjà parmi les chrétiens s'était introduit l'usage de célébrer des fêtes à certains jours fixés. Mais rien, dans le Nouveau Testament, n'autorise cette coutume. Les Juifs avaient les fêtes établies par la loi de Moïse — les fêtes de l'Éternel. Mais tout cela a été aboli par la venue de Christ. C'était une ombre des choses à venir. (Colossiens II, 16, 17.)

avoir été régénéré par le baptême. Il recevait le baiser de paix et on lui présentait un peu de miel et de lait. Alors, pour la première fois, il disait l'oraison dominicale. Il était compté parmi les fidèles et pouvait participer à la Cène. Dans les temps de persécution, on abrégéait souvent la durée du catéchuménat, et on donnait le baptême à ceux qui avaient confessé Christ.

Vous voyez par tous ces détails, mes jeunes amis, combien la simplicité évangélique s'était altérée et était remplacée par des formes dont nous ne trouvons aucune trace dans le Nouveau Testament. Comparez avec ce que je viens de vous dire les récits des Actes des apôtres où il est question de baptême. Ceux qui ont entendu la prédication de Pierre et qui ont cru, sont baptisés et ajoutés à l'assemblée. (Actes II, 41.) Il en est de même à Samarie. (VIII, 12.) Voyez encore l'officier de la reine Candace. Il reçoit la parole du Seigneur, descend de son char et est baptisé sur la route déserte. (VIII, 36-38.) Mais surtout lisez ce qui a lieu quand le geôlier à Philippes eut été converti. (Actes XVI, 28-34.) Il avait demandé, dans l'angoisse de son âme : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Et Paul et Silas lui avaient dit : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison, » et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur. Et cette même nuit, dans la prison ou dans sa demeure, il fut baptisé avec tous les siens, après avoir montré, par les tendres soins qu'il donne aux apôtres, ce que Dieu avait opéré dans son âme. Combien cela est simple. Ce que le Seigneur demandait, c'était que l'on crût en Lui. On était baptisé, on rompait le pain, on se réjouissait d'avoir cru et d'être sauvé, et le Seigneur avait soin que l'assemblée fût instruite, enseignée, édifiée par les pasteurs et les docteurs qu'il lui donnait,

(Voyez Actes XI, 21-26.) Et il en est de même maintenant, mes jeunes amis. En général, les parents font baptiser leurs enfants et ils sont tenus de les élever sous la discipline et les avertissements du Seigneur. (Éphésiens VI, 4.) Ils ont pour les diriger en cela la parole de Dieu. Et les enfants et jeunes gens peuvent suivre les réunions où les Écritures sont exposées et expliquées par des serviteurs de Dieu. Seulement, mes jeunes amis, vous êtes sous la responsabilité d'écouter et de retenir dans vos cœurs les choses que vous entendez. (Proverbes III, 1; Ésaïe LV, 3; Luc XI, 28.) Souvent aussi Dieu met au cœur d'amis chrétiens de s'entretenir plus spécialement de la Parole avec les enfants et les jeunes gens. Et il vous faut en profiter et en être reconnaissant. Et vous-mêmes, lisez la sainte parole de Dieu en Lui demandant de vous la faire comprendre. Mais nulle part, dans cette Parole, vous ne trouverez qu'il faille un enseignement d'un an ou plus pour pouvoir participer à la Cène du Seigneur. Ce que Dieu demande, c'est la conversion du cœur et la foi au Seigneur Jésus comme Sauveur, accompagnées d'une vie sainte par la grâce et la puissance de l'Esprit Saint.

Seigneur, que ta parole agisse dans ma vie :
Que ton Esprit d'amour
Par elle me conduise, éclaire et sanctifie
Mon âme chaque jour ;
Qu'heureuse, dans ta grâce, elle marche ravie
Vers le divin séjour !



Le roi Alphonse et ses pages

A propos des actions de grâces aux repas dont je vous ai parlé une fois, je vous raconterai ce que fit un jour un roi d'Aragon, nommé Alphonse. C'était un homme pieux et qui voulait qu'à sa cour régnaissent des habitudes chrétiennes et convenables. Aussi fut-il très affligé d'apprendre que ses pages se mettaient à table et en sortaient sans prier et remercier Dieu. « Pourquoi, » disaient-ils, « prions-nous pour ce que nous avons déjà ; et pourquoi remercions-nous Dieu, puisque c'est du roi que nous tenons notre nourriture ? »

Un jour le roi les fit inviter à sa propre table. Ils ne se sentirent pas peu honorés d'une telle faveur, et se rendirent à l'heure dite dans la salle où le repas les attendait. Le roi les reçut avec bienveillance et leur fit prendre place à la table. Tandis qu'ils faisaient honneur aux mets et aux vins royaux, tout à coup la porte s'ouvrit, et — d'après un ordre secret du roi — un vieux mendiant déguenillé entra, se mit à table sans façon, remplit son assiette de ce qui lui convenait et se mit à le dévorer avec avidité. Avait-il fini d'un plat, il passait à un autre, et usait de tout, comme si tout lui appartenait.

Les pages restèrent d'abord muets d'étonnement en voyant un homme aussi éhonté, qui venait en haillons à la table du roi, sans même jeter un regard sur celui-ci, ni lui demander s'il pouvait participer au repas. L'indignation saisit les jeunes gens au point qu'ils se levèrent et auraient jeté le mendiant à la porte, si le roi ne leur eût ordonné de se tenir en repos.

A la fin, le vieux mendiant fut rassasié, s'essuya la bouche d'un revers de main, et sans un mot de remerciement, quitta la salle. Impoli et grossier il était venu, impoli et grossier il s'en alla.

A peine la porte se fut-elle fermée sur lui, que la désapprobation des pages se fit jour hautement. « Quel personnage vulgaire et grossier ! Quelle brute ! Il n'y en a pas un autre comme lui en Espagne, » disaient-ils. « Il doit être puni d'une manière exemplaire. »

Mais le roi se leva et dit : « Vous blâmez ce pauvre homme à cause de sa conduite grossière et de son manque de reconnaissance, et cependant il n'a fait qu'une seule fois en sa vie ce que vous faites deux fois chaque jour. Vous êtes, devant Dieu, moins que ce mendiant devant moi, et pourtant vous venez chaque jour à table vous nourrir sans dire un mot à Dieu, le Roi des rois dans le ciel. Et quand vous vous êtes rassasiés, vous vous essuyez la bouche et vous vous en allez sans un remerciement pour le Donateur de tous les biens. Pensez-vous que Dieu soit moins irrité à cause de votre ingratitude, que vous ne l'êtes de celle de ce pauvre mendiant ? »

Les pages, honteux de leur conduite passée, n'oublièrent plus de rendre grâces à Dieu. Chers jeunes amis, qui lisez ces lignes, n'oubliez pas que c'est de Dieu que vous tenez toutes choses, et remerciez-le, en toutes circonstances, du fond de votre cœur.

« Et ayant pris les sept pains et les poissons, il rendit grâces et les rompit et les donna à ses disciples, et les disciples à la foule. Et ils mangèrent tous et furent rassasiés. » (Matthieu XV, 36, 37).



L'influence d'un enfant pieux

« Mon fils, tiens ferme l'instruction, ne la lâche pas ; garde-la, car elle est ta vie. » (Proverbes IV, 13.)

Je désire, chers enfants, vous faire le récit de quelques années de la vie du jeune Charles F. Vous y verrez de quelle importance il est pour un enfant de garder l'enseignement de la parole de Dieu, et quels heureux résultats cela peut avoir pour lui et pour d'autres.

Charles F. n'avait que neuf ans, lorsqu'il eut le malheur de perdre sa mère. Celle-ci avait passé par beaucoup d'épreuves. Sa santé, qui n'avait jamais été bien forte, s'affaiblit peu à peu ; elle tomba gravement malade, et perdit bientôt tout espoir de se rétablir. La pensée de laisser son cher enfant seul dans ce monde de péché et de souffrances lui était extrêmement douloureuse ; mais Dieu, qui console les affligés, soutint sa foi : elle put se confier en ses promesses et Lui remettre son enfant avec l'as-

surance qu'il prendrait soin de lui et lui serait Père. « Laisse tes orphelins, » dit l'Éternel, « moi je les garderai en vie, et que tes veuves se confient en moi. » (Jérémie XLIX, 11.) « Dieu, dans sa demeure sainte, est le Père des orphelins. » (Psaume LXVIII, 5.)

Madame F. avait été une mère tendre et judicieuse. Devenue veuve, elle avait reporté sur son enfant toute l'affection de son cœur et s'était efforcée de l'élever dans la crainte du Seigneur, et dans des habitudes de piété, de dévouement aux autres, et de vérité dans ses paroles. En mourant, elle n'avait laissé pour toute fortune que quelques centaines de francs déposés dans une caisse d'épargne et destinés à subvenir aux frais d'apprentissage de son garçon, quand il serait en âge de le faire.

Qui prendra soin de l'orphelin ? Charles avait un oncle, frère de son père, qui habitait une ville voisine, et qui se chargea de lui. Après l'enterrement de la mère de Charles, l'oncle fit un paquet des effets de l'enfant, le mit sur son dos, et prenant son neveu par la main, ils s'acheminèrent à pied vers la ville.

Charles, tout en marchant, versait d'abondantes larmes. Chaque chaumière, chaque arbre, chaque buisson lui apportait quelque souvenir de sa chère maman. Elle aimait à sortir dans les champs avec son petit garçon, et là, tandis qu'assise au pied d'un arbre, elle tricotait, lui courait çà et là, cueillant les primevères, les violettes, les pervenches, les pâquerettes, dont il faisait un bouquet. Son cœur se serra surtout en passant devant la maison d'Esther, petite fille de son âge qu'il aimait comme une sœur, et avec laquelle il avait joué si souvent. Il se rappelait en particulier le plaisir qu'avait éprouvé la mère d'Esther un jour qu'elle était ma-

lade, et qu'il lui avait apporté des fleurs des champs qu'il avait cueillies pour elle.

Tout cela était passé maintenant, et plus il s'éloignait, plus il se sentait seul, dépouillé de tout ce qui avait rempli sa vie. Son oncle ne manquait pas de sympathie pour lui, mais il ne savait guère l'exprimer et donner au petit garçon la consolation dont il avait si grand besoin. Le voyage sembla fort long à Charles, mais enfin on entra dans la ville. Après avoir traversé quelques rues et ruelles, notre orphelin et son oncle arrivèrent à une rangée de maisons d'aspect misérable, et entrèrent dans une espèce de cour où se faisaient entendre des voix criardes et querelleuses. Charles ne fut guère rassuré en voyant une grande et grosse femme qui poussait rudement un garçon, tout en en grondant un autre qui l'écoutait d'un air refrogné : « Je le dirai à ton père, vaurien, et tu verras... » disait-elle ; mais en ce moment, s'étant tournée, elle aperçut son mari, l'oncle de Charles. Aussitôt elle commença à se plaindre des deux garçons dont le cadet, Jacques, avait ouvert le robinet de la pierre à eau, de sorte que l'eau s'était répandue dans la cuisine. Le pauvre orphelin, à qui sa tante n'avait fait nulle attention, et qui n'était pas habitué à de pareilles scènes, se cramponnait tout effrayé à la main de son oncle. « Tu seras fouetté, Jacques, la première fois que tu toucheras au robinet, » dit le père. Puis s'adressant d'une voix affectueuse à sa femme, il lui dit : « Prépare-nous un peu de thé, car nous sommes très fatigués. » La mère, sans dire un mot d'affection à l'orphelin, aurait voulu que Jacques fut fouetté à l'instant ; puis, voulant faire bouillir de l'eau, elle se plaignit de n'en point avoir et de ce que son feu ne voulait pas s'allumer. Le mari allait peut-être se fâcher, lorsque Charles, habitué à aider sa maman

dans les soins du ménage, à porter l'eau et le bois, à essuyer la vaisselle, à épousseter les meubles, dit timidement : « Permettez-moi, madame, d'aller chercher de l'eau; je saurai bien trouver la fontaine. » Qui fut étonné, ce fut Jacques, qui de tout le jour n'avait fait que des sottises. De retour de la fontaine, Charles, au moyen d'un mauvais soufflet, réussit à faire brûler le feu. Bientôt l'eau se mit à bouillir et le thé fut préparé.

« Tu es un brave garçon, » dit l'oncle à Charles. « Je voudrais bien savoir quand Jacques se montrera aussi utile. » Cette remarque ne plut ni à Jacques, ni à la mère qui témoigna encore plus d'indifférence au petit orphelin. Quand celui-ci fut à table, ses yeux se remplirent de larmes qu'il essuyait furtivement. Son oncle s'en aperçut et lui dit avec compassion : « As-tu mal, mon enfant ? » — « Oh ! non, » répondit Charles ; « mais je suis si fatigué. Puis-je aller me coucher ? » Il lui tardait de pleurer à son aise sous ses couvertures.

« Où le mettras-tu coucher ? » demanda le mari à sa femme.

« Oh ! cela te regarde, » dit-elle.

« Allons, femme, il est orphelin, le pauvre petit ! » répliqua-t-il d'un ton de reproche.

Ces paroles atteignirent le cœur de la femme; elle s'adoucit immédiatement, et dit :

« Il n'y a de place qu'avec Jacques et Daniel. Nous avons le bébé, et les trois autres sont assez serrés. »

Elle conduisit donc Charles dans la chambre de derrière et causa un moment avec lui, car après ce que son mari avait dit, elle regrettait de ne pas avoir fait meilleur accueil à l'enfant orphelin. La mère de Charles lui avait enseigné à prier le Seigneur avant de se mettre au lit. Tout fatigué qu'il

était ce soir-là, il épancha cependant son cœur devant Dieu : il avait tant de choses à lui dire. Il lui demanda la sagesse pour ne pas donner occasion à sa tante de se fâcher et pour être en bon exemple à ses cousins. Ensuite il se coucha et dormait déjà depuis quelques moments, quand ses cousins arrivèrent et le réveillèrent brusquement en lui disant : « Dis donc, garçon, tu ne le gênes pas ; te voilà couché tout en travers du lit. Allons, lève-toi et laisse-nous entrer. Tu prendras ensuite la place que nous te laisserons. »

Charles, tout étourdi et à moitié endormi, se leva ; ses cousins se mirent au lit en se disputant à qui aurait la meilleure place. Le débat finit par des coups de pied réciproques, puis Jacques dit : « Nous sommes bien assez serrés comme cela. Je ne sais pas pourquoi on nous donne encore celui-ci. Il ne couchera pas avec nous. Qu'il dorme sur le plancher, si cela lui fait plaisir. » Jacques croyait que son cousin regimberait ; aussi sa surprise fut grande en entendant le pauvre petit se coucher sans se plaindre par terre, et tâcher de se couvrir avec ses vêtements. Sans plus se soucier de lui, ces deux méchants garçons s'endormirent.

Vous devez penser combien devait souffrir le pauvre enfant, habitué aux tendres soins de sa mère. Au milieu de la nuit, Daniel se réveilla et entendit Charles qui pleurait tout doucement. « Ah ! tu voudrais un lit plus tendre, » lui dit-il. « Oh ! non ; mais si seulement maman vivait encore, » dit l'enfant en sanglotant. Après un moment de silence, Daniel dit : « Il y a place à côté de moi ; viens, n'aie pas peur... Comme tu as froid ! » Dieu, par la douceur que montrait Charles, avait adouci le cœur de son cousin.

Le matin venu, les trois garçons se levèrent

ensemble. Jacques et Daniel, sans se laver ni se peigner, s'habillèrent à la hâte et descendirent à grand bruit. Charles n'avait pas de telles habitudes. Il chercha autour de lui un ustensile dans lequel il pût se laver; il n'y avait rien. Alors il descendit doucement, prit une écuelle et alla à la fontaine. Ses cousins l'accueillirent par des moqueries dont il ne tint compte. En rentrant dans la chambre, il fut frappé de la mauvaise odeur qui y régnait et voulut ouvrir la fenêtre. Comme elle résistait, il fit un violent effort; elle s'ouvrit, mais à son grand effroi, une vitre fendue tomba en morceaux sur le plancher. Consterné de cet accident, le pauvre Charles s'assit sur le bord de son lit et se mit à pleurer. En ce moment entra Daniel. « Gare ! gare ! » s'écria-t-il en voyant la vitre brisée. « Maman a joliment battu Jacques pour l'avoir fendue. Gare ! Je ne voudrais pas être à ta place ! »

Ce n'était pas fait pour consoler Charles, dont les pleurs redoublèrent. « Écoute, » lui dit alors Daniel; « descendons et nous dirons que quelqu'un a lancé une pierre depuis la cour. J'en ai justement une dans ma poche que nous montrerons. » — « Oh ! non, » dit Charles, cessant tout à coup de pleurer. « Je ne veux pas mentir. » — « Tu n'oses pas ? » — « Non, je ne veux pas le faire. Dieu hait les menteurs. J'aime mieux être puni que de mentir. »

Daniel n'y comprenait rien; mais son étonnement fut encore plus grand, lorsqu'il vit son cousin se mettre à genoux près du lit, placer sa tête entre ses mains, et remercier Dieu de les avoir gardés pendant la nuit. Ses pleurs recommencèrent à couler quand il parla au Seigneur de la vitre brisée, de la colère de sa tante qu'il redoutait et du chagrin qu'il en éprouvait. Puis il demanda à Dieu de lui donner d'être sage durant la journée et de le garder du mal,

Quand il se releva, son visage était calme. « Allons, » dit-il, « descendons ; maintenant je suis prêt à tout dire à ta mère. »

Elle lui donna, en effet, quelques forts coups de verge. Jacques et Daniel regardaient avec curiosité comment il supporterait ce châtiment si peu mérité. Jacques, qui avait souvent pleuré en pareille circonstance, s'attendait à des pleurs et à des cris. Mais Charles ne versa pas une larme, quoique son visage devint tout rouge et qu'il serrât les dents de douleur. Mais ce qui frappa le plus les deux garçons, ce fut le calme et la soumission que montra ensuite leur cousin. Au lieu de bouder, il s'empressa d'aider sa tante à préparer le déjeuner, puis quand son oncle vint, il ne lui laissa rien entrevoir de ce qui s'était passé. Sa tante lui en sut gré ; car elle craignait les reproches de son mari, et elle se repentait peut-être d'avoir châtié si rudement l'enfant. Où Charles puisait-il sa patience, sa douceur et sa soumission ? Vous l'avez vu, mes enfants. C'était auprès de Dieu, dans la prière.

Cher petit Charles, il ne pensait pas que ses cousins commençaient à avoir du respect pour lui, et sa tante à l'aimer, car il se sentait bien isolé ce matin-là. Mais il se souvenait des enseignements de sa mère, et Dieu était avec lui.

Je vous disais qu'il se sentait bien isolé. Les garçons étaient allés à l'école ; lui n'avait rien à faire et se tenait assis, sans bouger, sur un tabouret. La cadette de la famille, qui n'avait qu'un an et demi, se traînait sur le plancher. Charles aurait bien voulu s'amuser avec elle, mais comme il ne savait pas si cela plairait à sa tante, il se contenta de sourire à l'enfant, en lui faisant de petits signes. La petite se traîna auprès de lui, et il la prit sur ses genoux. La mère n'en parut pas fâchée. Il l'amusa pendant

quelque temps avec ses doigts et l'enfant s'endormit en tenant de sa petite main un de ses doigts.

« Elle te fatigue, » dit la mère. — « Oh ! non, ma tante ; je suis si content de la tenir. » Il ne bougea pas, bien que le poids de la petite commençât à se faire sentir. Quand elle se réveilla, la mère parut contente et lui dit : « Grâce à toi, j'ai pu faire mon ouvrage. Va l'amuser dans la cour, tu l'as bien mérité. » Le petit Charles s'en alla le cœur satisfait d'avoir fait quelque chose qui avait plu à sa tante et lui avait été utile.

A midi, la famille se réunit pour le repas. Charles avait été servi, mais il ne mangeait pas et était très rouge. Quand il était avec sa mère, elle rendait grâces à Dieu avant le repas. Il s'attendait donc à ce que son oncle le ferait. Toujours plus rouge et embarrassé, il pensa qu'il devait obéir à ce que sa mère lui avait recommandé et remercier le Seigneur. Alors il inclina la tête, ferma les yeux et dit d'un ton sérieux, bien que sa voix tremblât un peu : « Nous te rendons grâces, Seigneur, pour la nourriture que tu nous donnes. Veuille la bénir pour nos corps et nous accorder d'en user pour ta gloire. Amen. » Jacques partit d'un éclat de rire que le père réprima par un soufflet et une verte réprimande qui le rendit silencieux jusqu'à la fin du repas.

Charles gagna de plus en plus l'affection de ses nouveaux parents. Il se rendait utile à sa tante et supportait patiemment ses vivacités. Touchée de la douceur de son neveu, et honteuse de ses propres emportements, la pauvre femme, reprise dans sa conscience, commença à lutter contre elle-même. Elle apprit ainsi peu à peu à se connaître, et finit par acquérir la conviction qu'elle était grandement coupable devant Dieu. Pendant longtemps elle gémit

sous le poids de ses péchés. Mais Dieu lui fit connaître que Jésus était mort pour elle, et elle crut. Quel beau jour pour elle ! Elle sut alors le secret de la conduite de Charles : il aimait le Sauveur.

L'oncle disait quelquefois que son neveu, dans sa conduite, ressemblait plus à une fille qu'à un garçon. C'était le plus grand défaut qu'il eût à lui reprocher. Cependant il ne pouvait s'empêcher d'admirer son courage et sa fidélité à faire ce qu'il croyait être son devoir, et sa douceur et sa patience au milieu des difficultés. Quant à la petite Jeanne, elle faisait les délices de son cousin par l'affection qu'elle lui témoignait. Mais Jacques et Daniel continuaient à être peu aimables envers lui.

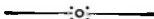
Le cœur de la tante ayant été changé par la grâce de Dieu, elle devint plus patiente envers chacun. Tout en étant plus ferme avec les enfants, elle criait moins qu'autrefois. Il lui arrivait bien encore de se fâcher, mais elle en était toute honteuse et s'en humiliait devant Dieu, à qui elle demandait la force de se dominer elle-même. Le mari, qui auparavant se hâtait le soir de sortir pour échapper aux criailles de sa femme, aux mauvaises manières et aux querelles de ses enfants, passait maintenant ses soirées à la maison, où tout était propre et en ordre.

Peu à peu l'influence de Charles se fit aussi sentir à ses cousins. A la maison, en classe, et jusque dans leurs jeux, on constatait un changement notable. Leur mère rendait grâce au Seigneur de leur avoir envoyé ce cher enfant qui, malgré son jeune âge, sa pauvreté et sa faiblesse, avait été le moyen d'amener dans la maison une bénédiction plus précieuse que des milliers de pièces d'or et d'argent.

Je m'arrête ici dans l'histoire de Charles F. Puis-

siez-vous, chers enfants, qui avez été élevés par des parents chrétiens, suivre son exemple, et garder et tenir ferme l'instruction que vous avez reçue, sans vous laisser détourner ou intimider par l'opposition que vous pourrez rencontrer.

Et vous, chers parents qui aimez Jésus, que ces lignes soient pour vous un encouragement à élever vos enfants dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID RÈGNE SUR JUDA A HÉBRON

(2 Samuel II-IV.)

LA MÈRE. — Comme je te l'ai promis, nous allons voir ce qui arriva à David pendant son règne de sept ans et demi à Hébron.

SOPHIE. — Qui est-ce qui régnait alors sur les autres Israélites ? Ce n'était pas un des fils de Saül, puisqu'ils avaient été tous tués avec leur père.

LA MÈRE. — Non pas tous, Sophie. Il avait un quatrième fils dont il ne nous a pas été parlé jusqu'à présent. Il se nommait Ish-Boseth et est aussi nommé Eshbaal (1). Il semble avoir été d'un

(1) 1 Chroniques VIII, 33.

caractère timide et faible, sans énergie, tout différent de celui de Jonathan. De là vient peut-être son nom qui pourrait n'être qu'un surnom et qui veut dire « homme d'ignominie. »

SOPHIE. — Comment un tel homme put-il songer à se faire roi ?

LA MÈRE. — Il ne se fit pas roi lui-même. Tu te souviens d'Abner, le cousin de Saül, chef de son armée (1). Ce fut lui qui prit Ish-Boseth et l'établit roi sur Israël, à Mahanaïm.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire, chère maman, où cette ville est située ?

LA MÈRE. — De l'autre côté du Jourdain, dans la tribu de Manassé. C'est près de là que les anges de Dieu vinrent à la rencontre de Jacob à son retour de chez Laban (2).

SOPHIE. — Mais, maman, ne crois-tu pas que c'était bien mal à Abner d'établir un autre roi ? Il savait bien que David était choisi de Dieu.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Mais il faut te rappeler qu'Abner était tout à fait un homme du monde ; un grand guerrier, un habile politique, mais nullement un homme de Dieu. Il avait pris parti pour Saül qui était de sa tribu et de sa famille, et voulait soutenir son fils. Il occupait ainsi un poste éminent, le premier après le roi, tandis qu'en reconnaissant David, il n'aurait plus eu la première place. C'est là le penchant naturel du cœur : « aimer à être le premier. » Abner ne s'inquiétait pas de l'éternel et de sa volonté, et tu vois que sauf la tribu de Juda et quelques autres, tout Israël suivait Abner. Ils oubliaient ce que David était et

(1) 1 Samuel XIV, 50; XXVI, 13-15.

(2) Genèse XXXII, 1, 2.

avait fait. Il était l'oint de l'Éternel et avait vaincu Goliath et les Philistins.

SOPHIE. — C'est bien triste, chère maman, de voir cette ingratitude du peuple.

LA MÈRE. — Oui, Sophie; mais que voyons-nous autour de nous? Jésus est l'oint de Dieu et son Fils bien-aimé; Il a accompli la rédemption et a vaincu Satan pour nous délivrer, et combien il y a peu de personnes qui s'attachent à Lui. On aime mieux le monde et ses convoitises, et ainsi on suit Satan, et non pas Christ.

SOPHIE. — C'est vrai, maman, et je vois que c'est encore plus triste.

LA MÈRE. — Cela vient, mon enfant, comme à l'égard de David, de ce que le cœur est ennemi de Dieu, et ne se soumet pas à sa volonté (1). Mais pour reprendre notre histoire, nous lisons touchant David à Hébron un beau trait qui nous montre, encore une fois, sa générosité envers Saül qu'il regarda toujours comme l'oint de l'Éternel, à la table duquel il avait mangé et dont il avait épousé la fille. David avait le noble cœur d'un homme de Dieu. Il apprit que les habitants de Jabès, au péril de leur vie, avaient donné une sépulture honorable à Saül et à ses fils, et il leur envoya des messagers pour les remercier de leur action. « Bénis soyez-vous de l'Éternel, » leur fit-il dire, « de ce que vous avez usé de cette bonté envers votre seigneur Saül, et de ce que vous l'avez enterré! Et maintenant, que l'Éternel use envers vous de bonté et de vérité! Et moi aussi je vous rendrai ce bien, parce que vous avez fait cela. »

SOPHIE. — C'est bien beau, maman, de voir chez David cette fidélité envers Saül qui avait été si mé-

(1) Romains VIII, 7; Colossiens I, 21; Jean XV, 24.

chant à son égard. Il ne rendait pas le mal pour le mal. Mais ne fit-il pas la guerre à Ish-Boseth ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et ce devait être pour lui bien douloureux de combattre ceux qui étaient ses frères. Mais en réalité, ils étaient des rebelles contre Dieu. Un chrétien fidèle peut être ainsi appelé à résister à quelqu'un qui se dit chrétien et qui apporterait de mauvaises doctrines. Seulement il ne combat pas avec des armes charnelles et ne doit pas se départir d'un esprit de douceur (1). Et c'est avec douleur qu'il combattra ainsi. Pour revenir à David, il ne nous est pas dit qu'il combattit lui-même. C'était entre Joab et Abner que se livraient les combats, et tous deux n'étaient que des hommes ambitieux, sans véritable crainte de Dieu.

SOPHIE. — David ne consultait-il pas l'Éternel pour savoir ce qu'il aurait à faire ?

LA MÈRE. — Nous ne le savons pas. Mais Dieu se servait de ces hommes pour accomplir ses desseins à l'égard de David. La guerre se poursuivait dans un esprit tout charnel et par conséquent cruel, comme tu vas le voir. Les deux armées se rencontrèrent près du réservoir de Gabaon ; et Abner dit à Joab : « Que les jeunes gens se lèvent et jouent devant nous. » Et Joab dit : « Qu'ils se lèvent. »

SOPHIE. — Que voulait dire Abner ? N'était-ce pas un singulier moment pour jouer ?

LA MÈRE. — Hélas ! c'était un jeu bien barbare. On choisit de chaque côté douze hommes pour combattre les uns contre les autres devant les deux chefs d'armée. C'était peut-être pour décider à quel parti appartiendrait la victoire (2).

(1) 2 Timothée II, 24-26 ; 2 Corinthiens X, 4, 5.

(2) Voyez le défi porté par Goliath à un champion israélite. (1 Samuel XVII, 8, 9.)

Mais chacun de ces hommes ayant saisi son adversaire par la tête lui passa son épée à travers le corps, et ils tombèrent tous morts.

SOPHIE. — Quelle chose horrible ! Et c'est là ce qu'Abner et Joab appelaient un jeu. Que les hommes sont cruels !

LA MÈRE. — Oui, Sophie. On peut bien dire : « Leurs pieds sont rapides pour verser le sang (1). » La mort de ces champions fut le signal du commencement de la bataille qui fut très rude, mais l'armée d'Abner fut mise en déroute, et lui-même dut chercher son salut dans la fuite. Le frère de Joab, Asçaël, qui était léger à la course comme une gazelle, se mit à sa poursuite, espérant peut-être s'emparer de lui. Abner l'ayant reconnu l'invita à se détourner de lui, de peur que, forcé de se défendre, il ne lui donnât peut-être la mort. Mais Asçaël persista à le poursuivre, et Abner le frappa en arrière du bois de sa lance avec une telle force qu'elle lui traversa le corps et il mourut.

SOPHIE. — Pauvre Asçaël ! Il fut bien puni de sa témérité et de sa présomption. Il voulait sans doute acquérir de la gloire en se saisissant d'Abner.

LA MÈRE. Je le pense. Abner aurait préféré ne pas le tuer pour que Joab, le vengeur du sang, ne lui en voulût pas. Il avait peut-être seulement l'intention de l'étourdir, en le frappant du bois de sa lance, mais ne sut pas mesurer son coup. Quoi qu'il en soit, cette mort eut pour Abner de tristes conséquences.

SOPHIE. — Tout cela est bien pénible, chère maman. La guerre me paraît une chose affreuse. Quel bonheur quand Jésus régnera.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Il fera cesser les

(1) Romains III, 15.

guerres sur toute la terre ; « de leurs épées les hommes forgeront des socs, et de leurs lances, des serpes : une nation ne lèvera pas l'épée contre une autre nation, et on n'apprendra plus la guerre (1). » La guerre est toujours une douloureuse conséquence du péché, mais il faut nous rappeler qu'il y a eu des guerres que l'Éternel ordonnait comme châtiement ; par exemple, quand les Israélites s'emparèrent du pays de Canaan. Et ici, les partisans d'Abner s'opposaient à Dieu. Mais parmi ceux qui se réclament du nom de Christ, il ne devrait pas y avoir de guerre.

SOPHIE. — Est-ce que la poursuite de l'armée d'Abner par celle de Joab fut longue ?

LA MÈRE. — Abner s'étant arrêté sur une colline avec les hommes de Benjamin, demanda à Joab de cesser la poursuite. Joab lui répondit : « Si tu n'avais pas parlé ce matin, le peuple n'aurait pas poursuivi ses frères. » Joab fit donc sonner la trompette et arrêta la poursuite. Mais dix-neuf hommes du côté de David, sans compter Ascaël, et trois cent soixante du côté d'Abner, étaient tombés dans le combat. Abner retourna à Mahanaïm avec ses hommes, et Joab et les siens revinrent à Hébron auprès de David, emportant le corps d'Ascaël qu'on enterra à Bethléem dans le sépulcre de son père.

SOPHIE. — Est-ce que la guerre continua encore ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, mais nous n'avons pas le récit des combats qui furent livrés ; nous savons seulement que David allait se fortifiant et que la maison de Saül s'affaiblissait. Mais c'était triste de voir les Israélites divisés et se combattant les uns les autres, au lieu d'être amis et de combattre contre les Philistins, leurs ennemis com-

(1) Psaume XLVI ; Michée IV, 3,

muns. Hélas ! c'est ce que l'on ne voit que trop entre les chrétiens. — Nous verrons une autre fois ce qui arriva à Abner et à Ish-Bosheth.



« Jésus est mort pour moi »

Fils unique de parents dévoués, Gustave W. jouissait de tout le bien-être dont ils avaient pu l'entourer. Ils n'avaient rien négligé de ce qu'ils s'imaginaient devoir le rendre heureux et satisfait.

Son caractère moral était exempt de blâme; mais de quelle utilité cela peut-il être devant Dieu, dont la parole infallible déclare que « toutes nos justices sont comme un linge souillé. » (Ésaïe LXIV, 6.) Elles ne peuvent sauver l'âme ni procurer une justice qui subsiste à ses yeux. Le cœur est une source de mal, et c'est une chose terrible mais tout à fait vraie que de même que l'éponge aspire l'eau, le cœur est ouvert à toute sorte d'iniquité et s'en abreuve. Il est une pépinière de vices. (Matthieu XV, 19.) C'est une vérité sérieuse et de toute importance, mes jeunes amis ; vous ne sauriez en être trop pénétrés.

Mais, béni soit le nom du Sauveur ! sur la croix il a fait propitiation pour les péchés, et tous ceux qui croient en Lui, quels qu'ils aient pu être, sont justifiés de toutes choses. (Romains IV, 5; Actes XIII, 39.) Ils sont justes devant Dieu, sauvés et rendus

plus blancs que la neige par le sang de l'Agneau qui a été immolé, mais qui vit maintenant à toujours. Et c'est là une autre vérité non moins importante que la première. A un pécheur perdu répond un Sauveur et un salut parfaits.

Ayant devant lui les plus brillantes perspectives, Gustave W. pensait qu'il vivrait de longues années paisible et heureux. Jamais la pensée d'une fin prochaine n'était entrée dans son esprit, jeune et plein de santé et de force comme il l'était. Hélas ! il avait tout à fait laissé Dieu en dehors de ses calculs et n'avait pas considéré la fragilité de la vie. (Voyez Jacques IV, 14.) Il n'avait pas appris que tout l'éclat des espérances terrestres est comme une bulle de savon qui brille un instant, puis éclate et s'évanouit.

L'influenza, cette maladie qui a fait tant de victimes sous tous les climats, vint le frapper et, malgré sa forte constitution, elle résista à tous les traitements. A la fin, ses poumons furent atteints et la consommation fit de rapides progrès. Sa santé ruinée, sans espoir de guérison, le pauvre Gustave W. était profondément malheureux. Pauvre jeune homme ! Le passé ne lui offrait que des regrets, et pour l'avenir il n'y avait pas un rayon d'espérance.

Mais quelqu'un aimait Gustave W., quelqu'un qui le cherchait avec amour et voulait remplir son cœur brisé d'une paix et d'une joie divines. C'était Celui qui est venu du ciel sur la terre, pour être « un homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur » (Ésaïe LIII, 3) ; qui fut envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé. (Ésaïe LXI, 1.) C'était Jésus, et qui aime comme Lui ?

Assis dans un grand fauteuil, faible et découragé, sa tête cachée dans ses deux mains et gémissant tristement, il m'accueillit avec ces paroles :

« Oh ! comme je suis fatigué ! Que je voudrais un peu de repos ! Mais je n'en trouve nulle part. »

Et ce n'était pas seulement de repos pour son pauvre corps qu'il avait besoin. Il soupirait après le repos de son âme ; car, pour la première fois de sa vie, Gustave W. était sous la profonde impression qu'il avait « péché et n'atteignait pas à la gloire de Dieu. » (Romains III, 23.) Jésus a pensé à de telles âmes, mes jeunes amis, quand sur la croix, il disait : « C'est accompli. » (Jean XIX, 30.) Par ses souffrances et sa mort, l'œuvre du salut était accomplie pour tout croyant qui trouve ainsi en Lui la vie éternelle, la paix, la justice et la gloire. Et c'est aux âmes troublées sous le poids de leurs péchés que ce cher Sauveur adresse ces paroles : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos. » (Matthieu XI, 28.)

— Êtes-vous sauvé ? Avez-vous la paix avec Dieu ? demandai-je à mon jeune ami.

— Non, répondit-il, je ne suis pas sauvé, je suis perdu.

Je lui lus d'abord au troisième chapitre de l'épître aux Romains les passages qui montrent en effet l'homme comme perdu, coupable devant Dieu, et impuissant à se sauver lui-même.

« Je sais, » dit-il, « que je suis un pécheur coupable. »

Alors je lui citai du chap. III de l'évangile de Jean les versets 14 à 16, et je le laissai ce soir-là. En m'éloignant, je demandai à Dieu qu'il voulût bien approfondir ses convictions dans son âme, et qu'il l'amenât à Christ tel qu'il était, avec son fardeau de péché, pour trouver près du Sauveur le sang qui purifie de tout péché.

Dieu bénit sa parole et exauça ma requête.

Lorsque je le revis, je le trouvai calme et recueilli.

« Vos péchés sont-ils pardonnés, Gustave? » lui dis-je.

« Oui, » répliqua-t-il sans hésitation. « Je suis sauvé. »

« Mais vos péchés, qu'en faites-vous? Dieu dit qu'il n'y a pas de juste, non pas même un seul; personne qui fasse le bien, non pas même un seul (Romains III, 10-12), que tous ont péché. N'êtes-vous pas de ceux-là? »

« Oui, » répondit-il; « mais *Jésus est mort pour moi.* »

« Quel passage de la parole de Dieu vous a dit cela? » demandai-je encore.

Il répondit par les précieuses paroles sorties de la bouche même de Jésus: « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) « J'ai cru, » ajouta-t-il, « que Jésus était mort pour moi, et que, misérable comme je le suis, son sang m'avait lavé de tous mes péchés. »

« Béni soit Dieu! mon cher Gustave, » lui dis-je. « Celui qui est mort pour vous et pour moi, afin d'ôter nos péchés, a été ressuscité par la puissance de Dieu et est maintenant assis à la droite de la Majesté dans le ciel. Quelle paix pour nos âmes de savoir que notre Sauveur est sur le trône de Dieu! »

La foi dans le Sauveur crucifié, ressuscité et glorifié, avait banni toutes les craintes de Gustave W., et rempli son cœur de cette paix qui surpasse toute intelligence. Croyez-vous, mon jeune lecteur, que Jésus est mort pour vous? Jouissez-vous de cette paix? Gustave W. savait maintenant que le précieux sang de Christ avait pour toujours effacé tous ses péchés, et l'avait rendu sans tache devant Dieu. Il avait ajouté foi à ces paroles du Seigneur: « Afin

que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » Avez-vous fait comme lui ?

Je le quittai pour ne plus le revoir que dans la gloire. Lorsque je retournai lui faire visite, on me dit qu'il avait délogé. « Absent du corps, » il était « présent avec le Seigneur. » C'est là la mort pour le chrétien, mes jeunes amis. Cela n'a rien d'effrayant, c'est au contraire plein de douceur. Avant sa mort, on me raconta que Gustave W. avait dit à ses parents accablés de douleur : « Oh ! quel bonheur et quelle paix m'attendent, cher père. Je vais être avec Jésus dans le paradis. C'est si beau là, dans la gloire avec le Seigneur. » Et il put encore épancher son cœur en actions de grâce envers Dieu qui l'avait sauvé, et il le bénit de ce qu'il allait être bientôt auprès de Jésus dont l'amour avait gagné son cœur.

Puisse ce simple récit, chers jeunes amis, vous engager à venir comme Gustave W. au Sauveur qui vous aime et s'est donné pour vous. Là vous trouverez une paix et un bonheur que ne donnent pas le monde. Mais venez sans tarder, car qui peut répondre lui-même d'une seule heure de vie ?

Ah ! quels éclats de céleste clarté
Découvre mon âme ravie,
Et quel repos, quelle félicité !
Lumière, amour, plénitude de vie,
Éternité ! Éternité !



Béni soit Dieu ! c'est merveilleux

C'était par une triste soirée d'automne. La pluie tombait à torrents, et le vent soufflait avec violence. Mais dans la petite chaumière de Jean X., tout était paisible. La famille était réunie pour prier et bénir Dieu avant d'aller se livrer au repos.

S'il avait fait jour, vous n'auriez pu vous empêcher d'admirer la situation de cette humble demeure, entourée de collines et de bois aux grands ombrages dont le feuillage se colorait des teintes riches et variées de l'automne. La chaumière était entourée d'un jardin propre et bien tenu, montrant

toute l'habileté et les soins de celui qui le cultivait. En effet, Jean X. avait toujours été connu pour faire tout à fait bien ce qu'il entreprenait, et, de plus, il avait un goût particulier pour le jardinage.

Or lorsque des parents sont exacts et soigneux en toutes choses, montrant qu'ils introduisent Christ dans leur vie de chaque jour, faisant tout comme pour le Seigneur, le plus souvent les enfants suivent leurs traces. Quand un enfant voit que sa mère considère comme un mal aux yeux de Dieu d'être malpropre, négligent ou sans soin, sur sa personne ou dans la maison, et qu'elle estime que « toutes choses » doivent être faites « avec bienséance et avec ordre, » même dans le plus humble appartement ou dans la plus petite chaumière, cet enfant-là ne peut que faire comme elle. Il apprend bientôt qu'il y a « une place pour chaque chose, » et que « chaque chose, » pour une personne d'ordre, « doit être à sa place. » Il en était ainsi chez Jean X. Les parents aimaient tendrement leurs enfants, mais ils étaient stricts à leur faire mettre en pratique le principe, que *tout ce qui vaut la peine d'être fait, vaut la peine d'être bien fait.*

Ce principe était aussi appliqué dans leur culte domestique. C'était délicieux d'entendre cette famille chanter les louanges de Dieu. Leurs voix pleines, soutenues par les sentiments qui remplissaient leurs cœurs, exprimaient en de douces mélodies la confiance et la gratitude envers le Seigneur pour toutes les grâces qu'il leur accordait. Cependant, ce soir-là, même un observateur peu attentif aurait pu remarquer une note plaintive dans leur chant, et quelque anxiété sur leurs visages. Qu'était-il arrivé ? Qu'est-ce qui pouvait abattre ainsi cette famille pieuse, aimante et, d'ordinaire, si paisiblement heureuse ? Nous allons l'apprendre. L'hymne est achevée, tous s'agenouillent, et le père de fa-

mille répand son cœur devant le Père qui est dans les cieux. Écoutons la prière qu'il prononce à peu près en ces termes :

« Notre Père céleste, nous nous prosternons humblement devant toi et venons te prier. Nous te remercions pour ce grand privilège de pouvoir répandre nos cœurs en ta présence. Nous te rendons grâces de ce que tu as envoyé ton cher Fils Jésus qui est mort pour nous, afin d'effacer nos péchés. Et nous te remercions pour la gracieuse promesse. Tu nous dis : « Confie-toi en l'Éternel, et pratique le bien ; habite le pays, et repais-toi de fidélité, et fais tes délices de l'Éternel : et il te donnera les demandes de ton cœur. » Et maintenant, Seigneur, nous plaçons devant toi notre position. Tu connais notre peine. Tu sais, Seigneur, que ton serviteur n'a pas eu de travail toutes ces dernières semaines, et que nous ne savons pas comment avoir du pain. O Seigneur, tu sais aussi que nous n'avons rien eu à manger depuis midi, et que nous n'avons rien pour demain matin. Seigneur, tu l'es montré plein de grâce et de miséricorde envers nous dans le passé, et tu nous as bénis bien plus que nous ne méritions, nous, pauvres créatures pécheresses. Mais, Seigneur, regarde vers nous dans ta bonté, et donne à nos chers enfants et à nous la nourriture nécessaire. Seigneur, nous savons que tu peux le faire. Accorde-nous maintenant la grâce de nous confier en Toi pour être secourus et aussi celle de pouvoir te servir et t'aimer davantage, pour l'amour de Jésus-Christ. Amen ! »

Quand le père se releva, des larmes coulaient sur ses joues brunies. Il embrassa ses enfants et leur recommanda d'aller tout droit au lit et de s'endormir tranquilles, parce que le Seigneur répondrait certainement à sa prière d'une manière ou d'une

autre. Les parents eux-mêmes gagnèrent leur couche, et bientôt, malgré la faim, un profond sommeil s'empara d'eux tous ; car « il donne le sommeil à son bien-aimé. » (Psaume CXXVII, 2.)

Vous vous demandez sans doute, cher lecteur, quelle était la profession de Jean, et comment il en était venu à une position si précaire. Il y a plusieurs années, avant que les machines n'eussent été inventées et perfectionnées comme elles le sont maintenant, la profession de tisserand à la main était très commune. Dans beaucoup d'endroits, vous n'auriez entendu en passant dans les rues, que le bruit de la navette courant d'un côté du métier à l'autre. La soie, la laine, et d'autres matériaux étaient tissés sur ces métiers en châles ou en autres objets semblables, et l'ouvrage était très solide et souvent aussi très beau.

Mais depuis l'introduction des machines mues par la vapeur, le tissage à la main a été presque entièrement mis de côté, parce que les fabriques font l'ouvrage beaucoup plus vite et à meilleur marché. Jean était tisserand et vivait à l'époque où les machines commençaient à se répandre. Son métier à tisser était dans la partie supérieure de la maison, et, ouvrier habile, il travaillait diligemment quand il trouvait quelque ouvrage à faire, mais, malgré ses efforts, il avait de la peine à en obtenir. Il n'avait cependant jamais été réduit à une extrémité semblable à celle où il était au jour de notre récit, et c'était une grande épreuve pour lui de voir sa femme et ses enfants manquer du nécessaire.

S'étant levés de bon matin, le jour suivant, Jean et sa femme remercièrent Dieu de leur avoir donné un sommeil si rafraîchissant au milieu de leur adversité. Bientôt les enfants descendirent l'un après

l'autre, sans la moindre ombre sur leurs figures, car ils se disaient entre eux : « Papa a prié le Seigneur hier soir de nous donner à manger. Il a dit à Jésus que nous avions faim, et il a dit aussi qu'il était sûr que Dieu nous enverrait quelque chose. »

Lorsque tous furent arrivés dans la cuisine, le père dit : « Nous rendrons grâces au Seigneur et nous le priérons comme d'habitude, » et bientôt les voix firent entendre le cantique :

De quoi t'alarmes-tu mon cœur ?
 Ranime ton courage.
 Souviens-toi de ton Créateur ;
 Ta tristesse l'outrage.
 Car le Dieu Fort
 Règle ton sort,
 Enfant du Dieu suprême ;
 Il te connaît, Il t'aime.

Bannis donc, mon cœur, les soucis,
 Car la douleur t'abuse ;
 Après t'avoir donné son Fils,
 Est-ce que Dieu refuse
 A son enfant
 Le vêtement,
 Le toit, le pain, la vie ?
 Crains-tu qu'il ne t'oublie ?

L'hymne sembla les encourager et les réjouir d'une manière étonnante, et, leur culte terminé, Jean dit à sa femme : « Eh bien, Marie, prépare la table pour le déjeuner. »

« Mais nous n'avons rien, » répondit-elle tristement.

« N'importe, » dit-il ; « mets le couvert, afin que nous soyons prêts. Soyons comme attendant que le Seigneur nous envoie ce qu'il nous faut. »

Le couvert fut mis, les enfants prirent leurs places, le père rendit grâces, mais il n'y avait toujours rien à manger. Et Jean dit : « Le Seigneur ne peut manquer à sa promesse. Nous attendrons à table qu'il la remplisse. »

Le Seigneur est vraiment admirable dans ses voies et riche en moyens. Ils n'étaient pas assis depuis longtemps, lorsqu'un bruit de roues se fit entendre et une voiture s'arrêta devant la maison. Qui pouvait venir de si grand matin ? C'était bien pour eux cependant, car un fort coup fut frappé à la porte, comme si l'on était bien pressé. Quand la porte fut ouverte, un monsieur parut, disant : « Voilà un sac de farine que je vous apporte, et un morceau de lard, du sucre et du thé et autres petites choses. J'espère que cela vous sera utile. »

« Mais, Monsieur, » dit Jean, « comment saviez-vous que nous étions dans le besoin ? Je suis sûr de n'en avoir parlé à personne. »

« Comment je l'ai su ? Eh bien, je savais que vous n'aviez guère eu de travail dernièrement ; mais ce n'est pas la seule raison qui me fit vous apporter les choses. Le fait est que, quand j'allai hier soir me coucher, je commençai à penser à vous et à votre famille, et je me dis : « Je suis sûr qu'ils doivent être dans la gêne, car il a eu peu à faire ces derniers temps. » Je me mis au lit, mais je ne pus dormir de toute la nuit. C'était comme si quelqu'un me disait : « Porte quelque chose au pauvre Jean : il meurt de faim. » J'essayai de chasser cette pensée et de m'endormir, mais ce fut inutile. Je me levai

donc de grand matin, j'allai à la chambre aux provisions et je vous ai apporté tout cela. Maintenant, dites-moi, n'étiez-vous pas gênés ? »

« C'est merveilleux, » dit Jean, et il raconta à son bienveillant visiteur comment, la veille, ils n'avaient plus rien à la maison, et comment ils avaient prié et ensuite joui d'un bon sommeil ; puis, comment le matin ils s'étaient mis à table attendant leur déjeuner, et alors ne pouvant plus se contenir, il fondit en larmes, mais en larmes de joie et de reconnaissance, disant : « Béni soit Dieu ! c'est merveilleux ! Merci, oh ! merci aussi à vous, monsieur. »

Et le déjeuner fut bientôt prêt, et ils se mirent à table, ne cessant de répéter : « Béni soit Dieu ! »

Ainsi Dieu bénit la foi de son humble serviteur, pourvut à ses besoins, et répondit à sa prière d'une manière à laquelle il ne se serait jamais attendu.

Le bras de Celui qui multiplia l'huile et la farine de la veuve à Sarepta, est toujours aussi puissant, et nous pouvons, avec confiance, rejeter sur Lui tout notre souci, car il prend soin de nous. (1 Pierre V, 7.)



Les soins de Dieu

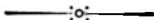
Un passereau ne tombe point en terre,
 O Père, sans ta volonté ;
 C'est Toi qui revêts de beauté
 Les fleurs des champs à la vie éphémère.

Au faible oiseau c'est ta main qui dispense
 La nourriture qu'il lui faut,
 Et c'est Toi qui répands d'en haut
 Sur les prés secs la pluie en abondance.

Éternel Dieu ! Sur toute la nature,
 Constamment s'étendent tes soins,
 Et ta bonté veille aux besoins,
 Qu'ici ressent ta faible créature.

Craindrai-je donc, en ma grande faiblesse,
 Dans mes peines et mes soucis,
 Qu'après m'avoir donné ton Fils,
 O Dieu puissant ! ton amour me délaisse ?

Non ; ton enfant peut avec confiance,
 Père ! se reposer sur Toi.
 Tu veilleras toujours sur moi ;
 Car tu l'as dit : c'est là mon assurance.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID RÈGNE SUR JUDA A HÉBRON

(2 Samuel II-IV.)

LA MÈRE. — Nous continuerons aujourd'hui, ma chère Sophie, à nous entretenir de ce qui arriva tandis que David était à Hébron. C'est une triste histoire. Nous y voyons agir, non pas la foi qui compte sur Dieu et regarde à Lui, mais les passions d'hommes qui n'ont pas la crainte de Dieu. Toutefois, l'Éternel s'en servait pour accomplir ses desseins à l'égard de son serviteur David. Abner était le ferme

appui d'Ish-Bosheth ; aussi se croyait-il tout permis. Il s'était très mal conduit envers Ritspa, une des femmes de Saül, et Ish-Bosheth lui en fit des reproches. Abner, orgueilleux et sans crainte de Dieu comme il l'était, au lieu de reconnaître qu'il avait mal agi, traita la chose avec légèreté et se fâcha contre le roi : « Suis-je une tête de chien » (c'est-à-dire un homme de rien), lui dit-il, « moi qui ai usé de bonté envers la maison de ton père et qui ne t'ai pas livré aux mains de David, que tu m'imputes de l'iniquité à cause de cette femme ? »

SOPHIE. — C'était bien vilain de parler ainsi. Abner croyait-il donc que ce n'était pas un péché d'offenser une pauvre femme ?

LA MÈRE. — Comme je t'ai dit, il se croyait un trop grand personnage pour avoir à se soucier de Dieu et des hommes. Il fit plus : dans son irritation, il dit à Ish-Bosheth : « Que Dieu fasse ainsi à Abner et ainsi y ajoute, si je ne fais pas à David comme l'Éternel lui a juré, en établissant le trône de David sur tout Israël. »

SOPHIE. — Mais, maman, comment pouvait-il parler ainsi ? S'il savait que l'Éternel avait juré à David, pourquoi avait-il établi Ish-Bosheth comme roi ?

LA MÈRE. — C'est qu'au fond, Abner ne s'inquiétait pas de l'Éternel et de ses pensées. Il suivait sa propre volonté. Par son énergie, il avait établi Ish-Bosheth pour roi, afin, en réalité, de gouverner lui-même, s'opposant ainsi à Dieu, et maintenant, irrité contre le roi qu'il avait fait, il croyait être nécessaire à David pour lui assurer la royauté.

SOPHIE. — Et que fit le pauvre Ish-Bosheth ?

LA MÈRE. — C'était un homme faible et timide. Il n'osa rien dire à Abner, ni rien tenter contre lui. Alors Abner, poursuivant son dessein, envoya des messagers à David pour lui dire : « Fais alliance

avec moi, et je l'aiderai à tourner tout Israël vers toi. » David répondit : « C'est bien, mais auparavant fais venir Mical, la fille de Saül. »

SOPHIE. — Je me souviens de Mical, maman. Elle était la femme de David, mais Saül la lui avait ôtée, et l'avait donnée à un autre. Pourquoi David voulait-il qu'elle revînt avec lui ?

LA MÈRE. — Je pense, mon enfant, que c'était dans l'ordre, et je crois aussi que David voulait montrer par là à la tribu de Benjamin et à ceux qui avaient pris parti pour la maison de Saül, qu'il n'avait point d'animosité contre elle, et ainsi les rattacher à lui. Ish-Bosheth renvoya donc Mical à David.

SOPHIE. — Mais c'est à Abner que David avait demandé Mical.

LA MÈRE. — C'est vrai, parce que David savait bien que, sans Abner, Ish-Bosheth ne ferait rien ; mais après avoir parlé à Abner, David avait envoyé dire à Ish-Bosheth : « Donne-moi ma femme Mical. » Sur ces entrefaites, Abner avait parlé aux anciens d'Israël et aux hommes de Benjamin pour les entraîner du côté de David.

SOPHIE. — Toute la conduite d'Abner, chère maman, me semble bien vilaine. Il n'agit pas pour plaire à Dieu, mais pour se venger.

LA MÈRE. — Tu as raison. Il y avait encore un autre motif tout à fait humain et pas du tout noble, qui le faisait agir. Il voyait bien que David prospérait et que le parti de la maison de Saül s'affaiblissait, et il voulait à temps se ranger du côté du plus fort. Il vint donc vers David, qui lui fit un festin. Ensuite, il dit au roi : « J'assemblerai vers mon seigneur, le roi, tout Israël, et ils feront alliance avec toi, et tu régneras sur tout ce que ton âme désire. » Remarque, Sophie, quelle importance Abner s'attribue. Il parle toujours de lui-même : « je

ferai, je dirai, fais alliance avec moi, etc. » Il compte sur lui-même et laisse Dieu de côté. Pauvre Abner ! Il ne se doutait pas que ce jour même sa vie lui serait redemandée. Dieu n'avait pas besoin de lui pour accomplir ses desseins, et il ne voulait pas que David dût son trône à un tel homme.

SOPHIE. — Comment donc Abner mourut-il ?

LA MÈRE. — Je vais te le dire. Joab était absent lorsqu'Abner vint vers David. A son retour, il apprit leur entrevue, et aussitôt il alla trouver David et lui dit : « Qu'as-tu fait ? Abner est venu, et tu l'as laissé aller ! Tu le connais : il est venu pour te tromper ; pour savoir ce que tu fais. » Et, immédiatement, sans prévenir David, il envoya des messagers après Abner pour le faire revenir, sans doute comme si c'était de la part du roi. Abner revint et, comme il entra à Hébron, Joab le tira à part au milieu de la porte (1), comme pour lui parler en secret, et là il le frappa et le tua. Son frère Abishai était d'accord avec lui pour accomplir ce meurtre.

SOPHIE. — C'était sans doute pour se venger de ce qu'Abner avait tué leur frère Ascaël ; mais il l'avait fait pour sa défense.

LA MÈRE. — En effet ; ils avaient voulu se venger. Et tu peux voir en tout cela les mauvais sentiments du cœur humain ; mais en même temps, nous voyons le juste jugement de Dieu. Abner s'était opposé au roi élu de Dieu, et Dieu le frappe. Plus tard, le pauvre Joab fera la même expérience. On ne se moque

(1) Les portes des villes étaient, en général, un passage voûté d'une certaine longueur, au-dessus duquel était une chambre. (Voyez 2 Samuel XVIII, 33.) Au milieu du passage, de part et d'autre, deux couloirs conduisaient à des escaliers pour monter dans cette chambre. C'est sans doute dans un de ces couloirs que Joab tua Abner.

pas de Dieu ; ce qu'on sème, on le récolte (1). Tôt ou tard, le châtement arrive.

SOPHIE. — C'est bien sérieux, chère maman. Est-ce que David ne fut pas fâché en apprenant ce que Joab avait fait ?

LA MÈRE. — Certainement. Il prononça une malédiction sur Joab : « Que le sang d'Abner tombe sur la tête de Joab, » dit-il. « J'en suis innocent, moi et mon royaume, devant l'Éternel. » Puis lui et tout le peuple jeûnèrent et menèrent un grand deuil sur Abner.

SOPHIE. — Ainsi il ne punit pas Joab ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; sauf en ce que je t'ai dit. Il remit la chose à l'Éternel. Bien qu'il fût roi, il se sentait faible devant Joab et Abisçaï. Il dit : « Ces hommes-là, les fils de Tséruïa, sont trop durs pour moi. Que l'Éternel rende à celui qui fait le mal, selon son méfait. »

SOPHIE. — Je trouve cela étrange, maman ; car enfin Joab et Abishaï n'étaient que des hommes, et ils ne craignaient pas Dieu ; tandis que David, lui, était aimé de Dieu, et pouvait s'appuyer sur Lui et l'avoir pour sa force.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant : David avait tort. Mais combien de fois ne voit-on pas un enfant de Dieu craindre les hommes et ce qu'ils peuvent dire ou faire. C'est un manque de foi, et il nous faut demander à Dieu de nous donner les sentiments de David, quand il disait : « L'Éternel est ma lumière et mon salut, de qui aurai-je peur (2) ? »

SOPHIE. — Et que devint le pauvre Ish-Bosheth après la mort d'Abner, qui était son soutien ?

LA MÈRE. — Il fut saisi de crainte, et avec lui

(1) Galates VI, 7, 8.

(2) Psaume XXVII, 1.

tout Israël fut troublé. Alors deux méchants hommes, chefs de bandes à son service, crurent se faire bien venir de David en tuant Ish-Bosheth. Ils entrèrent dans la chambre où il se reposait durant la grande chaleur du jour, le firent mourir et apportèrent sa tête à David. Mais celui-ci eut horreur de leur crime, et ordonna à ses serviteurs de les mettre à mort. Puis il fit enterrer la tête d'Ish-Bosheth dans le sépulcre d'Abner à Hébron. Ainsi tu viens de voir les tristes traits que présente l'histoire des hommes qui ne craignent pas Dieu. Ils sont orgueilleux, traîtres et sanguinaires. C'est bien le portrait que trace la parole de Dieu : « Leurs pieds sont rapides pour verser le sang ; la destruction et la misère sont dans leurs voies (1). » Mais David, nous le voyons, ne s'associe point à eux. Il « ne marche pas dans le conseil des méchants, et ne se tient pas dans le chemin des pécheurs (2). » Au contraire, il a horreur de ces mauvaises actions ; il blâme et châtie le méchant.

(A suivre.)



L'Église ou l'Assemblée.

(Son histoire sur la terre.)

LE GOUVERNEMENT DANS L'ÉGLISE.

Je vous ai déjà dit un mot sur ce sujet, mes jeunes amis, quand je vous ai parlé de l'église de Thya-

(1) Romains III, 15, 16. — (2) Psaume I, 1.

tire (1), mais j'entrerai aujourd'hui dans quelques détails. Nous avons vu que bien des abus et bien des erreurs s'étaient peu à peu glissés dans l'Église, soit dans ses ordonnances, soit dans le culte et même dans la doctrine. Une autre chose fâcheuse s'était introduite ; c'était l'établissement d'un *clergé* distinct des simples fidèles que l'on nommait les *laïques* ou le peuple. Le clergé formait un corps à part composé des évêques, des anciens ou presbytres, des diacres, et de plusieurs fonctionnaires en sous-ordre, tels que les sous-diacres qui aidaient les diacres, les acolytes qui suivaient l'ancien lorsqu'il portait la cène aux malades, les lecteurs chargés de la lecture et de la garde des Écritures, les exorcistes qui, dans la cérémonie du baptême, prononçaient les paroles par lesquelles on pensait éloigner du néophyte les puissances infernales. Or vous savez que nous ne voyons rien de semblable dans la parole de Dieu.

Nous n'y trouvons mentionnées que deux charges dans l'Église : les anciens et les serviteurs ou diacres. A ces derniers appartenaient le soin des pauvres et des veuves, et la distribution des aumônes aux nécessiteux. (Actes VI, 1 ; 1 Timothée III, 8-13.) Il y avait aussi des diaconesses ou servantes, comme nous le voyons dans ce passage : « Or je vous recommande Phœbé, notre sœur, qui est servante de l'assemblée qui est à Cenchrée (2), afin que vous la receviez dans le Seigneur. » (Romains XVI, 1.) Quant aux anciens, ils sont aussi nommés *surveillants*, qui est la traduction du mot grec « *episcopos* » d'où l'on a fait évêque. Vous n'avez qu'à lire

(1) *Bonne Nouvelle*, année 1891, pages 28, etc.

(2) Cenchrée était le port de la ville de Corinthe. Cette ville est aussi mentionnée en Actes XVIII, 18.

ce que Paul dit aux anciens de l'église d'Éphèse : « Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau au milieu duquel l'Esprit Saint vous a établis surveillants pour paître l'assemblée de Dieu. » (Actes XX, 28.) Nous voyons par là que, dans une assemblée, il y avait plusieurs anciens, et que leur charge consistait à veiller sur le troupeau des fidèles afin d'y maintenir l'ordre, une saine doctrine et une conduite pure. Parmi les anciens, il pouvait y en avoir qui fussent spécialement doués pour présenter aux âmes la parole de Dieu et pour enseigner la vérité; ceux-là et ceux qui présidaient dûment, qui s'appliquaient bien au gouvernement de l'assemblée, devaient être « estimés dignes d'un double honneur, » c'est-à-dire particulièrement respectés, dit Paul à Timothée. (1 Timothée V, 17.)

Qui établissait les anciens ? La Parole nous montre que c'étaient les apôtres ou quelqu'un, comme Tite, qui en avait reçu la commission de la part de Paul, un apôtre. (Actes XIV, 23; Tite I, 5.) Même quand il s'agit des serviteurs ou diacres, c'est bien l'assemblée qui les présente, mais ce sont les apôtres qui les établissent. Nous le voyons par ces paroles : « Jetez donc les yeux, frères, sur sept hommes d'entre vous, qui aient un bon témoignage, pleins de l'Esprit Saint et de sagesse, que nous établirons sur cette affaire. » (Actes VI, 3.) Les anciens et les diacres étaient donc établis par l'autorité apostolique.

Mais il nous faut bien remarquer que l'Écriture ne nous dit pas qu'aucune autorité ait été laissée pour en établir après les apôtres. Il n'y a pas un mot dans la Parole qui confère aux assemblées cette autorité. On dit que toute société d'hommes a à sa tête des personnes qu'elle choisit pour la diriger et l'administrer, et qu'ainsi une église doit se choisir

aussi de telles personnes. Mais raisonner ainsi, c'est faire des assemblées chrétiennes de simples associations d'hommes qui s'établissent des règles à leur convenance, tandis que ceux qui sont vraiment réunis au nom de Jésus, par l'action et la puissance de l'Esprit Saint, sont des *assemblées de Dieu*, qui n'ont d'autre règle que *la parole de Dieu*. Christ est le Chef de l'Assemblée qu'il aime, qu'il chérit et nourrit (Éphésiens V, 23, 25, 29), c'est à Lui que nous devons laisser le soin de donner aux assemblées ce qui leur est nécessaire.

Remarquez, mes jeunes amis, ce que dit l'apôtre Paul aux anciens de l'assemblée d'Éphèse après les avoir avertis du mal qui s'introduirait dans l'Église après son départ. Ce n'est pas : « faites-vous des règlements pour l'élection d'anciens, quand moi et vous, nous ne serons plus là; » mais il dit : « Je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce. » (Actes XX, 32.) Voilà donc ce qui restait après les apôtres : Dieu et sa Parole. N'était-ce pas tout à fait suffisant ? Certainement, et c'est aussi pleinement suffisant pour nous de nos jours.

Si vous me demandez : « Mais qui instruira et édifiera dans les assemblées ? » je vous répondrai : « Ceux à qui Dieu a donné quelque don spirituel, » comme il est dit dans les épîtres aux Romains et aux Corinthiens. (Romains XII, 6-8 ; 1 Corinthiens XIV, 1-4, 12.) Ensuite nous voyons que le Seigneur Jésus donne des évangélistes et des pasteurs et docteurs (Éphésiens IV, 11, 12) ; mais ceux-là n'ont pas besoin d'être établis par des hommes, puisque Jésus les donne et que l'Esprit Saint les qualifie. De plus, ils ne sont pas pour une assemblée locale, comme l'étaient les anciens et les diacres, mais pour toute l'Assemblée.

Mais vous me direz peut-être encore : Qui prendra

soin des pauvres et des saints qui sont dans la nécessité, qui veillera sur l'ordre dans les assemblées ? Si nous nous attachons à la parole de Dieu et si nous nous attendons à Lui, soyons sûrs qu'il y pourvoira, en mettant au cœur de quelqu'un ou de quelques-uns de s'employer pour Lui au service de l'Assemblée. C'est ainsi que, du temps de Paul, la maison de Stéphanas s'était « vouée au service des saints, » et que d'autres coopéraient à l'œuvre du Seigneur et y travaillaient. (1 Corinthiens XVI, 15, 16.)

On vit bientôt dans l'Église le danger qu'il y a à ne pas rester soumis à la parole de Dieu. Déjà à la fin du premier siècle, quand l'apôtre Jean était encore là, on voit Diotrèphe s'arroger une place d'autorité dans l'assemblée dont il faisait partie. Il aimait à être le premier et ne recevait pas l'apôtre et ceux qui lui étaient attachés. (3 Jean 9, 10.) C'était le commencement du clergé, en complète contradiction avec ce que dit Pierre aux anciens de son temps, de ne pas dominer sur le troupeau, mais d'en être les modèles. (1 Pierre V, 2, 3.) Ignace, le martyr, dont vous vous souvenez, attribue, dans ses lettres, à l'évêque, aux anciens et aux diacres, une place qui n'est nullement celle que leur donne l'Écriture. Nous voyons déjà alors celui qui, par ses dons, son dévouement ou son activité, se distinguait parmi les anciens d'une église, prendre ou recevoir le titre d'évêque qui n'est attribué qu'à lui seul. Les anciens sont son conseil ou les exécuteurs de ses ordres. Il était ainsi le chef de l'église. D'abord choisi par les anciens avec l'approbation de l'église, il fut plus tard nommé ou consacré par les évêques du voisinage, et alors c'est lui qui nommait les anciens que confirmait l'assemblée. Tout un ordre humain s'introduisait ainsi dans l'Église, sans aucune sanction de l'Écriture. Peu à peu les évêques des localités

de la campagne furent subordonnés à ceux des villes et n'eurent plus que le nom de presbytres. On forma ainsi des diocèses ou circonscriptions qui avaient à leur tête l'évêque, celui-ci ayant sous son autorité les églises de cette circonscription.

Au commencement, les évêques et les autres fonctionnaires des églises étaient simples dans leurs mœurs, travaillant souvent de leurs mains pour leur subsistance et ne recherchant pas le gain. Ils obéissaient ainsi aux exhortations des apôtres Pierre et Paul. (1 Pierre V, 2 ; 1 Timothée III, 3.)

On pourvoyait aux besoins de ceux qui n'avaient point de ressources au moyen de dons volontaires, ou de dîmes comme chez les Juifs. Dans les campagnes et les villes peu importantes, cette simplicité se conserva longtemps. Mais dans les grandes villes les dons étaient abondants, et les évêques et les hauts fonctionnaires qui en avaient la plus large part, commencèrent à vivre dans le luxe. Déjà Cyprien, évêque de Carthage, déplorait cette tendance. Mais dans le 4^{me} siècle, les choses étaient venues au point qu'un auteur de ce temps, Ammien Marcellin, écrivait à propos des évêques de Rome : « Il ne faut pas s'étonner de voir ceux qui ambitionnent la grandeur humaine, lutter avec tant d'ardeur pour obtenir cette dignité (celle d'évêque). Le candidat préféré est enrichi par les offrandes des matrones (les dames romaines) ; ils peuvent alors déployer un grand faste, se faire traîner sur des chars magnifiques, vêtus de riches habits, et la somptuosité de leurs festins dépasse celle des tables royales. Ils seraient plus révévés si, au lieu d'étaler leurs vices, ils ressemblaient aux évêques de province, sobres, simples et modestes. » C'était cette gloire et cette puissance mondaine des évêques de Rome qui faisaient dire à

un païen : « Faites-moi évêque de Rome, et je me fais chrétien. »

Voilà, hélas ! où en venaient peu à peu ceux qui auraient dû être les modèles des troupeaux. Combien peu ils ressemblaient à cet humble Jésus qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête et dont, cependant, ils professaient être les disciples ! Combien peu ils marchaient sur les traces de Paul, le faiseur de tentes ! Ce sont bien eux qui sont représentés par ce serviteur dont parle le Seigneur et qui disait dans son cœur : « Mon maître tarde à venir, » et qui se mettait à battre les serviteurs et les servantes, et à manger et à boire et à s'enivrer. (Luc XII, 45.) Ce mal, qui s'était introduit, ne fit que s'accroître, comme nous le verrons, dans la période suivante de l'histoire de l'Église. Toutefois il ne faut pas oublier que ce n'étaient encore que des cas isolés, et qu'il y avait bien des évêques dévoués à leurs troupeaux et qui montrèrent un grand courage dans les persécutions.



La prière

Elisa était une pauvre petite orpheline. C'est une bien triste situation, n'est-ce pas, mes enfants, que de n'avoir plus ni père, ni mère, pour prendre soin de vous ? Mais Dieu est le Père des orphelins, et il avait donné à Elisa une grande consolation : elle connaissait et aimait Jésus, et venait à Lui pour lui dire tous ses soucis et ses difficultés.

Bien jeune encore, elle dut, pour gagner sa vie,

entrer en service. Par une chaude journée d'été, elle fut envoyée faire une commission. Comme elle ne connaissait pas encore bien la ville, en revenant elle perdit son chemin, et erra pendant longtemps, ne sachant où aller. Elle n'osait pas demander aux passants, de peur qu'on ne lui donnât une fausse indication, et elle commençait à être très anxieuse.

Alors elle se dit : « Je vais demander à Jésus, car il sait bien où je suis, et il connaît la maison où je dois aller et le plus court chemin pour y arriver. » Et elle se mit à demander à Jésus de lui montrer le chemin.

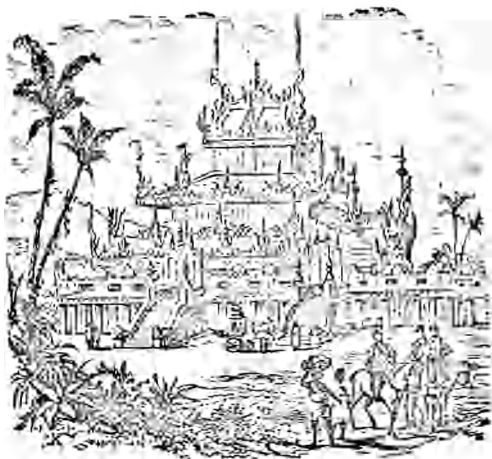
Elle avait à peine terminé sa prière dans son cœur, qu'une dame se trouva près d'elle. La jeune fille lui demanda de lui indiquer le chemin pour aller chez Madame S... sa maîtresse.

« Venez avec moi, mon enfant, » dit la dame ; « je demeure dans la maison voisine, et nous y serons bientôt. »

« Merci beaucoup, madame, » répliqua Élisabeth. « Je savais bien que vous me monteriez le chemin, car Jésus m'a dit de m'adresser à vous. »

Je ne sais pas ce que la dame pensa de cette réponse, mais Élisabeth était tout heureuse et fut bientôt à la maison.

Chers jeunes lecteurs, souvenez-vous de vous adresser ainsi à Dieu en toute occasion, car Il écoute nos prières. Vous pouvez chercher dans votre Bible les réponses qu'Il donna aux prières qui Lui étaient présentées, et l'apôtre nous dit : « Ne vous inquiétez de rien ; mais, *en toutes choses*, exposez vos requêtes à Dieu. » (Philippiens IV, 6.) Plus vous Lui direz avec simplicité vos besoins, plus vous serez paisibles et heureux.



L'Évangile en Chine.

Je désire, mes jeunes amis, vous dire quelque chose des expériences d'un missionnaire en Chine. Vous avez appris, dans vos leçons de géographie, où est situé ce vaste empire, dont la population se compte par centaines de millions d'âmes. Vous savez aussi qu'il jouit d'une civilisation assez avancée qui date de milliers d'années. Mais les habitants de cette immense contrée sont plongés dans les ténèbres profondes de l'idolâtrie et du culte de Bouddha. Longtemps fermé aux prédicateurs de l'Évangile du salut, il est ouvert maintenant à leur action, bien que ce ne soit pas toujours sans difficultés et sans risques sérieux de la part d'une population qui déteste les étrangers.

Une question intéressante est de savoir jusqu'où l'Évangile a été porté dans les temps passés. Il est probable qu'à mesure que nos connaissances s'étendront, nous serons étonnés de voir sur quelle vaste étendue de la terre, chez quel nombre considérable de peuples, sa voix s'est fait entendre en témoignage, car l'apôtre nous dit, en parlant des messagers de la bonne nouvelle : « Leur voix est allée par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités de la terre habitée. » (Romains X, 18.)

Le livre des Actes nous rapporte quelques-uns des travaux de deux ou trois des apôtres, mais ne disent que peu ou rien des autres. Ne pouvons-nous pas conclure des paroles que je citais, que plusieurs d'entre eux portèrent la parole de Dieu chez les nations, dans des parties du monde en dehors de l'influence des Juifs et même de l'empire romain ? On trouve chez les chrétiens de Malabar (1), une tradition suivant laquelle l'apôtre Thomas serait allé aux Indes et y aurait souffert le martyre. Jusqu'à ce jour, on montre près de Madras un lieu qui serait sa tombe. Là, en l'an 1547, on trouva une pierre d'une grande antiquité portant l'inscription suivante : « Quiconque croit au Messie, et au Dieu d'en haut, et aussi au Saint-Esprit, est dans la grâce de Celui qui subit le tourment de la croix. » Le bréviaire chaldéen de l'église du Malabar renferme des passages tels que ceux-ci : « Par St-Thomas, les Chinois et les Éthiopiens furent convertis à la vérité... Les Hindous, les Chinois, les Perses, et tous les peuples des îles de la mer — ceux qui habitent en Syrie et en Arménie, en Javan et en Romania — rappellent le souvenir de Thomas, et adorent ton nom, ô Toi, notre Rédempteur. »

(1) Côte occidentale du sud de la presqu'île de l'Indoustan.

La branche indienne de l'église Syriacque ou Nestorienne, qui existe encore à Travancore et dans la Cochinchine, et compte plus de 100,000 âmes, semble être descendue d'une colonie syrienne qui arriva aux Indes à une date plus récente que la première introduction du christianisme dans cette contrée. C'est elle qui probablement envoya la première annoncer l'Évangile en Chine.

L'historien Gibbon dit : « Dans leurs courses par mer et par terre, les Nestoriens entrèrent en Chine par le port de Canton et par la résidence septentrionale de Si-ngan. » A part cela, on ne savait rien de l'introduction du christianisme en Chine dans les premiers siècles, jusqu'à la découverte de la fameuse pierre nestorienne déterrée en 1625 dans la capitale de la province de Shen-si (1). Toute la connaissance que nous avons des premiers efforts missionnaires en Chine, se borne donc à l'inscription gravée sur cette pierre. Chose remarquable, c'est le seul monument qui reste du christianisme dans toute l'Asie centrale.

Bien que l'on ne connaisse pas la date exacte à laquelle les premiers messagers de l'Évangile se frayèrent un chemin en Chine, il y a des raisons pour croire que déjà en 505, la bonne nouvelle y était annoncée. L'inscription nous apprend que cent trente ans plus tard, « les Écritures ont été traduites à la demande de l'empereur, que des églises avaient été élevées dans chaque province, et que chaque ville renfermait un grand nombre d'églises.

Un grand nombre d'écrivains chinois font allusion à cette inscription, dont l'authenticité n'a jamais

(1) Nos jeunes lecteurs trouveront aisément sur une carte la position de Si-ngan dans la province de Shen-si, au nord de Canton, au sud-ouest de Pékin.

été mise en doute par aucune autorité de cette contrée.

Si-ngan Fu, ville dans laquelle la pierre fut trouvée, est la capitale de la province de Shen-si, dans la Chine septentrionale, à environ 1450 kilomètres sud-ouest de Pékin. Elle fut la résidence du premier empereur de la dynastie de Tsin (1) et de plusieurs des plus puissantes dynasties de l'empire. Cette ville était la cité royale de la dynastie du Tang (ap. Jésus-Christ 018-913), et a été probablement la plus célèbre de l'histoire de la Chine.

On dit que cette ville fut fondée douze siècles avant Jésus-Christ. Depuis ce temps, elle a été prise et reprise, bâtie et rebâtie, et est encore aujourd'hui une des plus grandes cités de la Chine et la plus considérable en tout cas de la Chine septentrionale, après Pékin. Elle compte peut-être un million d'habitants. Ses murailles sont fortes, flanquées tous les cent mètres de puissants éperons, surmontées de corps de garde et de tours, d'où l'on a une belle vue sur la contrée environnante. C'est une des plus belles entre les douze cents cités ceintes de murailles de la Chine. Elle a de larges rues bien pavées et de belles avenues, ornées d'arcs de triomphe en pierre ou en bois. Les maisons sont en général bâties en briques cuites au feu, les boutiques sont grandes, bien fournies des choses nécessaires à la vie, on y trouve même des marchandises anglaises. Les hôtelleries sont vastes et en général remplies de voyageurs. Comme dans toutes les villes du nord, les transports dans les rues se font à dos d'ânes ou de mulets.

(1) Il régna de 247 à 210 avant Jésus-Christ. De ce nom vient probablement celui de la contrée Tsinim ou Sinim, mentionné en Ésaïe XLIX, 12.

Telle est donc la ville où fut découverte la fameuse inscription nestorienne. Dans un ouvrage chinois intitulé : « Recherches touchant l'illustre religion, » il est dit : « Au temps de l'empereur Wan-Leih, comme on faisait une excavation dans le sol à Chang-an (Si-ngan), on trouva une table de pierre avec une inscription concernant l'illustre religion et portant la date de l'an 781, sous la dynastie des Tang. » L'historien ajoute : « Les savants et les grands hommes d'état qui étaient devenus disciples de l'enseignement occidental (1), se félicitèrent l'un l'autre de ce que leur religion avait été propagée en Chine à une époque aussi reculée que celle de la dynastie des Tang, mais si on leur demandait ce qu'était en réalité l'illustre religion, ils ne pourraient pas le dire. »

Cette table de pierre, dit le missionnaire qui l'a vue en 1881, a environ trois mètres de hauteur, un mètre vingt centimètres de largeur, et vingt-trois centimètres d'épaisseur. Elle est debout sur un monceau de ruines. L'inscription est en syriaque et en chinois. Elle commence en disant que le grand Créateur de l'univers — notre éternel et vrai Seigneur Dieu — est la source de tout ce qui doit être honoré. Après avoir créé les mondes et établi la nuit et le jour, il fit le premier homme pur et lui donna la domination sur toutes les choses créées. Mais Satan introduisit les semences du mensonge.

L'inscription porte encore que le Messie apparut dans le monde comme un homme, et que les puis-

(1) En 1522, les Portugais venus en Chine n'y trouvèrent plus trace d'églises chrétiennes. En 1588, les jésuites y envoyèrent des missionnaires qui bientôt comptèrent beaucoup d'adhérents. Ce sont ceux-là que l'historien chinois nomme disciples de l'enseignement occidental.

sances angéliques proclamèrent la bonne nouvelle. Une vierge donna naissance au saint enfant en Syrie, et une étoile brillante annonça l'événement. Des Perses vinrent lui apporter des présents.

Elle mentionne l'Ancien et le Nouveau Testament. En parlant de celui-ci, elle dit que vingt-sept livres sacrés ont été laissés, développant les principes originaux qui transforment l'homme. En parlant des adhérents à l'illustre religion, on trouve dans l'inscription « qu'ils ont coutume, comme signe d'admission, d'appliquer l'eau du baptême. Ils n'ont point d'esclaves, mais considèrent tous les hommes comme étant égaux. Ils n'amassent point de richesses, mais mettent en commun tous leurs biens. »

Les Écritures furent traduites dans la bibliothèque impériale, et l'empereur examina le sujet dans ses appartements particuliers. Il fut si profondément impressionné par la vérité de la religion que, dans le septième mois de l'année 638, il fit une proclamation pour en recommander la dissémination. D'autres empereurs plus tard protégèrent aussi les Nestoriens qui étaient persécutés par les sectateurs de Bouddha.

Il faut se rappeler que l'inscription date de l'an 781, de sorte que ce qui est écrit ne peut être pris comme exprimant ce que les premiers prédicateurs de l'Évangile en Chine enseignaient près de trois cents ans auparavant.

Les Nestoriens semblent s'être écartés graduellement de la simplicité de l'Évangile, et avoir substitué au culte vraiment spirituel celui des images, des prières pour les morts et d'une quantité d'autres erreurs qui s'élèvent dans une église ou chez un individu, du moment que la simple obéissance à la parole de Dieu est abandonnée. Les gouvernements pouvaient rebâtir leurs lieux de culte, et les officiers de l'état défendre leurs personnes, mais le véritable

élément de la prospérité et de la croissance spirituelles — la confiance en Dieu — leur faisait défaut. Aussi, du moment que le roseau fragile de la faveur impériale sur lequel ils s'appuyaient, se changea en verge pour les frapper, ils succombèrent et disparurent bientôt. A l'exception du monument lui-même, il ne reste en Chine aucune trace de leur existence.

L'édit de Wu-Tsung, en l'an 845, avait pour but d'écraser « l'illustre religion, » cependant au XIII^{me} siècle, quand Marco Polo (1) parcourut la plus grande partie de la Chine, plusieurs églises existaient encore. Cet homme remarquable fut durant trois ans gouverneur de la ville de Yangchow, et il parle de deux églises nestoriennes qui se trouvaient dans le voisinage. Mais un missionnaire qui, vers 1880, vécut dix-huit mois dans cette ville de 360,000 habitants (où il était le seul missionnaire protestant), n'a pu trouver aucune trace qui annonçât que le christianisme eût existé près de là.

Mais quelles qu'aient été les occasions offertes aux Chinois dans les temps passés d'entendre l'Évangile, un fait solennel demeure. C'est qu'aujourd'hui, dans ce vaste pays avec ses mille villes ceintes de murailles, ses milliers de grandes villes de commerce et de villages, il y a plus de 300 millions d'âmes qui ne connaissent pas l'Évangile. Toutefois nous pouvons bénir Dieu de ce que, dans ces dernières années,

(1) Marco Polo était Vénitien et vécut de 1252 à 1323. Ayant accompagné son père et son oncle dans un voyage de commerce chez les Mongols, il plut au grand Khan qui le retint durant 17 ans à son service et l'employa à des missions lointaines. C'est ainsi qu'il visita la Tartarie, la Chine, l'Indo-Chine, le Japon. Il écrivit une relation de ses voyages en 1298.

bien des missionnaires, hommes et femmes, venus d'Angleterre et d'Amérique, dépensent leur vie pour le service du Seigneur en Chine.

L'exemple suivant montre la liberté qu'ont les missionnaires pour prêcher aujourd'hui l'Évangile dans ce pays (1).

« Il y a peu d'années, » dit un serviteur de Christ, « durant un temps de grande famine, nous traversions la province de Ho-nan pour nous rendre dans le district où le fléau sévissait. Tout en voyageant nous prêchions et distribuions des traités et des exemplaires des Écritures. Un jour, nous nous arrêtâmes dans une ville nommée Tsai-tien-tsai. Le temps était humide, nous ne pouvions nous tenir dehors, et nos chambres à l'hôtellerie étaient trop petites pour recevoir même la dixième partie des gens qui se pressaient pour nous voir, et pour entendre ce que les étrangers avaient à leur dire. Quelques-uns suggérèrent qu'il nous fallait aller dans le temple de l'endroit. C'était le plus grand édifice public qu'il y eût. Des prêtres, les uns avaient péri dans la famine, et les autres craignant le même sort, avaient fui, laissant leurs idoles prendre soin d'elles-mêmes. Nous nous rendîmes donc au temple avec une brassée de traités et de livres, et suivis par tout le peuple étonné, car c'était rarement qu'un étranger passait par leur ville, et plus rare encore était la présence d'un prédicateur de la parole de vie.

» L'intérieur du temple était rempli d'images de Bouddha, de la Madone et de l'enfant, et de plusieurs autres, en bois ou en un mélange de paille et d'ar-

(1) Il ne faut pas oublier que parfois le fanatisme du peuple fait courir de grands dangers aux missionnaires. Cela s'est vu récemment. Mais en général les autorités publiques les protègent.

gile. Le sol était très sale. Les idoles n'avaient pas été nettoyées depuis des mois et étaient couvertes de poussière ; les cendres de l'encens étaient répandues partout, et les chandeliers, comme aussi les vases à encens, qui n'avaient pas été détruits, étaient là devant les images, mais bien rarement employés. Parfois quelque pauvre païen venait encore présenter des bâtons d'encens à ces idoles muettes, grimaçantes ou souriantes.

» Nous ne perdimes pas notre temps à examiner notre situation, mais poussant de côté un vase d'encens qui fumait encore, et les chandeliers, nous montâmes sur l'autel. De cette place tout à fait favorable, nous annonçâmes le glorieux Évangile de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Nous n'eûmes pas à aller loin pour trouver notre texte. Jamais auparavant nous n'en avions eu un plus pratique, et mieux fait pour être compris de ceux qui étaient devant nous. A notre droite, était un homme couvert de misérables haillons et les pieds à moitié nus, les cheveux en désordre et la tête non rasée — un vrai tableau de la misère. Il était accroupi contre un côté de la muraille, ne pouvant ni s'asseoir, ni se lever, car un bout d'une courte chaîne était autour de son cou, tandis que l'autre bout était fixée dans le mur. C'était un brigand prisonnier.

» C'est lui que nous primes pour texte. Nous décrivîmes l'homme lié pieds et mains par la puissance du péché, sans qu'aucune force dans l'univers puisse le délivrer et l'affranchir, excepté Christ, le Fils de Dieu. En effet, n'est-il pas écrit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres ; il m'a envoyé pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue ; pour mettre en liberté ceux qui sont foulés, et pour publier l'an agréable

du Seigneur. » (Luc IV, 18, 19.) Jamais les prêtres de Bouddha n'ont annoncé de telles choses ; leurs paroles n'ont jamais délivré quelqu'un de ses péchés, ni donné du repos à une âme.

» Il est à remarquer que l'effet de la famine avait été de porter plusieurs de ces gens à se demander : « Que sont ces idoles ? Lorsque nous avons le plus besoin de leur aide, elles nous abandonnent. Nous les prions, nous leur rendons tous les honneurs possibles, nombre de fois nous les avons portées en procession dans les rues, en chantant leurs louanges, en sommes-nous mieux pour cela ? Ne sont-elles pas après tout rien que de la pierre et du bois et l'œuvre de nos mains ? » Et la conclusion est : « Nous ne voulons plus les adorer. Nous adorerons désormais le ciel et la terre. »

» Telle est la vraie condition de grandes masses de peuple en Chine. Ils ne sont pas satisfaits de Bouddha ; ils ont faim et soif de quelque chose et ne savent de quoi. Nous, enseignés par l'Esprit Saint, nous savons que ce qui leur manque c'est d'avoir *Christ* au lieu de Bouddha ; la *vie* au lieu des ténèbres de la superstition et de la mort. Et, béni soit Dieu, la prédication de l'Évangile de Christ en a déjà conduit plusieurs à se tourner des idoles à Dieu pour servir le Dieu vivant et vrai. »

O Seigneur Jésus-Christ ! que ta sainte parole
 Coure et se répande en tous lieux ;
 Qu'elle éclaire les cœurs, qu'elle sauve et console
 Les pauvres pécheurs malheureux.

Soutiens tes serviteurs par ta puissante grâce,
 Dans l'œuvre et d'amour et de foi ;
 Réjouis-les toujours des regards de ta face :
 Tiens-les constamment près de Toi.

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

IL EST RECONNU ROI PAR TOUT ISRAËL

(2 Samuel V; 1 Chroniques XI, XII.)

SOPHIE. — Il me tarde, chère maman, de savoir ce qui arriva à David après la mort d'Ish-Bosheth. Eut-il encore à combattre pour soumettre les autres tribus d'Israël ?

LA MÈRE. — Non, Sophie : « Toutes les tribus d'Israël vinrent vers David à Hébron et lui dirent : Voici, nous sommes ton os et ta chair. » Ils voulaient dire qu'ils étaient tout à fait de son côté. « Autrefois, » continuèrent-ils, « quand Saül était roi sur nous, c'était toi qui faisais sortir et entrer Israël » (c'est-à-dire, tu commandais les armées d'Israël) ; « et l'Éternel t'a dit : Tu paieras mon peuple Israël, et tu seras prince sur Israël. Et tous les anciens d'Israël vinrent vers le roi à Hébron ; et le roi David fit alliance avec eux à Hébron, devant l'Éternel ; et ils oignirent David pour roi sur Israël. »

SOPHIE. — Chère maman, il y a une chose qui m'étonne. C'est que tout le temps ces Israélites savaient que Saül et sa maison étaient rejetés de l'Éternel et que David était le vrai roi, et c'est seulement maintenant qu'ils viennent vers lui et le reconnaissent pour roi.

LA MÈRE. — C'est qu'ils n'étaient pas des hommes de foi, comme ceux qui s'étaient joints à David quand il était persécuté. Les motifs qui les faisaient agir du vivant de Saül et d'Ish-Bosheth, étaient

tout à fait humains. Ils avaient autrefois choisi Saül et ils croyaient devoir lui rester fidèles, sans se demander quelle était la volonté de Dieu. Leur orgueil les empêchait de s'attacher à un roi fugitif; ils étaient comme Nabal. On rencontre maintenant aussi bien des personnes que des sentiments charnels comme l'orgueil, la propre justice, empêchent de reconnaître Jésus, l'humble Jésus qui fut crucifié, comme leur Sauveur et Seigneur (1).

SOPHIE. — Alors, quand ils viennent à Hébron vers David pour l'oindre comme roi, ils sont convertis, ainsi que nous dirions ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Dieu leur a ôté leurs appuis humains, Abner et Ish-Bosheth, et il leur a rappelé qu'autrefois David les conduisait à la victoire contre leurs ennemis, et que c'était lui que Dieu avait désigné pour être le berger et le conducteur d'Israël. Et c'est ainsi que maintenant Dieu ouvre aussi les yeux des pauvres pécheurs qui étaient sous la puissance de Satan, et les amène à Jésus, le grand capitaine de notre salut et le souverain Berger des brebis (2).

SOPHIE. — David dut être bien heureux, en voyant son peuple se soumettre ainsi à lui.

LA MÈRE. — Assurément. Il pouvait bénir l'Éternel et dire : « Éternel ! le roi se réjouira en ta force, et combien s'égayera-t-il en ton salut ! Tu lui as donné le désir de son cœur, et tu ne lui as pas refusé la requête de ses lèvres. Car tu l'as prévenu par des bénédictions excellentes ; tu as mis sur sa tête une couronne d'or fin (3). » Il voyait autour de lui

(1) C'était le cas des Juifs et des sages de ce monde, dont parle Paul en 1 Corinthiens I, 20-24.

(2) Actes XXVI, 18; Hébreux II, 10; XIII, 20.

(3) Psaume XXI, 1-3.

non seulement les vaillants hommes qui, pleins de foi, s'étaient joints à lui au désert et avaient persévéré avec lui dans ses épreuves, et dont je t'ai parlé (1) ; non seulement ceux qui étaient venus le joindre à Tsiklag (2) ; mais de toutes les tribus des milliers et des milliers de guerriers vinrent proclamer sa royauté, « lui transférer le royaume, selon le commandement de l'Éternel. » Tous étaient de vaillants hommes, mais il y avait des qualités diverses parmi ceux qui composaient cette armée de Dieu. Les uns étaient des gens de renom dans leur tribu, d'autres avaient été choisis exprès pour établir David roi. Les fils d'Issacar étaient intelligents pour discerner les temps et guider Israël par leurs conseils ; ceux de Zabulou avaient des munitions de guerre et n'avaient point un cœur double, — bien bel éloge, n'est-ce pas ? Les Rubénites, les Gadites et ceux de la demi-tribu de Manassé, d'au delà le Jourdain, venaient aussi avec des armes de guerre ; les hommes des tribus de Dan, de Nephthali et d'Aser, préparés pour la guerre, affluaient avec leurs frères des autres tribus. Des Lévites et des sacrificateurs étaient aussi là en grand nombre. Il y avait à côté des fils de Juda et de Siméon, des fils de Benjamin, frères de Saül. Les rivalités avaient disparu, les querelles et les combats avaient cessé, tous ces hommes de guerre venaient « à Hébron d'un cœur droit, pour établir David roi sur tout Israël ; » et aussi tout le reste d'Israël — ceux qui n'avaient pas pu se joindre à eux — était d'un seul cœur avec eux pour donner la royauté à David.

SOPHIE. — Ce devait être bien beau, maman. Quelle différence avec le temps où David fuyait de

(1) I Chroniques XI, 15-47 ; XII, 8-18.

(2) I Chroniques XII, 1-7 ; 19-22.

lieu en lieu devant Saül, ou celui où Joab et son armée combattaient contre Abner et les autres Israélites !

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Et d'un autre côté les compagnons de David, heureux aussi et pleins de cordialité, avaient préparé tout ce qu'il fallait pour bien recevoir les nouveaux arrivants. Des tribus, même éloignées, on avait envoyé des vivres en abondance, de sorte qu'il y avait une grande joie en Israël. Ils restèrent ainsi ensemble durant trois jours, mangeant, buvant et se réjouissant. Tout était dans l'ordre voulu de Dieu, et, dans ce cas, on ne peut qu'être heureux. C'est ainsi que les premiers chrétiens, lorsqu'ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, étaient aussi pleins de joie (1).

SOPHIE. — Quelle belle fête pour les Israélites et pour David !

LA MÈRE. — Elle n'est que l'ombre d'une fête bien autrement glorieuse, décrite au Psaume CX. C'est quand l'Éternel dira à son Christ : « Domine au milieu de tes ennemis ! Ton peuple sera un peuple de franche volonté, au jour de ta puissance, en sainte magnificence. Du sein de l'aurore te viendra la rosée de ta jeunesse, » c'est-à-dire que de même qu'à l'aurore la rosée se répand sur la terre, de même quand paraîtra Christ, le Soleil de justice, alors Israël fidèle, comme un peuple nouveau, brillant de jeunesse, se rangera autour de Lui.

SOPHIE. — C'est quand Jésus reviendra pour établir son règne sur la terre, n'est-ce pas ? Et nous viendrons avec Lui. Quel bonheur de voir le Seigneur reconnu par tous comme le Roi de gloire !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Jésus qui a été rejeté, couvert d'opprobres et crucifié, sera enfin

(1) Actes II, 46.

reconnu par Israël comme son Messie et son Roi (1). En attendant, Il est dans le ciel, à la droite de Dieu, couronné de gloire et d'honneur, et notre grand souverain sacrificateur. Toutes choses sont placées sous ses pieds, mais il ne règne pas encore d'une manière visible; il attend (2). Nous sommes son peuple céleste, et il demande de nous un cœur droit, humble, obéissant, qui cherche sa gloire et qui le suit, en s'attachant aux choses qui sont en haut. Nous n'avons pas, comme les Israélites, à livrer des combats à des hommes de chair et de sang, mais au monde et au prince rusé de ce monde, Satan, qui cherche toujours à nous entraîner dans le péché. Et de même que, dans ceux qui étaient venus vers David, il y avait des qualités différentes — les uns combattant, les autres enseignant et d'autres encore apportant des provisions; de même, parmi le peuple chrétien, le Seigneur a donné des évangélistes qui luttent contre les forteresses de Satan en prêchant l'Évangile, des docteurs qui enseignent et des pasteurs pour nourrir le troupeau des vérités de la Parole (3).

SOPHIE. — Mais que peut faire une petite fille comme moi ?

LA MÈRE. — Ne penses-tu pas, Sophie, que quand tous les Israélites se rassemblaient, il n'y avait pas dans les familles des compagnons de David à Hébron, des femmes, des jeunes filles, des petites filles et des jeunes garçons, qui étaient tout heureux d'apporter du pain, des fruits, peut-être un peu d'eau, à ceux qui venaient de loin et étaient fatigués ? J'en suis bien sûre. Chacun pouvait faire quelque chose. Il en est de même maintenant. Chacun, parmi le peuple

(1) Zacharie XII, 10. — (2) Hébreux II, 9; X, 12, 13; VIII, 1.

(3) Éphésiens IV, 11.

chrétien, a son service, et même une petite fille comme toi, si elle a du cœur pour le Seigneur, trouvera bien le moyen de le montrer par sa complaisance, son amabilité, sa disposition à rendre service à ceux qui l'entourent. J'aurais désiré te parler encore de la première chose que fit David après avoir été établi roi sur tout Israël, mais nous n'en aurions pas le temps ; ce sera pour une autre fois, si le Seigneur le permet.



La prière de la petite fille irlandaise

Ellen n'a que six ans et n'est pas très grande pour son âge. Sa mère l'aime tendrement, car elle est une petite fille douce et aimable, un vrai rayon de soleil dans la maison. Et il n'est pas étonnant qu'elle soit telle, car elle sait que Dieu l'aime, et elle l'aime à son tour.

Je n'ai jamais vu cette fillette. C'est un de mes amis qui m'a parlé d'elle et qui m'a donné la copie d'une petite prière que cette chère enfant a écrite. Ellen ne pensait certainement pas que personne, excepté Dieu, verrait jamais sa prière ; mais elle laissa tomber, sans s'en apercevoir, le morceau de papier sur lequel elle l'avait écrite, et sa mère le trouva et le ramassa. C'était une partie de la bande d'un vieux journal, et les yeux de la mère se remplirent de larmes, tandis qu'elle lisait cette écriture large et irrégulière qui lui révélait pour la première

fois ce qu'il y avait dans le cœur de sa petite fille et la rendait si douce, si attentive et si peu occupée d'elle-même.

Voici ce qu'Ellen avait écrit dans son langage enfantin : « Mon bon Dieu, je t'aime, et pardonne-moi d'être méchante ; j'en suis très fâchée. O Dieu ! je t'aime, et je voudrais être dans le ciel. Quand je mourrai, prends-moi auprès de Toi. »

Il faut vous rappeler qu'Ellen est une très petite fille. Elle n'en sait probablement pas autant que vous touchant ce que Dieu a fait pour sauver les pécheurs. Elle ne dit pas un mot de Jésus mort pour elle. On ne lui a sans doute pas beaucoup parlé de Lui. Mais d'une manière ou d'une autre, elle a appris assez de l'amour et de la bonté de Dieu pour l'aimer à sou tour et pour désirer d'être avec Lui dans le ciel.

Examinons un moment ce qu'Ellen dit dans sa petite prière. Elle commence en appelant Dieu : « *Mon bon Dieu.* » Eh bien, vous, pouvez-vous appeler Dieu votre Dieu ? C'est une chose merveilleuse de pouvoir, comme David, dire : « O Dieu ! tu es *mon Dieu.* » N'est-ce pas précieux d'avoir un tel Dieu pour son Dieu à soi, Lui si puissant, si sage et si bon ?

Ensuite Ellen dit : « Je t'aime. » C'est encore comme David qui s'écriait : « J'aime l'Éternel ! » Est-ce que réellement vous aimez Dieu ? Je me rappelle bien le temps où je ne l'aimais pas, et quel coup ce fut pour moi le jour où je compris que je ne pourrais pas être heureux, même au ciel, parce que je n'avais pas d'amour pour Dieu. Il y a de cela bien des années, et je suis si heureux maintenant de pouvoir dire avec Ellen que je t'aime, Lui qui m'a aimé le premier, et de savoir que je goûterai une plénitude de joie en sa présence quand je serai

bientôt auprès de Lui. Et vous, mon enfant, où en êtes-vous dans votre cœur à l'égard de l'amour de Dieu ?

Ellen reconnaissait aussi qu'elle était une pécheresse, mais comme elle croyait dans la grâce et l'amour de Dieu, elle demandait qu'il lui pardonnât. Avez-vous jamais fait cela ? Vous êtes-vous jamais tourné vers le Seigneur, pour Lui confesser que vous êtes un méchant enfant et que vous en êtes « *très fâché*, » comme disait Ellen ? Vous êtes peut-être plus âgé et plus grand qu'elle, et vous avez peut-être commis plus de mauvaises choses ? N'avez-vous pas besoin du pardon du Seigneur ?

Je connais un jeune garçon qui n'avait que sept ans et qui sentait bien fort le poids de ses péchés. Il était pourtant ce que l'on appellerait un bon petit garçon. Mais il comprenait qu'il avait offensé Dieu et, se sentant bien malheureux, il se glissa dans la grange derrière les bottes de foin, et là pria Dieu d'avoir pitié de lui et de le sauver. Et Dieu entendit sa prière, et le jeune garçon fut tout heureux de savoir que Dieu lui avait pardonné ses péchés. Aujourd'hui, il est un chrétien qui se réjouit d'être sauvé et qui cherche à amener des pécheurs au Sauveur.

Et Ellen répète à Dieu : « Je t'aime, » et elle voudrait être avec Lui dans le ciel, et elle n'a pas peur de mourir. Si vous savez que Dieu vous a pardonné vos péchés et si vous l'aimez, vous serez heureux à la pensée que Jésus va bientôt venir vous prendre et vous conduire dans le ciel, et s'il vous fallait mourir, vous n'auriez pas peur.

Quand la maman d'Ellen lut la prière de sa petite fille, elle eut bien peur que Dieu ne lui prit sa chérie. Mais moi j'espère que la chère enfant grandira et apprendra à connaître et à aimer toujours plus

Dieu qui l'a aimée, et Jésus qui est mort pour elle sur la croix, et qu'elle sera une fidèle servante du Seigneur. Et c'est aussi mon vœu pour vous tous, mes chers jeunes amis.

La petite Émilie

« Marie, je l'en prie, laisse ici la lumière, » disait en pleurant, une petite fille de six ans à sa bonne qui venait de la mettre au lit, et qui allait la laisser dans l'obscurité.

« Votre maman ne veut plus que vous ayez de la lumière, parce que vous êtes maintenant assez grande, » répondit la bonne. « D'ailleurs je serai dans la chambre à côté, et si vous avez besoin de quelque chose, appelez-moi seulement, et je vous promets de venir tout de suite. »

Mais la petite Émilie ne voulut pas écouter, et commença à pleurer deux fois plus fort qu'auparavant. Tout à coup un pas se fit entendre sur l'escalier, et l'enfant entendit une voix bien connue dire : « Pourquoi ma petite fille pleure-t-elle ? »

Émilie se sentit si honteuse que d'abord elle ne trouva pas un mot pour répondre à son papa ; enfin, avec un sanglot, elle dit : « Marie a pris la lumière et m'a laissée dans l'obscurité. »

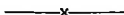
« Et quel mal peut te faire l'obscurité ? Je vois, » dit le père, « tu te confies à la lumière. Ma petite fille ne peut-elle se confier à Dieu ? »

« Oh ! papa, certainement, j'ai confiance en Dieu. »

« Eh bien, ma chérie, dans ce cas il ne faut pas

pleurer parce qu'il n'y a pas de lumière, car pour Dieu « l'obscurité est comme la lumière, » et il est toujours aussi près de toi, quand il fait obscur, que lorsqu'il fait clair. »

Quand son papa fut loin et qu'elle se trouva de nouveau seule, le cœur de la petite Emilie commença à battre bien fort, et elle fut sur le point de recommencer à pleurer, mais elle dit tout bas : « O mon Dieu, prends soin de moi, et aide-moi, je t'en prie, à n'avoir pas peur. » Elle répéta cela plusieurs fois, puis enfin elle s'endormit ; et depuis ce soir-là, elle ne pleura plus jamais parce qu'il n'y avait pas de lumière.



Prière du soir

Seigneur ! sous ta sûre conduite,
Nous venons de passer le jour,
Que cette nuit soit une suite
De tes soins et de ton amour.

Sois notre garde et notre asile ;
Joins, aux biens que tu nous as faits,
La douceur d'un sommeil tranquille
Et le sentiment de ta paix.

O Dieu, reçois notre prière !
Nous nous remettons en tes bras ;
Dans ton amour, tendre et bon Père,
Par Jésus, tu nous garderas.





Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID PREND LA FORTERESSE DE SION

(2 Samuel V, 6-9, VI;

1 Chroniques XI, 4-9, XIII, XV, XVI.)

SOPHIE. — Tu m'as dit, chère maman, que tu me parlerais de la première chose que fit David après avoir été établi roi sur tout Israël. Qu'est-ce que c'était ?

LA MÈRE. — David avait à cœur de chercher l'arche de l'Éternel, et de la placer là où Dieu lui montrerait. Tu te rappelles ce qu'était l'arche, et ce qui lui était arrivé.

SOPHIE. — Oui, maman. L'arche était le trône de l'Éternel. Les Philistins l'avaient prise dans une

bataille, parce que les Israélites étaient méchants ; mais ils furent obligés de la renvoyer à cause des maladies dont Dieu les frappait (1).

LA MÈRE. — C'est bien cela. L'arche était aussi le signe de l'alliance de Dieu avec son peuple. Mais elle ne fut pas rapportée dans le tabernacle, à Silo. Elle resta à Kiriath-Jéarim dans la maison d'Abinadab. Tout était ainsi en désordre et rappelait le péché d'Israël, car la place de l'arche était dans le lieu très saint, et il ne semble pas que Saül ait eu à cœur de la replacer là. Il n'est même pas fait mention de l'arche durant son règne. Mais David était l'homme selon le cœur de Dieu ; il aimait l'Éternel. Aussi une de ses premières pensées fut-elle de ramener l'arche. « Ramenons à nous l'arche de notre Dieu, » dit-il au peuple ; « car nous ne l'avons pas consultée aux jours de Saül (2). »

SOPHIE. — Est-ce que l'on ramena l'arche à Silo ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. L'Éternel avait choisi un autre endroit et il dirigea son serviteur David pour préparer le lieu où il voulait mettre son nom.

SOPHIE. — C'est Jérusalem, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Mais Jérusalem était encore souillée par la présence des Cananéens. Cette ville appartenait aux Jébusiens, un des peuples de Canaan que les Israélites devaient détruire à cause de leurs iniquités et avec qui ils ne devaient pas traiter alliance (3). Jérusalem était sur la frontière des deux tribus de Juda et de Benjamin, mais elle était dans le lot attribué à cette dernière tribu. Après la mort de Josué, quand les Israélites eurent à se mettre en possession du pays, les fils

(1) 1 Samuel V, VI, VII, 1.

(2) 1 Chroniques XIII, 3.

(3) Deutéronome VII, 2.

de Juda s'emparèrent bien de Jérusalem (1), mais ni eux, ni les fils de Benjamin ne purent prendre la forteresse de Jérusalem située sur le mont de Sion, autour duquel la ville était construite. Elle resta entre les mains des Jébusiens qui habitèrent avec les fils de Juda et de Benjamin (2). C'était un grand mal, car c'était contre la volonté de Dieu; et un grand piège, car ils étaient en danger d'être entraînés dans les idolâtries abominables des Cananéens (3).

SOPHIE. — Pourquoi donc les fils de Juda et de Benjamin ne chassèrent-ils pas les Jébusiens, puisque l'Éternel l'avait commandé ?

LA MÈRE. — C'est parce que la confiance en l'Éternel leur Dieu leur manqua. Ils perdirent ainsi leur force, se lassèrent de combattre et trouvèrent plus commode de s'arranger avec les nations qu'ils auraient dû détruire. Ils oublièrent ce que Josué, avant de mourir, leur avait dit : « L'Éternel, votre Dieu, les chassera devant vous, et les dépossèdera devant vous; et vous prendrez possession de leur pays, comme l'Éternel, votre Dieu, vous l'a dit (4). » Tu vois qu'ils avaient pour eux la ferme parole de Dieu; en se confiant en Lui, ils auraient certainement vaincu les Jébusiens, quelque forts qu'ils fussent. Ils auraient dû suivre l'exemple de Caleb (5), qui dit, en parlant des villes fortes et des géants : « Je les dépossèderai, comme l'Éternel l'a dit. » Si nous voulons être forts pour résister aux tentations, il faut mettre notre confiance en Dieu et dans sa parole.

(1) Juges I, 8. Quand il est dit « les fils de Juda » ou « de Benjamin, » etc., nos jeunes lecteurs doivent bien comprendre que cela veut dire les descendants de ces patriarches.

(2) Josué XV, 63; Juges I, 21. — (3) Juges III, 5-7.

(4) Josué XXIII, 5. — (5) Josué XIV, 6-15.

SOPHIE. — Ainsi, au temps de David, les Jébusiens étaient encore là ?

LA MÈRE. — Oui ; Saül qui avait toujours à lutter contre les Philistins, et qui occupa son temps à persécuter David, ne pensa même pas à chasser ces ennemis qui demeuraient au cœur du pays. Mais David ne voulut plus les tolérer. Devenu roi, entouré de son armée et de ses vaillants chefs, et de plus et surtout, agissant selon la pensée de Dieu, il marcha contre les Jébusiens. Ceux-ci, se confiant dans la forte position de leur citadelle située sur une colline escarpée et d'accès difficile, se moquèrent de David. Ils lui dirent : « Tu n'entreras point ici ; mais les aveugles et les boiteux te repousseront. »

SOPHIE. — Que voulaient-ils dire par là ?

LA MÈRE. — C'est que leur position était si forte par elle-même que, quand même ils seraient des aveugles et des boiteux, c'est-à-dire des hommes impuissants pour combattre, David n'entrerait pas dans leur forteresse. Alors David dit : « Quiconque frappera les Jébusiens et atteindra le canal, et les boiteux et les aveugles qui sont haïs de l'âme de David, celui-là sera chef et capitaine. » Le canal était sans doute le point par lequel on pouvait pénétrer dans la forteresse.

SOPHIE. — Et ces aveugles et ces boiteux, c'étaient les Jébusiens, n'est-ce pas ? Mais pourquoi est-il dit qu'ils étaient haïs de l'âme de David ?

LA MÈRE. — C'est parce qu'ils s'opposaient à Dieu en résistant au roi que l'Éternel avait établi.

SOPHIE. — Mais nous ne devons haïr personne, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Nous ne sommes pas sous la loi qui juge et condamne. Nous vivons sous le régime de la grâce apportée par le Seigneur Jésus, qui pardonnait à ses ennemis, qui est mort

pour nous qui étions ennemis de Dieu, et qui nous a dit : « Aimez vos ennemis (1). » Mais il y a une chose que nous devons haïr, comme Jésus la haïssait, c'est le mal, quel qu'il soit. « Ayez en horreur le mal, tenez ferme au bien, » dit l'apôtre (2). D'après les paroles de David, on fit une sorte de proverbe : « L'aveugle et le boiteux n'entreront pas dans la maison, » ce qui ne veut pas dire que nous ne devons pas accueillir les pauvres aveugles et les misérables boiteux ; bien au contraire ; mais que l'on ne doit pas frayer avec ceux qui notoirement sont ennemis de Dieu comme les Jébusiens, ni les recevoir.

SOPHIE. — Et qui est-ce qui monta le premier contre les Jébusiens ?

LA MÈRE. — Ce fut Joab, dont je l'ai déjà parlé. C'était un homme habile et énergique, mais pas un homme de Dieu, bien que Dieu se servit de lui. Il devint chef de l'armée et, plus d'une fois, imposa sa volonté à David. Peut-être eût-il mieux valu que David, plein de foi comme il l'était en combattant contre Goliath, fût monté lui-même le premier, et demeurât seul le chef de l'armée, et ne donnât pas à Joab des droits sur lui. Quoi qu'il en soit, le dessein de Dieu s'accomplit : la forteresse de Sion fut prise, David vint y habiter, et on l'appela la ville de David. Il bâtit dans l'intérieur de la forteresse et tout autour, et Joab releva le reste de la ville. Jérusalem, qui comprenait dans son enceinte le mont de Sion, devint ainsi le siège de la royauté et aussi le lieu où l'Éternel voulait établir son trône, et mettre son nom (3). Et depuis les yeux et le cœur de l'Éternel ont toujours été là (4).

(1) Matthieu V, 44. — (2) Romains XII, 9.

(3) 1 Rois XI, 13 ; 2 Chroniques VI, 6.

(4) 2 Chroniques VII, 16.

SOPHIE. — J'aimerais bien, chère maman, que tu me dises encore quelque chose de Jérusalem. Il me semble qu'il n'y a pas de ville au monde plus remarquable qu'elle. Elle est si ancienne et elle doit subsister jusqu'à la fin, n'est-ce pas ? Et puis c'était là que l'Éternel avait son temple, et surtout le Seigneur Jésus y a été bien souvent et y est mort.

LA MÈRE. — En effet, Sophie, les plus grandes et les plus célèbres cités que l'histoire mentionne, n'ont pas une gloire qui approche de celle de Jérusalem, bien qu'elle ait été abaissée jusque dans la poussière. Il en est de même d'Israël, qui, malgré sa petitesse relative au milieu des nations, et bien qu'il soit maintenant dispersé partout, n'en est pas moins aux yeux de Dieu, plus grand qu'aucun peuple de la terre, car il est *le peuple de Dieu* au sein duquel est né le Sauveur. Comme le dit Ésaïe, c'est « un peuple répandu loin et ravagé, un peuple merveilleux dès ce temps et au delà ; une nation qui attend, attend, et qui est foulée aux pieds. (1). » Mais revenons à Jérusalem, la ville sainte, la ville de Dieu, la ville du grand Roi, de l'Éternel des armées, belle dans son élévation, la joie de toute la terre, parfaite en beauté (2). C'est ainsi que Dieu la voit et que le fidèle d'autrefois la contemplait. Et elle reste toujours telle aux yeux de Dieu. Si elle est ruinée et désolée maintenant, à cause des péchés d'Israël, elle renaîtra avec une splendeur qui dépassera ses plus beaux jours d'autrefois (3). Il faut te souvenir que Jérusalem, soit qu'il s'agisse d'avertissements, de châtiements ou de promesses, est souvent prise pour le

(1) Ésaïe XVIII, 2, 7.

(2) Psaume XLVIII ; Lamentations de Jérémie II, 15 ; Matthieu IV, 5 ; XXVII, 53.

(3) Lisez Ésaïe LX, 15-22 ; LXV, 18-25,

peuple entier. Elle le représente. Elle est aussi appelée la fille de Sion, du nom de la forteresse qui la dominait et qui devint la demeure de David, le roi choisi de Dieu. Mais nous reparlerons de Sion une autre fois.

SOPHIE. — Est-ce que la Bible nous dit quand Jérusalem fut fondée ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Nous savons qu'elle existait du temps de Josué et se nommait alors Jébus (1). On pense que c'est la même ville qui est appelée Salem dans la Genèse et dont Melchisédec était le roi (2), car dans un Psaume, il est dit : « Dieu est connu en Juda, son nom est grand en Israël ; et son tabernacle est en Salem, et son domicile en Sion (3). » Tu vois donc quelle est son ancienneté. Elle a passé par bien des vicissitudes ; elle a été assiégée, prise et brûlée bien des fois, mais tandis que les antiques et grandes cités de Babylone et de Ninive, bien plus étendues qu'elle, gisent dans la poussière, Jérusalem s'est toujours relevée. Maintenant, à cause des péchés d'Israël, elle est encore foulée aux pieds par les nations (4). Mais quand les temps des nations seront accomplis, qu'Israël aura reconnu Christ pour son Messie et son Roi, Jérusalem sortira de son abaissement, le temple de l'Éternel sera en elle ; elle sera alors ce que je t'ai dit, une ville resplendissante de beauté, d'une richesse sans égale, l'ornement de toute la terre, et son nom sera : « L'ÉTERNEL EST LA (5). »

SOPHIE. — Je comprends maintenant mieux l'attachement des pauvres Juifs à leur ville de Jérusalem. J'ai lu que tous les ans ils vont pleurer auprès des

(1) Josué XV, 8. — (2) Genèse XIV, 18.

(3) Psaume LXXVI, 1, 2. — (4) Luc XXI, 24.

(5) Ézéchiel XLVIII, 35.

pierres qui restent encore des fondations du temple.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie; des voyageurs les ont vus, venus de divers pays et se lamentant sur la désolation de leur ville sainte et la ruine de leur nation. Cela rappelle les accents si touchants du Psalmiste : « O Dieu ! les nations sont entrées dans ton héritage; elles ont profané ton saint temple; elles ont mis Jérusalem en monceaux de pierres... Nous avons été en opprobre à nos voisins, en risée et en raillerie auprès de nos alentours. Jusques à quand, ô Éternel ? Seras-tu en colère à toujours (1) ? » Comme cela exprime bien les sentiments des pauvres Juifs persécutés en tant de lieux ! Et comme les paroles suivantes nous disent l'amour qu'ils portent à Jérusalem : « Au bord des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis, et nous avons pleuré nous souvenant de Sion. Aux saules de la contrée nous avons suspendu nos harpes. Là ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient des cantiques... Chantez-nous un des cantiques de Sion. Comment chanterions-nous un cantique de l'Éternel sur un sol étranger ? Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite s'oublie ! Que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens de toi, si je n'élève Jérusalem au-dessus de la première de mes joies (2) ! »

SOPHIE. — C'est bien beau, maman. Mais je suis étonnée que les Juifs qui aiment ainsi Jérusalem et qui lisent les Écritures, ne se demandent pas pourquoi ils sont ainsi dans la désolation.

LA MÈRE. — L'apôtre Paul nous dit que leurs entendements ont été endurcis, qu'un voile demeure sur leurs cœurs quand ils lisent l'Écriture. C'est à cause de leur péché d'avoir rejeté Christ. Il faut

(1) Psaume LXXIX, 1, 4, 5. — (2) Psaume CXXXVII, 1-6.

qu'ils se repentent et que leur cœur se tourne vers le Seigneur, alors le voile sera levé (1). Alors se réalisera ce qui est écrit au Psaume CII : « Tu te lèveras, tu auras compassion de Sion ; car c'est le temps d'user de grâce envers elle, car le temps assigné est venu. Car les serviteurs prennent plaisir à ses pierres, et ont compassion de sa poussière. Alors les nations craindront le nom de l'Éternel, et tous les rois de la terre, ta gloire (2). » Ce sera le temps heureux du règne de Jésus, où l'Éternel essuiera les larmes de tout visage et ôtera l'opprobre de dessus son peuple (3).



L'Église ou l'Assemblée.

(Son histoire sur la terre.)

L'ÉGLISE S'ASSOCIE AU MONDE

Nous nous sommes entretenus ensemble, mes jeunes amis, de la dernière persécution que les chrétiens eurent à subir. Elle fut la plus générale et la plus terrible de cette période où les ennemis du christianisme tentèrent de l'anéantir par la violence. Bien loin d'y réussir, il ne fit que grandir sous l'épreuve, et par son influence et par le nombre de ceux qui l'embrassaient. L'ennemi du nom de Christ, Satan, changea alors de tactique. De lion rugissant (1 Pierre V, 8), il se montra ce qu'il n'a jamais cessé d'être, le serpent ancien et

(1) 2 Corinthiens III, 14-16. — (2) Psaume CII, 13-15.

(3) Ésaïe XXV, 8 ; LXV, 19.

rusé qui séduit les cœurs par l'attrait des jouissances que le monde présente. (Apocalypse XII, 9.) La puissance impériale devint la protectrice du christianisme, au lieu d'en être l'ennemie, et par là l'Église, au sein de laquelle s'étaient introduits bien des abus, fut amenée à s'associer au monde et oublia sa vocation céleste.

Pour bien comprendre ce que je viens de vous dire, mes jeunes amis, il faut vous rappeler que, lorsque le Seigneur Jésus était ici-bas, il fut rejeté du monde qui le haïssait et le mit à mort. (Jean XV, 24.) Il disait à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » (Jean XVIII, 36.) Il était venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, pour accomplir la volonté de son Père, mais nullement pour y être riche, honoré d'une gloire terrestre, ni pour y exercer l'autorité parmi les hommes. (Jean XVIII, 37 ; XVII, 4 ; 2 Corinthiens VIII, 9 ; Jean V, 41 ; Luc XII, 13, 14.) Il vint manifester ici-bas l'amour du Père dans une vie céleste, puis, ayant achevé l'œuvre du salut, il retourna au ciel. Que doivent donc être ici-bas ceux qui Lui appartiennent, ses disciples ? Le Seigneur l'a dit dans sa prière au Père : « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (Jean XVII, 16) ; et l'apôtre Paul écrivait aux chrétiens de Philippiques : « Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ. » (Philippiques III, 20.) L'Église, l'Assemblée, a pour Chef Christ dans le ciel. Quant à son appel, elle est donc céleste, comme son divin Chef. Si le chrétien est laissé dans le monde, c'est pour y être un témoin de la vérité et de la grâce de Dieu, en y marchant comme son Sauveur y a marché, ainsi que Jésus l'a demandé au Père : « Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité. Comme tu m'as envoyé dans le

monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde. » (Jean XVII, 17, 18.) Sanctifier, vous le savez, mes jeunes amis, veut dire mettre à part pour Dieu, en dehors du monde qui « git dans le mal » (I Jean V, 19), et qui est dominé par « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. » (I Jean II, 16.) C'est la parole de Dieu qui, reçue dans le cœur, opère, par l'Esprit Saint, cette mise à part pour le service de Dieu. Les chrétiens sont envoyés dans le monde, comme Jésus y avait été envoyé pour y mener cette vie sainte. Ainsi l'Église avait à marcher dans le monde, ainsi que Christ y avait marché (I Jean II, 6), sans être du monde, mais au contraire entièrement séparé de ce monde qui a rejeté et fait mourir son divin Maître. Elle n'avait donc pas à s'associer à lui, à rechercher son approbation, ni à ambitionner les positions, les richesses, les honneurs qu'il peut donner. « Ne vous conformez pas à ce siècle; mais soyez transformés par le renouvellement de votre entendement, » telle est la parole de l'apôtre. (Romains XII, 2.) Telle devait être l'Église, une lettre de Christ connue et lue de tous les hommes, une fiancée pure pour son céleste Époux. (2 Corinthiens III, 2, 3; XI, 2.)

Mais par un effet de la ruse de l'ennemi, comme je vous l'ai dit, l'Église a méconnu sa haute, sainte et céleste vocation. Elle en est déchue, et elle est devenue du monde auquel elle s'est associée. Et elle n'a cessé, infidèle à son Seigneur et Maître, de continuer et même de progresser dans cette voie fatale. C'est pourquoi Jésus, s'adressant à l'église de Pergame, qui représente cette époque de l'Église, dit : « Je sais où tu habites, là où est le trône de Satan... parmi vous, là où Satan habite. » (Apocalypse II, 13.) Quelle chose terrible d'être là où habite Satan, le prince de ce monde, alors que la

place de l'Église est le ciel ! Et descendant toujours plus cette pente funeste, l'Église perd entièrement son caractère et est représentée par cette femme « vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or et de pierres précieuses et de perles » et qui dit dans son cœur : « Je suis assise en reine. » (Apocalypse XVII, 4 ; XVIII, 7.)

Comment cela a-t-il pu arriver ? Je désire, mes jeunes amis, vous montrer aujourd'hui l'origine de ce triste état, bien différent de celui où, avec joie, les martyrs donnaient leur vie pour Christ. Mais n'oubliez pas que, dans toutes les périodes de l'histoire de l'Église, même les plus sombres, le Seigneur a eu ses fidèles témoins dont j'espère aussi vous parler. Souvenez-vous aussi que, quelle que soit la ruine de l'église professante, l'Assemblée que Christ bâtit, composée des pierres vivantes, ne peut être touchée par Satan.

Venons-en maintenant au grand événement qui fut pour l'Église le commencement d'une nouvelle ère. Constantin, qu'on a surnommé le grand, était fils de ce Constance dont je vous ai parlé, qui gouvernait dans les Gaules au temps de Dioclétien et s'était montré favorable aux chrétiens. Après la mort de son père, Constantin fut élevé par l'armée au rang d'auguste et devint l'un des six compétiteurs à l'empire romain. Le sénat et le peuple de Rome, exaspérés par la cruauté du tyran Maxence qui régnait dans cette ville, appelèrent à leur aide Constantin. Celui-ci, heureux de cette occasion de se défaire d'un rival, se dirigea sur l'Italie avec son armée, vainquit Maxence dans plusieurs rencontres et arriva aux portes de Rome. Là devait s'engager une action décisive. A ce moment, Constantin était encore païen de profession.

La veille même de la bataille, raconte Eusèbe,

l'historien de l'Église, contemporain et ami de Constantin, celui-ci ayant offert des prières pour le succès de ses armes, vit dans les cieux, comme le soleil se couchait, une grande croix lumineuse avec cette inscription en lettres de flammes : « Par ce signe tu vaincras. » L'armée entière, est-il dit, fut témoin de cette vision. Retiré dans sa tente, l'esprit rempli de ce qu'il avait vu, l'empereur dans la nuit eut un songe. Il lui semblait que le Sauveur se tenait près de lui, ayant à la main une croix semblable à celle qui lui était apparue dans le ciel, et qu'il lui ordonnait d'en faire une image qui serait placée sur ses étendards, lui donnant l'assurance qu'ainsi il serait victorieux dans tous les combats.

Constantin obéit. Il fit appeler d'habiles ouvriers qui, d'après ses indications, confectionnèrent un étendard portant une croix ornée de pierres précieuses avec le monogramme de Christ (1). On nomma cet étendard le *labarum*, du mot assyrien *labar* qui signifie « victoire. » Il était porté à la tête des armées impériales et confié à la garde de cinquante hommes d'élite que l'on considérait comme invulnérables par la vertu de la croix.

Constantin fit appeler des docteurs chrétiens qui lui enseignèrent quel était Celui qui lui était apparu, et quelle était la signification de la croix. Dès lors il se déclara converti au christianisme.

Les deux armées se rencontrèrent au pont Milvius, et Constantin remporta une victoire signalée sur Maxence qui en fuyant se noya dans le Tibre. Le vainqueur entra dans Rome et fit élever dans le Forum (2) une statue qui le représentait tenant dans la main droite un étendard en forme de croix avec cette

(1) Formé des deux premières lettres du nom de Christ en grec. — (2) La place publique.

inscription : « Par ce signe salutaire, vrai symbole de la bravoure, j'ai délivré votre ville du joug du tyran. » Il reconnaissait ainsi publiquement qu'il devait la victoire au Dieu des chrétiens et à l'emblème sacré de la croix. Mais pour le moment, son christianisme n'alla pas plus loin. Comme homme, il n'avait pas encore éprouvé le besoin personnel d'un Sauveur, et il est douteux qu'il l'ait jamais senti. Il accepta sérieusement le christianisme comme religion et l'apprécia très haut comme une puissance qui servait sa politique, mais Dieu seul sait s'il est jamais venu à Christ, le Sauveur, comme un pécheur perdu. Rien dans sa vie ne le prouve.

Nous verrons une autre fois, s'il plaît au Seigneur, quelles furent les conséquences de sa conversion au christianisme ; mais avant de terminer, vous me demanderez peut-être ce qu'il faut penser de cette vision et de ce songe. On ne peut certainement pas y voir une intervention divine, ni d'un autre côté suspecter la bonne foi de Constantin. Mais celui-ci, dont le père avait été favorable aux chrétiens et qui, à Nicomédie, avait été témoin de leur constance dans la persécution, était, dit Eusèbe, hésitant entre les deux religions. Il n'ignorait pas la fin terrible de plusieurs des persécuteurs, et il la comparait à la mort paisible de Constance. Au moment de livrer une bataille d'où dépendait son sort, il se demandait vers quel Dieu se tourner pour obtenir la victoire. Fortement préoccupé de ces pensées et d'un esprit porté à la superstition, il est possible que l'éclat du soleil couchant brillant dans les nuages, ait frappé sa vue, et que, son imagination aidant, il ait cru y voir la forme d'une croix qu'il savait être le symbole du christianisme. Il y aura vu une réponse à ses doutes et, dans son sommeil, un songe, résultat de son état d'esprit, l'aura confirmé dans sa ré-

solution d'embrasser la religion chrétienne. Voilà, mes jeunes amis, comment nous pouvons nous expliquer ce fait. Il ne faut pas oublier que Constantin était un politique habile. Il voyait l'influence croissante du christianisme ; il savait que les chrétiens étaient des sujets dociles, soumis aux lois, et que leur nombre qui dépassait celui des païens, lui assurait une force considérable, s'il les protégeait. Ces raisons pesèrent sans doute puissamment dans la balance, pour le faire renoncer à une religion vieillie et qui tombait en décadence, et lui faire adopter celle dans laquelle il voyait une puissance nouvelle qui servirait son ambition. C'est ainsi que les hommes comme lui agissent : mus par des vues humaines et dans leur propre intérêt, ils emploient pour cela même les choses saintes.

Quoi qu'il en soit, cette conversion de Constantin fut un événement d'une importance immense pour l'Église, mais non pas, hélas ! pour son bien spirituel, comme nous le verrons.

La petite Juive

J'aime à vous parler, mes enfants, de la grâce du Seigneur agissant envers Israël, son pauvre peuple actuellement rejeté. Je vous dirai aujourd'hui l'histoire d'un agneau d'entre ces brebis perdues (Matthieu X, 6 ; XV, 24), que le bon Sauveur a trouvé et sauvé.

Rachel était la fille unique de parents juifs pieux. Ils avaient veillé avec beaucoup de soin sur son enfance, pour la préserver des dangers et des tenta-

tions de toute espèce. Leur sollicitude à son égard s'exerçait surtout pour la garder de tout contact avec des chrétiens, et elle était d'autant plus grande que quelques personnes de leur propre famille reconnaissaient comme le Messie et le Roi d'Israël le Seigneur Jésus-Christ, Celui qui sur la croix du calvaire a été fait malédiction pour nous, Celui contre lequelles leurs pères avaient crié : « Crucifie, crucifie-le. »

Le père de Rachel était commissionnaire. Actif et travailleur, il accomplissait jour après jour dans un véritable esprit de reconnaissance envers Dieu son rude labeur, qui lui procurait le moyen d'entourer d'un peu d'aisance les êtres qu'il aimait si tendrement.

Un jour, la petite lui dit : « Cher papa, laisse-moi t'aider. Je serai si contente de porter quelques paquets, et je puis aller bien vite. Je suis sûre que tu ne mettras pas moins de temps. Laisse-moi essayer, je t'en prie. »

« M'aider ? » répondit le père en souriant affectueusement. « Vraiment, ma chérie ? Eh bien, nous essaierons ; et si tu es adroite et te rends réellement utile, je te donnerai tous les jours un gros sou pour ta peine. »

Rachel fut ravie, et, le lendemain, les yeux brillant de joie et d'un pas agile, elle partit avec son père, se figurant, dans son empressement enfantin, qu'elle pourrait faire autant qu'une grande personne. Mais quoique ses forces ne fussent pas à la hauteur de son zèle, son activité et sa promptitude de perception donnaient à son aide une réelle valeur. Aussi chacun avait-il une parole aimable pour la vaillante enfant qui épiait si attentivement les occasions de se rendre utile, et paraissait si désireuse d'aider son père en tout ce qu'il lui était possible de faire.

Durant les intervalles d'arrivée des vaisseaux aux

docks, où les commissionnaires avaient l'habitude de se réunir, il y avait un petit groupe d'entre eux qui avaient cherché un coin tranquille, à l'écart, pour s'entretenir d'un sujet qui semblait les intéresser vivement et dont ils jouissaient en commun. Rachel, qui se trouvait près d'eux, écoutait attentivement. De quoi parlaient-ils donc ? De Celui qui, dans sa tendre miséricorde, avait attiré leurs cœurs à Lui ; car ils avaient entendu et reçu la bonne nouvelle concernant Jésus, le Fils de Dieu. Ils avaient appris et ils croyaient de cœur que ce précieux Sauveur avait porté leurs péchés sur la croix, et que Lui, l'Agneau de Dieu, s'était offert là en sacrifice pour le péché. Et ainsi ces simples croyants se réjouissaient ensemble d'avoir été sauvés et bénissaient le Seigneur. Peut-être parlaient-ils aussi de son retour et du moment glorieux où il viendrait comme Messie régner sur Israël et répandre sur la terre la paix et la bénédiction.

C'est là ce que Rachel écoutait d'une oreille attentive. Son père s'en aperçut sans doute et craignant qu'elle ne fût trop attirée par ces conversations, il décida qu'elle resterait à la maison pour aider sa mère dans son petit commerce de fruits et de légumes. Il pensait qu'ainsi Rachel serait à l'abri de ce qui, pour lui, était un sujet haïssable — Jésus le crucifié.

Il ignorait que la précieuse semence de vie avait déjà été semée dans le jeune cœur de sa fille, et que le Saint-Esprit garderait avec soin et ferait germer cette semence en dépit de toute opposition. Rachel, en effet, sentait depuis longtemps en elle un ardent désir d'être prête à rencontrer Dieu. Elle savait qu'elle n'était pas propre pour sa sainte présence, mais n'avait jamais entendu parler de l'amour de Dieu qui a pourvu à ce que le pécheur fût recon-

cilié avec Lui par la mort de Jésus sur la croix. Bientôt cependant, par un moyen inattendu — selon les voies admirables du Seigneur — la petite Juive devait entendre les bonnes nouvelles de ce que Jésus avait fait pour elle, et qui lui avaient été si soigneusement cachées jusqu'alors.

Bien que regrettant de ne plus aider son père, elle se soumit gaiement à sa volonté, et s'efforça consciencieusement d'être utile dans la boutique auprès de sa mère. Ses manières douces plaisaient aux pratiques. On n'aurait guère soupçonné les profonds désirs de son cœur, tandis que de ses doigts agiles elle arrangeait avec soin les marchandises qu'elle servait.

La mère de Rachel, la voyant si habile à la vente, et sachant que sa santé demandait de l'air et de l'exercice, décida de l'envoyer le matin de bonne heure porter des légumes et des fruits à leurs meilleures pratiques. Ainsi, à huit heures, la fillette commençait sa tournée dans les rues et le long du canal, et on l'entendait de sa voix claire et gaie annoncer les articles qu'elle vendait.

Un matin, il faisait très froid ; les rues étaient couvertes de neige, et la petite Juive se tenait grelottante sur les marches du perron d'une grande maison, attendant qu'on vint alléger sa corbeille par les achats ordinaires. Elle sonna trois ou quatre fois sans réponse, et était sur le point de continuer sa pénible route, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et une voix amicale lui dit : « Vous êtes donc venue par la neige ? Quel temps froid pour vous, pauvre enfant ! »

« Il fait bien froid, en effet, » dit Rachel. « Je suis presque gelée d'avoir attendu si longtemps. Il faut vraiment travailler dur pour gagner son pain dans ce monde. »

« Je suis bien fâchée, ma petite, » répondit Marie, la servante. « Ce n'est pas ma faute, si je vous ai fait attendre si longtemps. Je vais vous dire ce que l'on fait ici chaque matin. Ma maîtresse est une dame tellement pieuse — de l'espèce la plus stricte, je vous assure. Tout de suite après déjeuner, elle sonne afin que la cuisinière et moi nous venions pour la prière, et on lit la Bible et on chante des cantiques. C'est très bien pour des dames de passer ainsi leur temps, mais souvent j'aimerais beaucoup mieux qu'on nous laissât faire notre ouvrage, et que les dames fissent comme bon leur semble, si elles aiment ces choses. Je ne comprends pas comment ma maîtresse peut jouir tellement de sa religion. Elle est toujours à parler de ce qu'elle trouve dans la Bible. »

« Oh ! ne parlez pas ainsi, » répliqua Rachel. « Je serais trop heureuse si je pouvais changer avec vous. Mais si vous disiez à votre maîtresse que je désire apprendre ce qui concerne le Seigneur Jésus, pensez-vous qu'elle me permettrait d'entrer et d'écouter la lecture ? Certainement elle doit bien le connaître, Lui, et je voudrais tellement, tellement, savoir quelque chose de Lui ! Car, ma chère Marie, je suis une pauvre fille ignorante. Promettez-moi de le lui demander maintenant. »

« Jamais je n'ai entendu pareille chose ! » dit la servante étonnée. « J'ai peur que vous ne soyez une hypocrite. Quoi ! c'est votre peuple, ce sont les Juifs qui ont fait mourir le Sauveur et qui haïssent jusqu'à son nom... »

« Oui ; mais j'ai besoin de savoir tout ce qui le concerne, » répondit la jeune fille. « Je saurai alors pourquoi Dieu est irrité contre mon pauvre peuple et comment je puis être sauvée. Marie, dites à votre dame que je désire entendre ce que Jésus a dit et

fait quand il était ici-bas, et que je voudrais savoir comment il peut être *mon* Sauveur. »

A ce moment, on entendit la voix de la dame appelant Marie et la grondant doucement de ce qu'elle perdait ainsi son temps. Mais la bonne dame fut bientôt satisfaite en apprenant ce qui avait donné lieu à cette longue conversation et la pressante demande de Rachel. Marie toutefois avait soigneusement évité de répéter ses propres remarques sur l'ennui d'assister à la lecture et aux prières quotidiennes.

Elle revint annoncer à Rachel la permission qui lui était accordée de venir le matin suivant. La petite Juive en fut ravie de joie, et, après une bonne vente de ses marchandises, elle retourna promptement à la maison et attendit impatiemment le lendemain.

Le matin la trouva à l'heure indiquée, attendant d'être admise au privilège d'entendre la lecture désirée. Ce fut avec un certain sentiment de crainte et de respect qu'elle suivit les servantes dans la chambre chaude et confortable où la dame était assise, sa Bible ouverte devant elle, et prête à commencer la journée en recherchant la bénédiction du Seigneur et en lisant sa précieuse Parole.

Après une courte et fervente prière, on lut le chapitre de Luc qui raconte la naissance de Jésus à Bethléhem. Ensuite la dame montra dans les prophètes qu'il avait été prédit que le Sauveur naîtrait à Bethléhem (Michée V, 2), qu'il se livrerait Lui-même à la mort pour être un sacrifice pour le péché, et que sa mort apporterait la vie aux pauvres pécheurs perdus, dont il subit le jugement sur la croix. (1 Pierre II, 24.)

(A suivre.)





« Nous allons tous en enfer »

Il y a, dans les districts montagneux du midi de la France, un grand nombre de ruisseaux et de petites rivières qui prennent naissance au pied des hauts sommets des Cévennes, et se précipitent de là dans des vallées profondes et pittoresques, pour s'écouler ensuite dans le Rhône. Plusieurs de ces cours d'eau ne sont, en temps ordinaire, que de minces filets sans importance ; mais si un orage vient à fondre sur les hauteurs, ils deviennent en très peu de temps des torrents impétueux qui emportent tout ce qui se trouve sur leur passage, laissant derrière eux de nombreuses traces de destruction et de désolation. C'est ce qui est arrivé fréquemment ces dernières années ; et, chose triste à dire, plus d'une fois des personnes, surprises par le flot dévastateur, ont été entraînées et ont perdu la vie.

Combien il est sérieux de penser qu'on peut être appelé à quitter ainsi soudainement cette vie pour entrer dans l'éternité, après avoir vécu, comme c'est souvent le cas, dans l'indifférence et les vains plaisirs de ce monde, sans penser au jugement de Dieu ! « Puisqu'il y a de la colère, prends garde qu'elle ne t'enlève par le châtement ; et une grande rançon ne te le fera pas éviter. » (Job XXXVI, 18.) Puissent tous nos chers jeunes lecteurs recevoir, comme Noé, l'avertissement divin. Il craignit le jugement et bâtit une arche pour la conservation de sa maison, et fut sauvé avec les siens du déluge, tandis que tous les autres hommes périrent. (Lisez Genèse VI et VII ; Luc XVII, 26, 27 ; Hébreux XI, 7 ; 1 Pierre III, 20.) Il y a maintenant aussi une arche de salut, dans laquelle tous, jeunes et vieux, sont invités à entrer pour échapper à la mort éternelle. C'est le Seigneur Jésus-Christ qui est cette arche, l'unique moyen de salut, car, dit l'apôtre, « il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui soit donné parmi les hommes par lequel il nous faille être sauvés. » (Actes IV, 12.)

Je désire vous raconter ce qui s'est passé, il y a quelques années, lors d'une de ces inondations. La pluie était tombée en grande quantité, et les rivières avaient considérablement grossi. L'une d'elles, petite en temps habituel, était devenue un torrent furieux, qui semait la destruction sur son passage. Non loin de ses bords, se trouvait une maison solitaire qui fut rapidement enveloppée et inondée. Onze personnes y étaient réunies ; elles avaient été surprises par les eaux et ne pouvaient s'échapper. Un spectacle effrayant s'offrait au dehors à leurs regards : les flots montaient toujours, fermant toute issue et rendant la fuite impossible. Elles voyaient ainsi, avec terreur, s'approcher le moment où la maison allait être emportée par le courant : une

mort certaine les attendait. Un grand nombre de personnes, rassemblées à quelque distance, entendaient leurs cris d'angoisse sans pouvoir leur porter secours. Et quels étaient leurs sentiments devant cette perspective redoutable d'une mort prochaine et terrible ? Hélas ! elles n'étaient pas prêtes à entrer dans l'éternité. Une d'entre elles, une jeune fille, suspendue au cou de son père, s'écriait avec effroi : *« Ce ne serait rien de mourir, mais nous allons tous en enfer ! »*

Terrible certitude, n'est-ce pas ? Ah ! combien d'âmes n'y a-t-il pas dans ce monde, qui méprisent les avertissements et les appels de la grâce de Dieu, ne connaissant pas que la bonté de Dieu les pousse à la repentance ! Elles négligent le grand salut qui leur est offert « sans argent et sans prix, » et marchent dans la désobéissance et la rébellion contre Dieu, ne pensant qu'aux intérêts présents et aux jouissances de cette vie ; puis, si elles sont, comme dit l'Écriture, « enlacées dans un temps mauvais, lorsqu'il tombe sur elles subitement » (Écclésiaste IX, 12), si elles se trouvent tout à coup en face de la mort, elle se présente à elles sans un rayon d'espérance, revêtue de son redoutable appareil, comme « le roi des terreurs, » et l'exécutrice du jugement de Dieu. (Lisez Ecclésiaste VIII, 8, 11-13 ; XI, 7-9.)

Tel était le cas de cette jeune fille. Elle avait probablement entendu parler du Seigneur Jésus, comme la plupart d'entre vous, mais elle avait repoussé la pensée de l'éternité, croyant qu'elle pouvait remettre à plus tard de s'occuper du salut de son âme. S'il en est parmi vous, chers jeunes amis, qui soient dans le même cas, rappelez-vous que la mort peut vous frapper d'un instant à l'autre, et que si elle vous trouve encore dans vos péchés, vous serez perdus

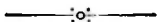
pour l'éternité. « Vers qui alors vous enfuirez-vous pour avoir du secours ? » (Ésaïe X, 3.) Votre fin ne sera-t-elle pas « comme un jour d'amertume ? » (Amos VIII, 10.) Vous n'aurez devant vous « qu'une certaine attente terrible de jugement et l'ardeur d'un feu qui va dévorer les adversaires. » (Hébreux X, 27.) Dieu veuille que chacun de vous écoute sa voix, pendant que c'est encore le jour favorable, car nous lisons dans sa Parole : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » (Hébreux III, 7, 15 ; IV, 7.)

Dieu usa de miséricorde envers ces onze personnes, et épargna leur vie. Leur maison résista à l'effort des eaux, qui baissèrent peu à peu, de sorte qu'elles échappèrent au terrible danger qu'elles avaient couru.

On aurait pu espérer que la jeune personne qui avait vu si clairement le redoutable avenir qui s'ouvrait devant elle, pénétrée du sentiment de sa culpabilité devant Dieu, aurait senti le besoin de connaître et de posséder le salut qui est en Christ. Mais — tel est l'endurcissement et l'insouciance du cœur de l'homme — il n'en fut rien. Elle rentra dans le train ordinaire des occupations et des plaisirs du monde, oubliant l'avertissement solennel qu'elle avait reçu et montrant ainsi d'une manière frappante, la vérité de cette parole : « Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute pas immédiatement, à cause de cela le cœur des fils des hommes est au dedans d'eux plein d'envie de faire le mal. » (Ecclésiaste VIII, 11.)

Dieu veuille que tous nos jeunes lecteurs prêtent l'oreille à la voix douce et tendre du bon Berger qui leur dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos » (Matthieu XI, 28), et encore : « Voici, je me

liens à la porte et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui et lui avec moi. » (Apocalypse III, 20.) « Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut ? » (Hébreux II, 3.)



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID VEUT AMENER L'ARCHE EN SION — UZZA
EST FRAPPÉ DE MORT — VICTOIRES DE DAVID SUR
LES PHILISTINS.

(2 Samuel VI, 1-11 ; 1 Chroniques XIII, XIV.)

SOPHIE. — Est-ce que David amena l'arche de l'Éternel à Jérusalem, aussitôt qu'il eut pris la forteresse ?

LA MÈRE. — C'était son désir. Il avait préparé une tente à Sion, qui est la ville de David, pour l'y placer, et, pour accomplir cet acte solennel, il convoqua tout Israël, avec les sacrificateurs et les Lévités. Ainsi lui et tout son peuple, parmi lequel il y avait trente mille hommes d'élite, se rendirent à Kiriath-Jéarim, où, depuis bien des années, après que Dieu l'eut ramenée de chez les Philistins, l'arche était restée dans la maison d'Abinadab (1), oubliée pour ainsi dire d'Israël.

(1) 1 Samuel VII, 1, 2.

SOPHIE. — Mais David, lui, ne l'avait pas oubliée, et il voulait l'avoir près de lui, dans sa maison, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. David tenait à l'arche de tout son cœur, parce que c'était le trône de l'Éternel, le signe de sa présence au milieu de son peuple. Or David aimait l'Éternel (1), et jouissait du bonheur d'être en sa présence. « Éternel ! » dit-il, « j'ai aimé l'habitation de ta maison, et le lieu de la demeure de ta gloire. » Et autre part : « J'ai demandé une chose à l'Éternel, je la rechercherai : c'est que j'habite dans la maison de l'Éternel tous les jours de ma vie, pour voir la beauté de l'Éternel (2). »

SOPHIE. — Quelles belles paroles, maman ! Mais il n'y avait pas de signe extérieur de la présence de Dieu, comme autrefois la nuée sur le tabernacle.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; mais Dieu avait dit : « Je me rencontrerai là avec toi, et je parlerai avec toi de dessus le propitiatoire, d'entre les deux chérubins qui seront sur l'arche du témoignage (3). » La foi et le cœur de David avaient saisi cette parole, et pour lui, comme pour tout fidèle d'Israël, l'Éternel siégeait toujours entre les chérubins. Le nom de l'Éternel, c'est-à-dire sa présence, était là. Le tabernacle, sans l'arche, ne possédait pas la présence de l'Éternel. Que ce fût chez les Philistins, ou chez Abinadab, ou plus tard en Sion, l'Éternel siégeait entre les chérubins (4).

SOPHIE. — C'était bien précieux pour David, et pour tous les Israélites, chère maman, d'avoir ainsi

(1) Psaume XVIII, 1 ; CXVI, 1. — (2) Psaume XXVI, 8 ; XXVII, 4. — (3) Exode XXV, 22.

(4) 1 Samuel IV, 4 ; 2 Samuel VI, 2 ; Psaume LXXX, 1 ; 2 Rois XIX, 15.

la certitude de la présence de l'Éternel au milieu d'eux. Nous n'avons pas un tel bonheur : nous n'avons pas d'arche.

LA MÈRE. — Tu te trompes, Sophie ; nous avons même davantage. Ne te souviens-tu pas des paroles du Seigneur Jésus : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » Et encore : « Je suis tous les jours avec vous jusqu'à la consommation du siècle (1) » ? Jésus est notre arche sainte. C'est autour de Lui que les croyants ont à se rassembler, comme autrefois les Israélites autour de l'arche ; et nous avons à croire sa parole qui nous assure qu'il est tous les jours avec nous. Nous jouissons ainsi de sa présence, de la présence de Dieu.

SOPHIE. — Je comprends, maman. Quand nos cœurs sont avec Jésus, ils sont en la présence de Dieu.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, car la connaissance de la gloire de Dieu luit dans la face de Jésus-Christ (2).

SOPHIE. — Ainsi David et Israël allèrent chercher l'arche de l'Éternel à Kiriath-Jéarim. Veux-tu me dire comment ils l'amenèrent à Sion ?

LA MÈRE. — Ce fut d'abord avec une grande joie, mais cette joie fut bientôt troublée.

SOPHIE. — Comment cela, maman ? Firent-ils quelque chose de mal ?

LA MÈRE. — Aux yeux des hommes, tout allait très bien. David était rempli de zèle et de bonne volonté et désirait vraiment honorer l'Éternel. Mais il négligea de consulter la parole de Dieu quant à la manière de transporter l'arche, et suivit ses pro-

(1) Matthieu XVIII, 20 ; XXVIII, 20.

(2) 2 Corinthiens IV, 6.

pres pensées. Or Dieu veut régler tout lui-même dans ce qui concerne son service, et les hommes n'ont pas à y introduire même ce qui leur semble le plus à propos. La faute de David eut une triste conséquence, comme tu le verras. Te rappelles-tu ce que firent les Philistins quand ils renvoyèrent l'arche ?

SOPHIE. — Ils la placèrent sur un chariot neuf trainé par deux jeunes vaches. Et sans être conduites, elles prirent d'elles-mêmes le chemin du pays d'Israël.

LA MÈRE. — Ce que firent les Philistins convenait bien à un peuple païen qui ignorait la parole de Dieu, et qui voulait honorer et apaiser le Dieu terrible qui les avait frappés. Mais David n'avait pas à imiter les Philistins. Il aurait dû se demander : « Comment l'Éternel veut-il que son arche soit transportée ? » Et l'Écriture lui aurait montré que c'était aux Lévites de la famille de Kéath, qu'appartenait l'honneur de porter l'arche sur leurs épaules. Dieu les avait désignés pour cela (1). Ainsi, mon enfant, nous n'avons pas à avoir seulement la bonne volonté de servir Dieu ; il faut le servir de la manière que sa Parole le prescrit. Au lieu de suivre l'ordonnance de Dieu, David fit placer l'arche sur un chariot neuf, comme avaient fait les Philistins. On l'attela de bœufs et Uzza et Akhio, fils d'Abinadab, le conduisirent. Ce dernier était à la tête des bœufs et Uzza marchait à côté du chariot. David et toute la maison d'Israël suivaient au son des instruments de musique, et s'égayaient de toute leur force.

SOPHIE. — Ce devait être une bien belle fête.

LA MÈRE. — Oui, mais qui devait être interrompue par le deuil et la tristesse, parce que David

(1) Deutéronome X, 8 ; Nombres VII, 9.

n'avait pas suivi l'ordre de la parole de Dieu. Comme le joyeux cortège était en route, arrivés près d'une aire appartenant à un certain Nacon, les bœufs glissèrent. Uzza, traitant l'arche comme une chose humaine, craignit qu'elle ne tombât et voulut la soutenir. Cela aussi pouvait paraître une bonne chose d'empêcher l'arche précieuse de tomber ; mais c'était en réalité manquer de foi en la puissance de Dieu pour maintenir sa gloire, et y substituer la force de l'homme, comme si l'Éternel n'était pas capable de prendre soin lui-même de son trône. C'était un acte profane, car nul ne devait porter la main sur le trône de Dieu. Les Lévites eux-mêmes ne devaient la porter qu'avec des barres et ne pas la toucher, sous peine de mort (1). L'acte d'Uzza ne resta pas impuni. « La colère de l'Éternel s'embrasa contre lui, et Dieu le frappa à cause de sa faute, » nous est-il dit. « Il mourut là, près de l'arche de Dieu. » Uzza porta le châtiment de sa faute, mais tu vois que si d'abord David avait suivi la parole de Dieu, cela ne fût pas arrivé.

SOPHIE. — Je le comprends, maman. Je vois combien il est important d'obéir à Dieu en tout, si l'on ne veut s'exposer à son jugement. David dut être bien affligé.

LA MÈRE. — Il le fut, en effet, car il avait à cœur la gloire de Dieu, et il voyait bien la faute qu'Uzza avait commise. Il nomma cet endroit Pérets-Uzza, c'est-à-dire la brèche d'Uzza, pour conserver le souvenir de cette manifestation de la puissance de Dieu en jugement. Les Israélites qui passaient là devaient ainsi se rappeler que Dieu est jaloux de sa gloire et qu'il demande l'obéissance. Mais un autre sentiment saisit David. La majesté du Dieu saint et tout-puis-

(1) Nombres IV, 15.

sant le remplit de frayeur. Il sentit qu'il était pécheur, et dans cette pensée de son indignité devant Lui, il dit : « Comment l'arche de l'Éternel entretrait-elle chez moi ? »

SOPHIE. — Sais-tu, maman, ce que cela me rappelle ? C'est quand Pierre, dans la barque avec Jésus, fut saisi de frayeur et s'écria : « Seigneur retire-toi de moi ; car je suis un homme pécheur (1). » Mais Jésus lui fit grâce, et lui dit : « Ne crains pas. » Alors Pierre, au lieu que Jésus se retirât de lui, eut le bonheur de rester toujours avec Lui.

LA MÈRE. — Je suis bien aise que ma chère fille se souvienne ainsi de la grâce de Jésus envers les pécheurs qui reconnaissent leur indignité. David avait à apprendre la miséricorde de l'Éternel et « ses compassions qui sont sur toutes ses œuvres (2). »

SOPHIE. — Que fit-il de l'arche, puisqu'il n'osait pas la faire entrer dans sa maison ?

LA MÈRE. — Il la fit conduire dans la maison d'un certain Obed-Edom, qui était Lévite (3). « Et l'arche de Dieu demeura trois mois avec la famille d'Obed-Edom, dans sa maison ; et l'Éternel bénit la maison d'Obed-Edom et tout ce qui lui appartenait. » Quand on reçoit le Seigneur avec un cœur humble et simple, il apporte avec Lui la bénédiction. Vois, par exemple, la maison de Marthe et de Marie, à Béthanie ; le Seigneur Jésus y fut reçu, et quelle bénédiction il y apporta ! Marie écoutait sa parole à ses pieds, et il ressuscita leur frère Lazare (4). Puissions-nous être comme Obed-Edom et recevoir le Seigneur Jésus dans nos cœurs ! Il aime à faire sa demeure

(1) Luc V, 8.

(2) Psaume CXLV, 9. — (3) Voyez I Chroniques XV, 18, 21, 24 ; XVI, 5, 38 ; XXVI, 4-8. Rapprochez le verset 5 de I Chroniques XIII, 14. — (4) Luc X, 38-42 ; Jean XI.

chez ceux qui l'aiment et qui gardent sa parole (1).

SOPHIE. — Pauvre David ! Lui qui avait mis tant de cœur à chercher l'arche et à lui préparer une demeure.

LA MÈRE. — Dieu voulait l'instruire et détruire en lui la propre volonté, afin qu'il s'attachât uniquement à sa parole. Après cette attente de trois mois, il eut la joie d'accomplir son dessein et d'amener l'arche en Sion. « Dieu, » dit l'Écriture, « nous discipline pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté (2). » Nous verrons une autre fois comment David vit se réaliser le désir de son cœur. En attendant, il s'établit à Jérusalem. « Il grandissait de plus en plus, » nous est-il dit, « car l'Éternel, le Dieu des armées, était avec lui. »

SOPHIE. — Ainsi, malgré sa faute, Dieu ne l'abandonnait pas.

LA MÈRE. — Non, Sophie ; « il demeure fidèle ; il ne peut se renier lui-même (3), » quand bien même nous manquons. Dieu avait choisi David pour être le plus élevé des rois de la terre (4), et il avait dit : « Je lui garderai ma bonté à toujours. » Ainsi, selon sa promesse, l'Éternel était avec lui. Des rois étrangers le respectaient, et l'un d'eux, Hiram, roi de l'opulente ville de Tyr (5), lui envoya des messagers, et ensuite des bois de cèdre avec des charpentiers et des tailleurs de pierre pour les murailles, et ils bâtirent une maison à David.

SOPHIE. — Pourquoi David prit-il des étrangers pour bâtir sa maison ? Est-ce qu'il n'y avait pas parmi les Israélites d'ouvriers capables de le faire ?

(1) Jean XIV, 21, 23. — (2) Hébreux XII, 10.

(3) 2 Timothée II, 13. — (4) Psaume LXXXIX, 19-28.

(5) Lisez la description de l'étendue du trafic de Tyr et la grandeur de ses richesses, dans Ézéchiel XXVII, 1-25.

LA MÈRE. — Les Israélites étaient un peuple essentiellement agriculteur et ne s'occupaient guère d'industrie. Leurs maisons étaient simples dans leur structure ainsi que quant aux matériaux employés pour les construire. On n'aurait donc pu trouver parmi eux des ouvriers capables d'ériger des palais. Les Tyriens, au contraire, peuple de riches commerçants, avaient une ville ornée de maisons belles et luxueuses, de temples et de palais somptueux. Tu comprends que pour cela il fallait des architectes et des ouvriers habiles dans l'art de construction ; les Tyriens en avaient de tels, et c'est pourquoi David en prit pour bâtir sa maison. Nous verrons que Salomon fit de même quand il voulut construire ses palais et le temple de l'Éternel. Pour en revenir à David, en se voyant ainsi honoré par un roi étranger et puissant, « il connut que l'Éternel l'avait établi roi sur Israël, et qu'il avait haut élevé son royaume, à cause de son peuple Israël. » Il se sentit affermi sur son trône. Et remarque, mon enfant, que c'est à cause, ou pour l'amour d'Israël, son peuple, que l'Éternel élève haut David. La gloire du roi rejaillit sur Israël, à qui Dieu avait fait les promesses. Et c'est ainsi que Dieu a haut élevé Jésus, et lui a donné un nom au-dessus de tout autre nom (1), et la gloire de Jésus resplendit sur l'Église et l'illumine (2).

SOPHIE. — Veux-tu me dire maintenant comment David amena enfin l'arche de Dieu dans la demeure qu'il lui avait préparée ?

LA MÈRE. — Pas aujourd'hui, Sophie ; ce sera pour une autre fois, si le Seigneur le permet.

(1) Philippiens II, 9-11. — (2) Apocalypse XXI, 23 ; Jean XVII, 22.

L'Église ou l'Assemblée.

(*Son histoire sur la terre.*)

SUITE DE L'HISTOIRE DE CONSTANTIN

Je vous ai dit, mes jeunes amis, ce qui nous est rapporté de la conversion de l'empereur Constantin au christianisme. Cet événement important dans l'histoire de l'Église sur la terre, eut lieu en l'an 312. Je désire vous dire encore quelques mots sur cet empereur et sur son action dans l'Église.

L'habileté militaire de Constantin, son courage et ses grands talents politiques, qu'il employa pour satisfaire son ambition, l'ont fait surnommer le Grand. C'est un titre que les hommes donnent à ceux qui ont remporté des victoires et fait des conquêtes. Mais ce n'est pas la vraie grandeur devant Dieu. Elle consiste dans l'humilité, dans le renoncement, dans la victoire remportée sur le monde et les convoitises, dans l'exercice de la bonté, de la douceur, de la miséricorde et de la justice, en un mot dans la vraie conversion du cœur. (Matthieu XVIII, 4-4.) Or, quel que fût le zèle que Constantin déploya pour la religion qu'il avait embrassée, on peut douter qu'il y ait eu chez lui une œuvre de Dieu, une réelle conversion. Il agit par politique, et peut-être par une conviction de son intelligence que le christianisme valait mieux que le paganisme, sans que sa conscience et son cœur eussent été saisis par la vérité. Plusieurs faits de sa vie vous montreront, mes jeunes amis, combien elle était peu en harmonie avec ce que l'Écriture nous dit du caractère d'un enfant de Dieu.

Pour ménager sans doute ceux qui restaient atta-

chés à l'ancienne religion, il conserva plusieurs pratiques païennes. Ainsi, il inaugura son règne par l'apothéose, c'est-à-dire la mise au rang des dieux de son père Constance. C'est ce que l'on avait coutume de faire pour tous les empereurs après leur mort, quelle qu'eût été leur vie. On leur élevait des statues et on les honorait comme des divinités. Convenait-il à un chrétien de faire une semblable chose ? L'apôtre Paul ne dit-il pas aux chrétiens : « Quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple du Dieu vivant. » (2 Corinthiens VI, 16.) Et encore : « Mes bien-aimés, fuyez l'idolâtrie. » (1 Corinthiens X, 14 ; voyez 1 Jean V, 21.) Constantin prit aussi le titre païen de souverain pontife, c'est-à-dire celui qui était à la tête des chefs du culte idolâtre, et ses monnaies portent, avec le nom du Christ, l'image d'une divinité païenne. Il favorisait encore d'autres usages du paganisme. C'était associer Christ avec l'iniquité ; or la parole de Dieu dit : « Quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres ? et quel accord de Christ avec Bélicial ? » (2 Corinthiens VI, 14, 15 ; voyez Apocalypse II, 14.) Constantin agissait ainsi pour ne pas froisser ses sujets païens. C'était habile, mais était-ce selon Dieu ?

Un autre trait du caractère de cet empereur est que rien ne l'arrêtait pour satisfaire ses vengeances ou arriver à bout de ses desseins ambitieux. Perfidies et meurtres, il employait tout sans scrupules. Il fit périr son beau-père, deux de ses beaux-frères, dont l'un était Licinius, qui avait été empereur d'Orient. Sur une fausse accusation de sa seconde femme, l'impératrice Fausta, il fit mettre à mort son propre fils Crispus ; puis, ayant reconnu l'injustice de l'accusation, il fit aussi mourir Fausta. Tous ces crimes, et d'autres que je passe sous silence, s'ac-

cordent-ils avec le caractère que doit manifester un enfant de Dieu? Oh! non, n'est-ce pas? La parole de Dieu dit: «Aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui.» (1 Jean III, 15.)

Si je mets ces tristes faits devant vos yeux, mes jeunes amis, c'est afin que vous voyiez quel était l'homme qui se plaçait à la tête de l'Église, et vous comprendrez mieux dans quel état de ruine celle-ci tombait. Peut-être est-ce parce que Constantin sentait combien peu sa vie répondait aux enseignements de l'Évangile, qu'il ne se fit baptiser que sur son lit de mort. Jusqu'à ce moment il fut seulement catéchumène. Comme on pensait que le baptême effaçait tous les péchés, le pauvre empereur crut sans doute s'assurer ainsi le ciel. Quelle erreur profonde! Le sang de Christ seul purifie de tout péché, et Dieu demande que nous croyions à l'efficacité de ce sang, si nous voulons être sauvés. (1 Jean I, 9; Romains III, 24, 25.) Il y avait aussi une grande responsabilité pour les évêques et docteurs de l'Église de laisser Constantin dans cette fatale erreur et cette fausse assurance; mais, hélas! ils n'étaient que trop heureux et trop fiers d'avoir le puissant empereur pour les protéger, les enrichir et mettre en honneur le christianisme, au lieu de les persécuter.

Car il faut bien dire, d'un autre côté, que le zèle de Constantin pour établir, affermir et répandre le christianisme, ne se démentit jamais. Jamais cependant il n'usa de contrainte violente envers ceux qui restaient fidèles au paganisme; mais il protégea le christianisme de toutes ses forces et étendit sa faveur sur ceux qui le professaient. Ainsi il fit construire de nombreuses églises, et obligea les païens à réédifier celles qu'ils avaient renversées. Les communautés chrétiennes furent autorisées à rece-

voir des donations ; lui-même leur fit de riches dons. Les membres du clergé chrétien jouirent de tous les privilèges qu'avaient autrefois les prêtres païens. Ils furent comblés d'honneurs et de richesses, exemptés des charges publiques, et reçurent pour leur traitement et l'entretien du culte, des sommes tirées des revenus de chaque ville.

Le premier soin de Constantin en parvenant à l'empire, avait été de publier, de concert avec Licinius, empereur d'Orient, un édit de tolérance qui arrêta toute persécution. Plus tard, Licinius n'ayant pas observé cet édit, Constantin en prit occasion pour lui faire la guerre, le vainquit, et devint seul maître du vaste empire romain, en l'an 323. Il continua à favoriser les chrétiens, leur donna les places dans les administrations publiques, prescrivit l'observation du dimanche, somma les gouverneurs de province encore païens de renoncer à leur culte idolâtre, et accorda des privilèges aux villes qui renversaient les autels des faux dieux, exhortant les populations à les abandonner. Plus tard il interdit la célébration des fêtes païennes, et fit fermer les temples, sauf à Rome. Mais une chose plus réellement utile à l'Église fut l'ordre qu'il donna de faire, pour différentes églises, cinquante copies de la Bible en grec. Vous vous rappelez, mes jeunes amis, qu'à cette époque où l'imprimerie n'était pas connue, les livres se multipliaient par des copies faites à la main, et qui coûtaient fort cher. C'était donc un don à la fois riche et utile que l'empereur faisait à ces églises.

De toutes manières, Constantin travailla donc à substituer au paganisme la religion nouvelle au moins comme forme extérieure. Mais quels furent pour l'Église les résultats de cette association avec les pouvoirs du monde ? Tristes et fâcheux à tous

égards, comme je vous l'ai dit. L'Église, dont l'empereur était devenu de fait le chef, bien qu'il semblât toujours plein de déférence pour les évêques, fut placée dans une étroite dépendance de l'État, elle qui ne devait avoir pour Chef que Christ. Elle devint ainsi toujours plus une puissance mondaine.

En second lieu, l'empereur professant le christianisme et favorisant les chrétiens, les foules ignorantes voulurent être aussi de cette religion; d'un autre côté, quantité de personnes plus instruites voulant s'attirer la faveur de l'empereur, se rangèrent aussi sous ce drapeau. L'Église admit les uns et les autres dans son sein, sans conversion vraie. Ainsi il n'y eut plus, en général, qu'une profession de christianisme sans réalité vivante dans les âmes. La chrétienté, l'ensemble de ceux qui professaient être chrétiens, devint ce grand arbre dont parle le Seigneur dans la parabole, beau et puissant d'apparence, mais abritant toute sorte de mal. (Matthieu XIII, 31, 32.) Et ce triste état de choses a subsisté dès lors, et même s'est toujours plus accentué, comme nous le voyons.

Un autre mal qui avait déjà commencé, même durant les persécutions, fut l'autorité toujours plus grande du clergé. Les honneurs que l'empereur lui conféra, ne firent qu'exalter ses prétentions à dominer sur le troupeau, et il en vint à se considérer comme représentant seul l'Église. Les simples fidèles n'eurent qu'à se soumettre à ce que le clergé décidait. Nous avons déjà vu, mes jeunes amis, ce que dit à ce sujet l'apôtre Pierre. (I Pierre V, 1-4.) S'il plaît au Seigneur, nous verrons une autre fois comment tout cet état de choses se manifesta dans une occasion célèbre sous le règne de Constantin.



La petite Juive

(Suite de la page 140.)

Comme la terre altérée boit la pluie rafraîchissante, ainsi le cœur de Rachel recevait la bonne nouvelle. Quelle joie pour elle d'apprendre que ce précieux Sauveur était mort *pour elle*, pour ôter *ses péchés* ! Et pourquoi avait-elle cette assurance ? Parce qu'elle savait qu'elle était une pécheresse, et qu'elle croyait simplement ce que Dieu a dit touchant son Fils bien-aimé, venu pour chercher et sauver ce qui était perdu.

Ce furent d'heureux jours pour Rachel, alors que matin après matin elle apprenait à mieux connaître l'amour de Dieu et l'avenir glorieux réservé à cette pauvre terre souillée maintenant par le péché, quand Jésus viendra y établir son règne de justice et de paix.

Mais notre jeune amie allait bientôt passer par un temps de terrible affliction. Sans nul doute Dieu, dans sa tendre miséricorde, lui avait donné ces enseignements et l'avait fait jouir des entretiens avec cette servante de Christ, pour fortifier la jeune croyante dans les épreuves douloureuses qu'elle devait traverser.

Très peu de temps après l'admission de Rachel aux lectures de la Bible, son père fut frappé subitement d'une maladie dangereuse, qui se termina rapidement d'une manière fatale. La douleur de la jeune fille fut considérablement augmentée par la pensée qu'il n'avait pas reçu le Seigneur et Sauveur, dont le nom était devenu si cher à son cœur à elle. Que pouvait-elle faire ? Dans cette heure solennelle, au chevet de son père mourant, elle avait prié pour lui

avec ardeur. C'est en toute circonstance le privilège du croyant d'apporter sa requête au Dieu qui entend les prières et à qui « rien ne sera impossible. » (Luc I, 37.)

Après que les rites solennels des funérailles de son père furent accomplis, Rachel espérait qu'elle serait envoyée comme autrefois vendre ses légumes et ses fruits, mais, à son grand désappointement, sa mère lui assigna d'autres devoirs qui la retenaient tout à fait confinée à la maison. Elle se soumit à cela avec une grande douceur; mais par une belle soirée, ayant obtenu la permission de sortir, elle se hâta d'aller jusqu'à la maison de ses chers amis chrétiens. Elle fut reçue avec grande affection, et, après s'être entretenue avec elle et l'avoir recommandée aux tendres soins du Seigneur, la bonne dame la renvoya.

Le temps avait fui si rapidement, que Rachel fut toute surprise d'arriver à la maison bien plus tard qu'elle ne pensait. Sa mère lui en témoigna son mécontentement et lui demanda où elle avait été pendant tout ce temps. Rachel répondit : « Avec des amis chrétiens, maman; ils ont été si bons et si affectueux que je n'ai pu les quitter plus tôt. »

« Comment ! » s'écria la mère avec colère, « ces Gojim (1), les amis ! Méchante enfant, tu peux les aimer, eux qui haïssent les Juifs ? »

« Haïr Israël ! Non, maman, ils ne le haïssent pas. Le Dieu d'Israël le leur défend, » répliqua la jeune fille tremblante.

« Le Dieu de Jacob n'a rien à faire avec ces hommes dignes de mépris, te dis-je. Il est le Dieu de Jacob seulement, » dit la mère.

(1) Mot par lequel les Juifs désignent ceux qui ne sont pas d'Israël. Il signifie les nations.

« Mais, » continua Rachel, « certainement il est aussi leur Dieu. De plus, Jésus le Seigneur était un Juif, comme le disent les Écritures ; Lui qui nous a sauvés par son grand et unique sacrifice. »

« Comment ! Es-tu donc tellement imbue de ce poison mortel ? Peut-être veux-tu te faire baptiser, et être un opprobre pour la mère ? »

(A suivre)

Mon Père est là

Crains-tu la tempête ?
L'orage en fureur,
Grondant sur ta tête
Te ferait-il peur ?

— Non, non ; mon Père est là.

Et quand s'étend l'ombre,
Que cesse tout bruit,
Sous son voile sombre,
Craindrais-tu la nuit ?

— Non, non ; mon Père est là.

Crains-tu l'Adversaire,
L'ennemi puissant,
Rôdant sur la terre,
Lion rugissant ?

— Non, non ; mon Père est là.

Craindrais-tu le monde,
Son accent moqueur,
Son rire qui fronde
Et blesse le cœur ?

— Non, non ; mon Père est là.

Crains-tu la détresse
Et l'adversité ?
Le deuil, la tristesse,
Ou la pauvreté ?

— Non, non ; mon Père est là.

Quand l'instant suprême
Sonnera pour toi,
Devant la mort même
Es-tu sans effroi ?

— Oui, oui ; mon Père est toujours là.



La petite Juive

(Suite et fin de la page 160.)

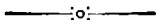
Le cœur de Rachel était brisé. Tremblante comme la feuille, elle aurait volontiers gardé le silence, mais elle se souvint des paroles du Seigneur : « Quiconque aura honte de moi et de mes paroles... le fils de l'homme aura aussi honte de lui quand il viendra dans la gloire de son Père, avec les saints anges » (Marc VIII, 38), et en sanglotant, elle répondit : « Chère maman, je veux être une chrétienne. »

Semblable à une tigresse furieuse, la mère s'élança sur son enfant et la frappant avec violence en proférant contre elle les plus terribles malédictions, comme la pauvre Rachel s'efforçait de dire encore quelques paroles, elle la poussa hors de la maison dans la froide et sombre nuit.

Pauvre enfant ! Qu'allait-elle faire seule, dans la rue, à cette heure avancée ? Mais le bon Berger veillait sur son agneau. Son œil vigilant ne sommeille jamais. Il est l'Aide toujours présente au temps du besoin. Comme Rachel levait les yeux vers le ciel, elle se rappela les paroles de son Dieu : « Il guérit ceux dont le cœur est brisé et bande leurs plaies ; il compte le nombre des étoiles et les appelle toutes par leurs noms. » (Psaume CXLVII, 3, 4.) Elle pensa aussi à Jacob dans les temps passés, lorsque pèlerin isolé, ayant pour chevet une pierre, l'Éternel lui adressa ces paroles encourageantes : « Voici, je suis avec toi. » (Genèse XXVIII, 15.) Et c'est ainsi que l'enfant affligée fut consolée ; il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « Rachel, mon enfant bien-aimée, ne pleure pas. J'ai pourvu à une demeure pour toi auprès de ces amis où tu as appris à me connaître. » Elle eut la conviction que le Seigneur lui traçait le chemin. Encouragée, elle alla dans la nuit obscure frapper avec confiance à cette porte bien connue, et elle ne fut pas désappointée. La bonne dame accueillit cette jeune brebis du troupeau d'Israël et apprit avec joie la confession qu'elle avait faite du nom du Seigneur Jésus-Christ, et les servantes rivalisèrent de soins envers l'enfant si cruellement chassée par sa mère.

C'est ainsi qu'entourée d'affection, la petite Juive grandit en sagesse et en stature, et qu'elle devint pour ceux qui l'avaient si tendrement reçue au

temps du besoin, une servante fidèle et grandement appréciée. Le bonheur qu'elle trouve à lire la parole de Dieu s'accroît à mesure qu'elle acquiert une plus grande connaissance des saintes vérités. Constantement et avec ardeur elle prie pour sa mère, afin que les yeux de celle-ci s'ouvrent pour voir que « le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, » et bien que jusqu'à présent le cœur de sa mère semble aussi fermé que jamais, Rachel s'attache avec une foi inébranlable à la précieuse promesse du Seigneur : « Demandez, et vous recevrez. » (Jean XVI, 24.) Et lorsqu'elle se trouve réunie avec des enfants de Dieu, elle ne manque jamais de les supplier de « prier pour Israël. » Souvenez-vous aussi, mes jeunes amis, du pauvre peuple de Dieu dispersé sur la terre, mais que Dieu n'oublie pas, qu'il ramènera un jour, car « ils sont bien-aimés à cause des pères ; car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir. » (Romains XI, 28, 29.)



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID AMÈNE L'ARCHE EN SION.

(2 Samuel VI, 1-11 ; 1 Chroniques XIII-XVI.)

LA MÈRE — Avant de te parler, comme je te l'ai promis, ma chère Sophie, du transport de l'arche en Sion, je te dirai deux faits qui montrent que Da-

vid avait appris qu'il devait dépendre de l'Éternel et ne pas agir sans le consulter. Les Philistins, ces ennemis irréconciliables d'Israël, ayant su que David avait été établi roi sur tout le peuple, rassemblèrent leurs armées pour le combattre. C'est ainsi que Satan cherche toujours à s'opposer à l'accomplissement des desseins de Dieu. David marcha contre les Philistins ; mais avant d'engager le combat, il consulta Dieu, et l'Éternel lui dit : « Monte, et je les livrerai en ta main. » Fortifié par cette parole, David attaqua ses ennemis et les vainquit. Dans leur déroute, les Philistins abandonnèrent leurs dieux, en qui ils se confiaient, et David les fit brûler au feu. Il pouvait dire « que tous ceux qui servent une image taillée, qui se vantent des idoles, soient honteux (1). »

SOPHIE. — Les Philistins virent ainsi, une fois de plus, la puissance du Dieu d'Israël.

LA MÈRE. — Sans doute, mais le méchant cœur de l'homme s'endurcit, même quand Dieu le frappe. Ainsi en fut-il du Pharaon d'Égypte ; ainsi en sera-t-il à la fin. Les hommes, sur qui tomberont les jugements de Dieu, s'endurciront aussi. La parole de Dieu dit : « Et les autres hommes, qui n'avaient pas été tués par ces plaies, ne se repentirent pas des œuvres de leurs mains, pour ne pas rendre hommage aux démons, et aux idoles d'or, et d'argent, et d'airain, et de pierre, et de bois (2). »

SOPHIE. — Ainsi les Philistins osèrent, malgré tout, attaquer encore David ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Leurs armées vinrent au même lieu où ils avaient été battus, dans la vallée des Réphaïm, ou géants, non loin de Gabaon.

(1) Psaume XCVII, 7. — (2) Apocalypse IX, 20.

David, pour les rencontrer, ne se confia pas dans sa victoire précédente. « Il interrogea encore Dieu, » nous est-il dit. Cette fois Dieu lui répondit : « Tu ne monteras pas ; tourne-les par derrière, et tu viendras contre eux vis-à-vis des mûriers ; et aussitôt que tu entendras sur le sommet des mûriers un bruit de gens qui marchent, alors tu t'élanceras, car alors l'Éternel sera sorti devant toi pour frapper l'armée des Philistins. »

SOPHIE. — Pourquoi Dieu dit-il cela à David, chère maman ? Il aurait pu lui donner la victoire de la même manière que la première fois.

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant ; mais Dieu voulait montrer à David, que la victoire dépendait uniquement de Lui, et qu'elle serait le prix de l'obéissance à sa parole. « David fit comme l'Éternel lui avait commandé, » et il battit complètement ses ennemis. C'est ainsi, ma chère Sophie, en étant humblement dépendants de Dieu, que nous pourrions être vainqueurs de l'ennemi de nos âmes. Les victoires de David firent connaître son nom dans tous les pays d'alentour, et l'Éternel jeta la frayeur sur toutes les nations.

SOPHIE. — Et alors, n'est-ce pas, David put tranquillement s'occuper du transport de l'arche à Sion ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. David avait vu que, bien loin d'être un sujet de terreur, la présence de l'arche dans la maison d'Obed-Édom y avait amené la bénédiction. Ses victoires sur les Philistins lui avaient aussi montré que l'Éternel est avec ceux qui sont soumis à sa parole. Il fut donc rempli de confiance et se prépara à accomplir le désir de son cœur, d'amener l'arche dans la demeure qu'il lui avait préparée en Sion.

SOPHIE. — David était alors bien heureux de n'a-

voir plus cette frayeur qui l'avait empêché d'abord d'avoir l'arche près de lui.

LA MÈRE. — Certainement, mon enfant. La bonté de Dieu, quand on la saisit, ôte la crainte du cœur. « L'amour parfait » — celui de Dieu connu et goûté — « chasse la crainte (1), » dit l'apôtre Jean. Et David avait vu et expérimenté cette bonté, de sorte qu'il n'avait plus peur. Il y a un beau Psaume où David décrit les sentiments qui remplissaient son âme quand l'arche fut transportée.

SOPHIE. — Quel Psaume est-ce, maman ? J'aime quand tu cites quelque chose des Psaumes en rapport avec l'histoire de David. Je les comprends mieux.

LA MÈRE. — C'est le Psaume CXXXII. En voici le commencement : « Éternel, souviens-toi de David, et de toutes ses afflictions ! Comment il a juré à l'Éternel, et fait un vœu au Puissant de Jacob : Si j'entre dans la demeure de ma maison, si je monte sur le lit où je couche, si je permets à mes yeux de dormir, à mes paupières de sommeiller, jusqu'à ce que j'aie trouvé un lieu pour l'Éternel, des demeures pour le Puissant de Jacob ! » Tu vois, Sophie, que David rappelle qu'il avait passé par beaucoup d'afflictions et de grandes épreuves, quand il était poursuivi par Saül, et qu'ensuite il dut combattre jusqu'à ce qu'il fût roi sur tout Israël. Mais au milieu de toutes ses peines, il pensait à l'Éternel et à l'arche qu'Israël oubliait. David n'avait qu'une pensée, c'était la gloire de l'Éternel qui, autrefois, avait été retirée d'Israël (2). Et il avait juré de travailler sans relâche à ce qu'elle fût rétablie au milieu du peuple, et que le trône de l'Éternel, l'arche, y eût une demeure digne de Lui.

(1) 1 Jean IV, 18. — (2) 1 Samuel IV, 21, 22.

SOPHIE. — C'est bien beau de David, chère maman. Nous devrions aussi avoir à cœur la gloire du Seigneur Jésus ; mais comment pouvons-nous y travailler ?

LA MÈRE. — Ma chère enfant, la demeure où le Seigneur veut habiter, c'est notre cœur. Quand nous croyons en Lui, il le purifie et le remplit de son amour. Alors tout ce que nous ferons par paroles et par œuvres sera pour Lui, et c'est ainsi que nous le glorifierons (1).

SOPHIE. — Est-ce que le Psaume parle encore de l'arche ?

LA MÈRE. — Oui. Quand David fut roi, il voulut accomplir son dessein, et c'est ce que dit le Psaume : « Voici, nous avons ouï parler d'elle en Éphrath, nous l'avons trouvée dans les champs de Jaar. » Éphrath est la contrée où était située Bethléhem, le lieu de naissance de David, et Jaar est la même chose que Kiriath-Jéarim (2), où tu sais que David alla chercher l'arche dans la maison d'Abinadab. Après que David l'eut trouvée là, tu sais ce qui arriva.

SOPHIE. — Oui, maman. L'arche fut mise sur un chariot neuf, et les bœufs ayant glissé, Uzza voulut retenir l'arche, et l'Éternel le frappa de mort.

LA MÈRE. — David, instruit par la parole de Dieu, n'agit plus de même pour transporter l'arche de la maison d'Obed-Édom. Il dit : « Il ne convient pas que l'arche de Dieu soit portée par personne excepté les Lévites ; car l'Éternel les a choisis pour porter l'arche de Dieu, et pour en faire le service

(1) Éphésiens III, 16-20 ; Colossiens III, 14-17 ; Jean XIV, 23 ; 1 Corinthiens VI, 19, 20.

(2) Pour Bethléhem, voir Michée V, 2. « Jaar » veut dire « forêt ; » et « Kiriath-Jéarim » signifie « ville des forêts. »

à toujours. » Alors il fit venir les sacrificateurs Tsadok et Abiathar avec les chefs des Lévites, et il leur dit : « Sanctifiez-vous, et faites monter l'arche de l'Éternel, le Dieu d'Israël, au lieu que je lui ai préparé. Car, parce que vous ne l'avez pas fait la première fois, l'Éternel, notre Dieu, a fait une brèche parmi nous ; car nous ne l'avons pas recherché conformément à l'ordonnance. » En même temps, David régla tout l'ordre du service des Lévites pour la célébration des louanges de l'Éternel avec des chants et des instruments de musique. Parmi les chantres qui furent établis par les chefs des Lévites pour diriger leurs frères, il y en a trois dont je te dirai quelques mots. Mais d'abord te souviens-tu du nombre des fils de Lévi et de leurs noms ?

SOPHIE. — Je crois qu'oui, maman. Il y en avait trois qui se nommaient Kéhath, Guershon et Mérari (1), et je me rappelle que c'étaient les descendants de Kéhath qui avaient la charge de porter l'arche, et la table, et le chandelier d'or (2).

LA MÈRE. — Je suis bien aise, Sophie, de voir que tu te rappelles ce que nous avons lu dans la parole de Dieu. Les trois principaux chantres établis par les chefs des Lévites étaient Héman, Asaph et Éthan. Ils sont auteurs de quelques-uns des Psaumes. Le premier était de la famille de Kéhath et petit-fils de Samuel (3). Il a écrit le Psaume LXXXVIII. Il est aussi appelé « le voyant (ou prophète) du roi dans les paroles de Dieu, pour exalter sa puissance (4). » Asaph, dont il est très souvent question, et qui est aussi appelé un « voyant (5), » a écrit plusieurs

(1) Genèse XLVI, 11; Nombres III, 17. — (2) Nombres III, 31.

(3) 1 Chroniques VI, 33. — (4) 1 Chroniques XXV, 5.

(5) 2 Chroniques XXIX, 30.

Psaumes, le I.^{me} et les Psaumes LXXIII à LXXXIII. Son nom est associé à celui de David, comme auteur des saints cantiques par lesquels on louait l'Éternel. Il était de la famille de Guerchon (1). Enfin Éthan, qui était descendant de Mérari (2), a écrit le magnifique Psaume LXXXIX.

SOPHIE. — Je te remercie, chère maman, de m'avoir donné ces détails. Quand je lirai ma Bible et que je trouverai les noms de ces hommes, je saurai qui ils étaient. Ils étaient heureux d'être choisis pour célébrer Dieu par leurs chants.

LA MÈRE. — C'est vrai; mais tu sais que nous avons aussi tous ce privilège, et que l'apôtre Paul nous recommande de nous entretenir « par des psaumes et des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de notre cœur au Seigneur (3). » Seulement le culte du chrétien est en esprit et en vérité (4); ce n'est pas un culte terrestre comme celui des Israélites, accompagné d'une grande pompe et de cérémonies magnifiques. Rien de semblable ne nous est prescrit dans le Nouveau Testament. Il nous est dit d'être rempli de l'Esprit et de chanter de notre cœur à Dieu (5), en rendant « toujours grâces pour toutes choses à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. » Quand notre cœur connaît et goûte l'amour du Seigneur Jésus, il est rempli de joie, et il chante.

SOPHIE. — Oui, maman; je sais cela. Il m'arrive souvent de penser à tout ce qu'il a fait pour moi et combien il est bon, et grand, et glorieux, et alors quelqu'un de nos chers cantiques me revient dans l'esprit et je le chante en moi-même. Et j'aime

(1) 1 Chroniques VI, 39 — (2) 1 Chroniques VI, 44.

(3) Éphésiens V, 19. — (4) Jean IV, 23.

(5) Colossiens III, 16.

aussi tellement à l'école du dimanche ou aux réunions quand nous chantons tous ensemble ! Je pense alors combien ce sera beau, lorsque nous serons autour du trône de l'Agneau, dans le ciel, et que nous chanterons ces cantiques nouveaux dont il est parlé (1).

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; ce sera bien beau. Notre culte sera alors parfait, comme le sera notre bonheur. Mais nous n'avons plus le temps maintenant de voir comment David introduisit l'arche dans sa demeure. Ce sera pour une autre fois, si le Seigneur le permet.

L'Église ou l'Assemblée.

(Son histoire sur la terre.)

ARIUS ET LE CONCILE DE NICÉE.

Vous vous rappelez, mes jeunes amis, que je vous ai parlé une fois d'hérésies, c'est-à-dire de fausses doctrines qui avaient surgi dans l'Église. C'est une triste partie de son histoire sur la terre, mais vous savez que l'apôtre Paul, en faisant ses adieux aux anciens de l'assemblée d'Éphèse, leur avait annoncé les efforts que ferait l'ennemi pour corrompre la foi des saints. (Actes XX, 29, 30.) Pierre aussi, dans sa seconde épître, dit : « Il y aura parmi vous de faux docteurs, qui introduiront furtivement des sectes de perdition, reniant aussi le

(1) Apocalypse V, 9.

Maître qui les a achetés. » (2 Pierre II, 1.) L'Esprit Saint mettait ainsi les fidèles en garde, et les conducteurs du troupeau devaient veiller pour que le mal ne s'introduisit pas parmi eux. Il faut donc, si pénible que soit ce sujet, que je vous en parle, désirant qu'il en ressorte quelque enseignement pour vous.

Je vous ai mentionné plusieurs de ces hérésies, mais celle qui causa le plus de mal dans l'Église, à cause de la gravité de son objet et de l'extension qu'elle prit, est l'*arianisme*. On la nomme ainsi du nom d'Arius, qui en fut le plus ardent promoteur et le plus habile défenseur, car on pense que la même fausse doctrine ou d'autres semblables avaient été tenues avant lui.

Arius, né vers l'an 270, était un prêtre de l'église d'Alexandrie, cette grande et célèbre ville d'Égypte. C'était un homme d'un extérieur imposant, mais d'un abord agréable et prévenant, de mœurs pures, ayant de vastes connaissances, beaucoup d'intelligence, une grande habileté dans le raisonnement, parlant avec aisance et exposant ses vues avec un talent persuasif. Mais sous une apparence d'humilité, il cachait un grand orgueil et une ambition démesurée. Vous remarquerez, mes jeunes amis, qu'il y a toujours de grands pièges pour les hommes, même chrétiens, richement doués sous le rapport de l'intelligence et du talent, et qu'ils ont à être particulièrement en garde contre les séductions de Satan qui cherche toujours les meilleurs instruments pour combattre la vérité. Tel fut Arius. Il avait tout ce qu'il faut pour séduire après avoir été séduit lui-même. (2 Timothée III, 13.)

La fausse doctrine d'Arius portait sur un point vital du christianisme, la gloire de Christ comme Fils éternel du Père. Il enseignait que le Fils n'a

pas existé de toute éternité ; qu'il était le premier et le plus excellent des êtres que Dieu le Père avait tirés du néant ; qu'il n'était donc qu'une créature, bien qu'infiniment élevée au-dessus des autres, et qu'en puissance et en gloire, il était, dans sa nature, inférieur au Père. En résumé, Arius niait la divinité éternelle de Christ. Pour lui, Christ était *un Dieu*, mais non pas *Dieu*. Or, mes jeunes amis, l'Écriture nous enseigne tout autrement.

Dieu est infini, et nous ne sommes que de pauvres créatures bornées ; nous ne pouvons donc sonder, connaître, ni comprendre le mystère de l'essence divine. Comme le disait un des amis de Job : « Peux-tu, en sondant, découvrir ce qui est en Dieu, ou découvriras-tu parfaitement le Tout-puissant ? Ce sont les hauteurs des cieux — que feras-tu ? C'est plus profond que le shéol, qu'en sauras-tu ? » (Job XI, 7, 8.) Mais il nous faut retenir et garder avec soin ce que Dieu nous a révélé de Lui-même dans sa Parole. Or partout elle nous dit qu'il y a un seul Dieu. (Deutéronome VI, 4; Marc XII, 29; Jean XVII, 3; 1 Timothée II, 5.) Mais en même temps, elle nous parle du Père qui est Dieu (Jean XVII, 3; 1 Corinthiens VIII, 6), du Fils qui est Dieu (Hébreux I, 8, 9; Jean I, 1; Romains IX, 5), et de l'Esprit Saint qui est Dieu. (Actes V, 3, 4, et comparez Actes VII, 51, avec 2 Rois XVII, 14.) Ce sont trois Personnes distinctes dans l'unité d'un seul Dieu ; l'Écriture l'enseigne clairement, mais c'est un mystère que notre faible esprit ne peut expliquer. Nous voyons constamment dans le Nouveau Testament, ces trois Personnes divines agir d'un accord, mais chacune d'une manière distincte, pour notre salut. Le Père qui est Dieu a, dans son amour, donné son Fils pour que nous ne périssons pas, mais que nous ayons la vie éternelle. (Jean III, 16.) Le Fils, Jésus-Christ, qui est Dieu,

nous a aimés, et est devenu un homme pour nous sauver en mourant pour nos péchés (Galates II, 20; Éphésiens V, 2); et l'Esprit Saint, qui est Dieu, agit dans nos âmes pour nous régénérer et nous donner l'assurance que nous sommes enfants de Dieu. (Jean III, 5, 6; Tite III, 5; Romains VIII, 15, 16.) Et, de plus, le Nouveau Testament, mes jeunes amis, est rempli de passages qui attestent la divinité éternelle du Seigneur Jésus, son unité de nature et son égalité avec le Père. (Jean I, 1; VIII, 58; Romains IX, 5; Jean V, 17-19; X, 30; XIV, 9.) C'est cette grande vérité qu'Arius niait.

Il est très vrai que le Fils de Dieu est devenu un homme (Jean I, 14), et ainsi il s'est abaissé en prenant la forme d'esclave, et a été fait un peu moindre que les anges. (Philippiens II, 6-8; Hébreux II, 9.) Et c'est là aussi un mystère que nous ne pouvons comprendre, cette union de Dieu et de l'humanité en une même Personne, l'Homme Christ Jésus, vrai homme et vrai Dieu en même temps. (1 Timothée II, 5, 6; III, 16.) Aussi Jésus dit-il : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père. » Aucune créature ne peut sonder le mystère de sa Personne. (Matthieu XI, 27; 1 Timothée III, 16.) Mais pourquoi le Fils de Dieu s'est-il ainsi abaissé et est-il devenu un homme? Ah! vous le savez, mes jeunes amis. Il est devenu un homme, afin de pouvoir se charger de nos péchés, afin de pouvoir subir le jugement de Dieu, souffrir et mourir à notre place. Comment sans cela, nous pécheurs, aurions-nous pu être sauvés? Mais pour accomplir cette œuvre, il fallait qu'il fût Dieu. Pensez-vous qu'une créature si excellente fût-elle, eût pu expier nos péchés? Non; la valeur infinie du sacrifice de Jésus vient de la valeur infinie de sa Personne. Celui-là seul qui a fait les mondes, qui est le resplendissement de la gloire

de Dieu et l'empreinte de sa substance, qui soutient tout par sa parole puissante, qui est Dieu, en un mot, pouvait faire par Lui-même la purification de nos péchés. (Hébreux I, 1-3.) Et Dieu, selon sa justice, n'aurait pu punir une créature pour nous. Son Fils seul pouvait se présenter comme victime.

Vous comprenez donc, mes jeunes amis, que la funeste doctrine d'Arius non seulement privait le Seigneur Jésus de sa gloire comme « Dieu sur toutes choses béni éternellement » (Romains IX, 5), mais détruisait aussi le fondement de notre rédemption, car si Christ n'est qu'une créature, il ne peut nous sauver. Mais il est, béni soit Dieu, « notre *grand Dieu et Sauveur* » (Tite II, 13), que nous adorons et adorerons durant l'éternité.

Je vous ai parlé de cela un peu longuement, mes jeunes amis, parce que la fausse doctrine d'Arius, sous une forme ou une autre, subsiste encore de nos jours. Satan, dès le commencement de l'Évangile, a cherché à ternir la gloire du Seigneur et il continue. Retenez donc ferme à cet égard les enseignements de la sainte Parole. Jésus « est le Dieu véritable et la vie éternelle. » (1 Jean V, 20.)

Arius prêchait avec zèle et succès ses fausses et pernicieuses doctrines dans la ville d'Alexandrie et dans les campagnes, et se faisait beaucoup de partisans. Alors, l'évêque d'Alexandrie, qui se nommait Alexandre et qui était zélé pour la saine doctrine, le fit comparaître deux fois devant lui et le clergé de la ville. Alexandre, secondé énergiquement par le diacre Athanase, qui fut aussi plus tard évêque de cette ville, s'efforça de convaincre Arius de ses erreurs et de le faire se rétracter. Mais tout fut inutile. « L'impie Arius, » s'écria l'évêque, « a osé proférer des blasphèmes contre le divin Rédempteur. » Et il convoqua à Alexandrie un concile, c'est-à-dire une

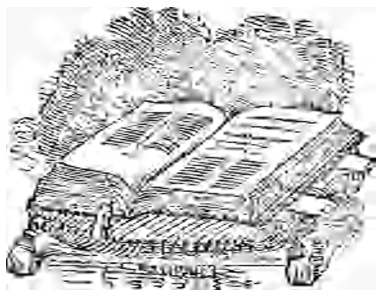
assemblée des évêques des églises environnantes. Ce concile condamna Arius, ses doctrines et ses partisans. Il fut exclu de l'Église et de la ville, et se retira en Palestine, où, nullement découragé, il continua avec activité à répandre ses vues. Par la puissance de sa parole, il gagna de nombreux partisans, parmi lesquels deux personnages très influents, Eusèbe, évêque de Césarée, l'historien de l'Église, et Eusèbe, évêque de Nicomédie. Ce dernier convoqua un concile en Bithynie, qui annula ce que le concile d'Alexandrie avait décidé et réhabilita Arius. Vous voyez quelles tristes et profondes divisions se formaient et se creusaient dans l'Église où autrefois on n'était qu'un cœur et une âme, où l'on n'avait qu'une même pensée. Quel désolant spectacle aux yeux du monde païen ! Que devenaient les âmes des simples fidèles au milieu de ces dissensions ? Ah ! nous pouvons être sûrs que les soins du bon Berger ne manquaient pas à ceux qui étaient humbles de cœur, mais sans doute plusieurs étaient troublés et scandalisés. Mais c'est pourtant une chose précieuse de voir que des hommes de foi comme Alexandre et Athanase se levaient pour maintenir la gloire du Seigneur. Jésus le reconnaît, quand il dit à l'ange de l'assemblée de Pergame, qui représente cette période de l'histoire de l'Église : « Tu tiens ferme mon nom, et tu n'as pas renié ma foi. » (Apocalypse II, 13.) Demandons au Seigneur, mes jeunes amis, dans les jours où nous vivons, d'être aussi fidèles à Christ et à sa Parole.

Qu'arriva-t-il après qu'Arius eut été réhabilité ? Il avait de nombreux partisans à Alexandrie ; ses amis sollicitaient Alexandre de le recevoir, Arius ayant dans ses correspondances habilement atténué celles de ses affirmations qui avaient le plus choqué. Mais Alexandre fut inflexible ; il tenait ferme pour

la pure doctrine de Christ et se refusait à des compromis. Bientôt toutes les églises d'Orient furent agitées et troublées par cette dispute où la vérité chrétienne était en jeu, et le bruit en vint à l'empereur Constantin qui s'en émut.

Il ne se rendait pas bien compte de la question, mais de même qu'il n'aurait pas voulu qu'on touchât à l'unité de l'empire, il pensait qu'il ne devait pas y avoir de divisions dans l'Église. Il chercha d'abord à ramener la paix entre les deux partis, par une lettre qu'il adressa à Alexandre et à Arius et qu'il envoya par Hosius, évêque de Cordoue en Espagne. C'était un fidèle serviteur de Christ qui avait souffert durant les persécutions et qui n'approuvait pas les vues d'Arius. L'empereur dans sa lettre, pleine de sagesse et de modération, exhortait Alexandre et Arius à cesser leurs querelles au sujet de questions vaines et subtiles. Il ne comprenait pas qu'il s'agissait, non de disputes de mots, mais de la gloire de Christ et du salut des âmes.

L'effort de Constantin échoua ; les deux partis refusèrent d'entendre Hosius, et l'empereur commença à voir que l'objet de la lutte était plus sérieux qu'il ne pensait. Il résolut donc de convoquer un concile général, c'est-à-dire une assemblée de tous les évêques de la chrétienté, dans l'espérance qu'ils établiraient la vraie doctrine, et mettraient fin pour toujours à des querelles qui n'engendraient que l'animosité. Si le Seigneur le permet, je vous parlerai une autre fois de ce concile.



Aimez-vous la Bible autant que lui ?

La mère du petit Georges l'envoya un jour acheter du savon. La marchande en prit un morceau sur une tablette et chercha du papier pour l'envelopper. Sur le comptoir se trouvait un gros livre dont elle se disposait à déchirer une feuille, quand Georges arrêtant tout étonné ses grands yeux noirs sur elle, s'écria : « Mais c'est une Bible ! »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? » répondit la marchande.

« C'est la Bible, » répéta le jeune garçon ; « que voulez-vous en faire ? »

« En prendre une feuille pour envelopper ton savon. »

« Comment oseriez-vous déchirer ce beau livre ? car c'est la Bible, » répliqua Georges avec sérieux.

« Qu'est-ce que cela me fait ? » dit la marchande d'un ton un peu irrité. « Je l'ai achetée comme vieux papier pour m'en servir au magasin. »

Avec plus d'énergie encore, Georges répondit :

« Comment pouvez-vous vous servir de la Bible pour envelopper vos marchandises ? Ah ! comme j'aimerais qu'elle fût à moi ; certes je ne la déchirerais pas. »

« Eh bien, » dit la marchande, « si tu me donnes ce qu'elle m'a coûté, elle sera à toi. » En disant cela, elle lui en indiqua le prix, qui n'était que de quelques centimes, et Georges tout heureux, s'écria : « Je cours vite à la maison demander de l'argent à maman. »

Arrivé chez lui presque hors d'haleine, tant il avait couru vite, il dit à sa mère : « Chère maman, donne-moi, s'il te plaît, un peu d'argent. »

« Pourquoi faire, mon enfant ? » demanda celle-ci.

« Pour acheter une Bible, » répondit-il. « La dame du magasin voulait déchirer la Bible, et je lui ai dit qu'elle ne devait pas le faire. Alors elle m'a offert de me la vendre. Je t'en prie, maman, donne-moi l'argent pour que je puisse l'acheter et qu'on ne la déchire pas. »

La mère, d'un ton triste, répliqua : « Hélas ! mon cher Georges, je ne le puis pas ; car je n'ai plus du tout d'argent en ce moment. »

Georges était inconsolable, mais sa pauvre mère n'y pouvait rien. Enfin, avec des yeux pleins de larmes il retourna au magasin et dit à la marchande : « Ma mère est pauvre, madame. Elle ne peut pas me donner de l'argent ; mais, je vous en prie, ne déchirez pas la Bible. Elle nous raconte tant de belles choses du Seigneur Jésus-Christ. »

Le profond chagrin que le pauvre garçon exprimait avec tant de candeur, toucha le cœur de la marchande qui lui dit, en passant doucement la main sur son front : « Eh bien, mon petit, ne pleure pas. Tu auras la Bible. Je te la donnerai si tu m'apportes le poids équivalent de vieux papier. »

Georges ne s'attendait pas à un si grand bonheur. « Merci mille fois, madame, » s'écria-t-il. « Je veux faire tous mes efforts. » Et aussitôt il retourna auprès de sa mère et la pria de lui donner tout le vieux papier qu'elle pourrait. La mère lui donna volontiers ce qu'elle avait. Il alla ensuite chez quelques voisins qui lui en donnèrent aussi et, quand il crut en avoir assez, il en fit un paquet qu'il porta vite chez la bonne marchande. En entrant, il cria : « Voilà du papier, madame. »

« Bien, mon garçon, » répondit-elle. « Laisse-moi le peser. »

Elle prit le paquet de vieux papier, le mit d'un côté de la balance et la Bible de l'autre. Et voilà que le plateau où était le papier s'abaissa tout en bas. Georges, voyant cela, s'écria : « La Bible est à moi ! La Bible est à moi ! » La marchande lui donna le livre, il la remercia de tout son cœur, et prenant la Bible il courut vers sa mère, à laquelle de tout loin il cria en tenant le livre en l'air : « Je l'ai, maman ; je l'ai. »

Et maintenant, mes jeunes lecteurs, que pensez-vous du petit Georges ? Aimez-vous la Bible autant que lui ?

Georges savait que ce saint livre contient des choses précieuses et magnifiques. Il nous parle du grand Dieu, du Dieu souverain, le Très-Haut qui habite dans le ciel. Il nous dit que le Fils de Dieu est venu du ciel sur cette terre pour souffrir et mourir sur une croix infâme pour de pauvres pécheurs. Entendre parler des merveilles de l'amour de Dieu et pouvoir les lire lui-même, était pour Georges une chose si précieuse et qui le rendait si heureux, qu'il ne recula devant aucune peine afin d'obtenir la vieille Bible de la marchande.

En est-il ainsi de vous, jeunes amis ? Certainement

chacun de vous a une Bible, sinon lui appartenant, au moins dans la maison, et vous n'avez pas besoin, ni de demander de l'argent, ni de chercher du vieux papier pour vous en procurer une. Eh bien, ayant un si grand privilège, en usez-vous avec reconnaissance envers Dieu ? Ah ! mon jeune ami, ma jeune amie, prenez ce saint livre et lisez-le. Lisez-le souvent et avec prière, afin que, comme le jeune Timothée, vous acquériez la connaissance des saintes lettres qui peuvent vous rendre sages à salut, par la foi dans le Christ Jésus. Ce livre est la parole de Dieu ; il est divinement inspiré et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger et instruire dans la justice, et il nous rend ainsi accompli pour toute bonne œuvre. (2 Timothée III, 15, 16.)

Ta gloire, ô notre Dieu ! brille dans ta Parole ;
Elle est, pour tes enfants, un trésor précieux :
C'est la voix d'un ami qui soutient et console ;
C'est la lettre d'amour écrite dans les cieux.

En la lisant, notre âme est toujours rafraîchie,
Notre cœur déchargé des plus rudes fardeaux.
C'est la source abondante où se puise la vie,
Le fleuve de la grâce aux salutaires eaux.

Tu nous instruis, tu nous consoles,
Durant ton absence, ô Jésus !
Car ton Esprit et tes paroles
Demeurent avec les élus.

Ta voix se fait toujours entendre
Dans tes oracles précieux,
Et ton Esprit, pour les comprendre,
Touche nos cœurs, ouvre nos yeux.



« Nous voyons Jésus »

(Hébreux II, 9.)

Le petit Walter était fils de parents chrétiens, qui lui avaient parlé de bonne heure du Seigneur Jésus, le véritable ami des enfants. Walter aimait à entendre raconter ce que le Sauveur a fait : comment il bénissait les enfants, guérissait les malades, nourrissait les affamés, et comment il fut puni à notre place sur la croix, et mourut pour nos péchés. A cause de cela Walter aimait le Sauveur, et il aurait bien voulu le voir. Il aurait tant aimé à être là quand le Seigneur Jésus allait de lieu en lieu faisant du bien. Il pensait qu'il deviendrait bien vite tout à fait un bon garçon, s'il voyait seulement une fois le Seigneur Jésus ; car il avait souvent du chagrin lors-

qu'il avait fait quelque chose de mal, et que par là il avait affligé, non seulement ses parents, mais aussi le Seigneur. Tous les jours il Lui demandait de faire de lui un agneau de son troupeau, bien obéissant et bien doux.

Un jour, Walter entendit, à l'école du dimanche, la monitrice dire : « *Nous voyons maintenant le Seigneur Jésus des yeux de la foi.* » Il écouta tout étonné : ces paroles le frappèrent si fortement que, pendant toute l'heure de l'école, il ne put penser à autre chose. Quand l'école fut terminée, il s'approcha de la monitrice et lui dit : « Je vous en prie, Mademoiselle J., qu'est-ce que c'est que *les yeux de la foi* ? »

La monitrice comprit bien vite ce qui embarrassait son petit élève, et elle lui demanda : « As-tu jamais vu ton oncle Walter, qui demeure en Amérique ? »

« Non, » répondit l'enfant.

« Comment donc peux-tu savoir que tu as un oncle Walter, puisque tu ne l'as jamais vu ? »

« Oh ! c'est que j'ai déjà reçu beaucoup de cadeaux de lui, et il nous écrit souvent, à mes frères et sœurs et à moi, et au bas de ses lettres, il y a toujours : *Votre oncle Walter qui vous aime.* »

Mais comme la monitrice secouait la tête et avait l'air de douter, le petit garçon avec une sorte d'impatience lui dit : « Je sais pour sûr que j'ai un oncle Walter. Beaucoup de personnes que je connais, m'ont parlé de lui ; papa et maman aussi. Et quand je serai grand, si je suis sage, j'irai le voir. *Je crois tout cela aussi certainement que si je le voyais lui-même.* »

« Ainsi, tu ne l'as jamais vu des yeux de ton corps, » continua M^{lle} J. Walter secoua la tête négativement.

« Et cependant tu crois que tu as un oncle aussi

fermement que si tu le voyais de tes propres yeux. Eh bien, mon cher Walter, tu le vois *des yeux de la foi*, et c'est ainsi que nous voyons maintenant le Seigneur Jésus. — Tu sais qu'il nous fait beaucoup de bien chaque jour. Il nous donne bien plus que les cadeaux que ne t'envoie ton oncle Walter. Non seulement il nous donne le beau soleil et la pluie rafraîchissante en leur temps, le pain et les vêtements dont nous avons besoin, mais il accorde chaque jour, à ceux qui l'aiment, de nouvelles grâces : la paix, la joie, la consolation et la force. Plusieurs qui ont connu le Seigneur sur la terre, Matthieu, Jean, Pierre et d'autres, rendent témoignage dans la parole de Dieu, de ce qu'ils ont vu et entendu de Lui. C'est pour cela que nous disons : « *Nous voyons Jésus ;* » nous le voyons des yeux de la foi. Comprends-tu maintenant ce que cela veut dire ? »

« Oui, » répondit à voix basse l'enfant qui avait écouté avec attention sa monitrice et qui se réjouissait d'avoir compris comment nous voyons Jésus maintenant.

Walter prit congé de M^{lle} J., et revint chez lui ce jour-là avec une nouvelle et précieuse pensée dans son cœur. Cette parole qu'il avait saisie fut en lui comme une semence tombée dans une bonne terre. Dès lors, Walter vit le Seigneur Jésus des yeux de la foi, il se confia en Lui, le suivit et porta pour son Sauveur de bons fruits de sagesse et d'obéissance.

Oui, mon Sauveur est au ciel, je le crois ;
Car chaque jour Il me bénit, Il m'aime,
En attendant que près de Lui je sois
Et le contemple en sa gloire suprême.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

LE TRANSPORT DE L'ARCHE EN SION.

(2 Samuel VI; 1 Chroniques XIII-XVI.)

LA MÈRE. — Nous continuerons à voir, ma chère Sophie, comment l'arche de l'Éternel fut transportée à Sion.

SOPHIE. — J'espère, maman, qu'il n'arriva plus d'accident fâcheux.

LA MÈRE. — Non, car tout avait été disposé selon l'ordonnance de l'Éternel. Les sacrificateurs et les Lévites s'étant purifiés, ces derniers prirent l'arche de Dieu sur leurs épaules au moyen des barres qu'ils placèrent sur eux, « comme Moïse l'avait commandé, selon la parole de l'Éternel. » Puis David, les Lévites qui portaient l'arche et les chantres, tous vêtus de robes de lin, s'avancèrent vers Sion. David portait aussi un éphod de lin.

SOPHIE. — Qu'est-ce que c'était, chère maman ?

LA MÈRE. — L'éphod était une sorte de large ceinture, consistant en deux rubans qui prenaient sur le cou, descendaient des épaules et se croisaient sur la poitrine, puis retournaient en arrière pour ceindre la robe. C'était comme une espèce d'écharpe. L'éphod était le signe distinctif des sacrificateurs.

SOPHIE. — Mais David n'était pas sacrificateur.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie; mais David revêt

ici, selon la pensée de Dieu, le caractère de roi et sacrificateur, comme type du Seigneur Jésus. Le prophète Zacharie annonce que, dans un temps à venir, il y aura « un homme dont le nom est Germe, ... qui bâtira le temple de l'Éternel, et il portera la gloire, et il s'assiéra, et dominera sur son trône, et il sera sacrificateur sur son trône (1). » Cet homme est le Seigneur Jésus qui sera, pour Israël repentant et rétabli dans sa terre, roi et sacrificateur pour le gouverner et le bénir.

SOPHIE. — C'est comme Melchisédec, n'est-ce pas, maman (2) ?

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie.

SOPHIE. — Et il est dit que nous sommes aussi rois et sacrificateurs (3).

LA MÈRE. — C'est encore vrai, mon enfant. Nous sommes associés à la dignité de notre précieux Sauveur. Nous le voyons dans le quatrième chapitre de l'Apocalypse (4).

SOPHIE. — Et je me rappelle aussi que les saints dans le ciel sont vêtus de vêtements de lin blancs (5), comme David et les Lévites.

LA MÈRE. — Oui; tout ce qui se passait dans ce beau jour où l'on transportait l'arche en Sion, en signe de grâce et de bénédiction, était une ombre de ce jour infiniment plus beau où Jésus régnera avec ses rachetés, et où Israël et la terre entière seront bénis; où la paix et la justice domineront; où « la bonté et la vérité se seront rencontrées, où la justice et la paix s'entre-baiseront (6). » Mais continuons notre histoire de David. Le roi, mar-

(1) Zacharie VI, 12, 13. — (2) Genèse XIV, 18-20; Hébreux VII, 1-3. — (3) 1 Pierre II, 9; Apocalypse I, 6 — (4) Chapitre IV, 4; V, 10; 2 Timothée II, 12. — (5) Apocalypse IV, 4; VII, 9; XIX, 8, 14. — (6) Psaume LXXXV, 9-13.

chant en tête du cortège et transporté d'une sainte joie, dansait et sautait de toute sa force devant l'Éternel. Après lui venaient l'arche portée par les Lévites, puis les chantres faisant retentir l'air de leurs chants et des accords de leurs instruments de musique, et enfin Israël, le peuple entier, poussant des cris de joie en accompagnant le trône de son grand Roi, Jéhovah.

SOPHIE. — Chère maman, ce devait être bien beau, mais sais-tu à quoi cela me fait penser ?

LA MÈRE. — Dis-le, ma chère enfant.

SOPHIE. — Eh bien, c'est à cette joie du ciel dont il est parlé dans l'Apocalypse, quand il est dit à propos des noces de l'Agneau : « Alléluia ! car le Seigneur, notre Dieu, le Tout-Puissant, est entré dans son règne. Réjouissons-nous, et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire (1). » C'est si beau, maman, de voir comme Dieu veut rendre heureux son peuple.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Israël était heureux aux jours où l'arche entra à Sion ; mais ces jours ne furent pas de longue durée. Israël et la terre seront dans la joie quand Jésus régnera, mais cela aussi prendra fin. La joie dans le ciel sera éternelle, car le péché n'y sera plus. C'est la présence de Dieu seule qui remplit le cœur d'un bonheur réel (2), et dans le ciel rien ne viendra entraver ou obscurcir la jouissance de cette présence. Mais la joie véritable qui résulte de la bénédiction divine produit l'adoration. Aussi nous voyons que le culte dû à l'Éternel n'était pas oublié. Quand les Lévites chargèrent l'arche sur leurs épaules, ou sacrifia sept veaux en holocauste à l'Éternel, et sept bœufs comme sacrifices de prospérité. Puis quand les Lé-

(1) Apocalypse XIX, 6, 7. — (2) Psaume XVI, 11.

vites avaient fait six pas, David offrait un taureau et une bête grasse.

SOPHIE. — L'Éternel était ainsi célébré et honoré par tout son peuple, et par le roi qu'il avait choisi.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et c'est ce que demande notre Dieu. C'est avec cette sainte pompe, bien différente des fêtes par lesquelles on honore les hauts faits des grands de la terre, que l'arche, le trône de l'Éternel, entra dans la cité de David, et fut placée « dans la tente que David avait tendue pour elle. » On offrit encore des holocaustes et des sacrifices de prospérité, et David put alors dire ces paroles du Psaume : « Lève-toi, Éternel ! pour entrer dans ton repos, toi et l'arche de ta force ! » Et alors aussi, il exhorta le peuple d'Israël par ces paroles : « Entrons dans ses demeures ; prosternons-nous devant le marchepied de ses pieds. » Puis il pria pour les sacrificateurs et le peuple, en disant : « Que tes sacrificateurs soient revêtus de justice, et que les saints chantent de joie (1). » Mais as-tu compris, Sophie, pourquoi David disait : « Lève-toi, Éternel ! pour entrer dans ton repos, toi et l'arche de ta force » ?

SOPHIE. — C'est peut-être parce que jusqu'alors l'arche n'avait pas eu de demeure fixe.

LA MÈRE. — C'est bien cela. Quand les Israélites étaient en marche dans le désert, l'arche allait avec eux de lieu en lieu (2). Lorsqu'ils partaient, Moïse disait : « Lève-toi, Éternel ! et que tes ennemis soient dispersés, et que ceux qui te haïssent s'enfuient devant toi (3) ! » Mais étant entrés dans le pays promis, et, après bien des vicissitudes, maintenant qu'ils avaient pour roi l'homme selon le cœur de Dieu,

(1) Psaume CXXXII, 7-9. — (2) 1 Chroniques XVII, 5.

(3) Nombres X, 35.

l'arche pouvait avoir son lieu de repos, celui qui avait été choisi par l'Éternel lui-même. C'est ce qu'il dit dans le beau Psaume dont je t'ai parlé, en réponse à la prière de David.

SOPHIE. — Voudrais-tu, chère maman, me dire les paroles de ce Psaume.

LA MÈRE. — Ouvre ta Bible, et lis depuis le verset 13 du Psaume CXXXII.

SOPHIE (*lit*). — « Car l'Éternel a choisi Sion ; il l'a désirée pour son habitation : C'est ici mon repos à perpétuité ; ici j'habiterai, car je l'ai désirée. »

LA MÈRE. — Tu vois, ma chère enfant, que l'Éternel n'oubliera jamais Sion, bien qu'aujourd'hui elle soit ruinée à cause des péchés d'Israël (1). Mais il ramènera son peuple, et Sion sera de nouveau sa demeure (2). Lis encore les versets 15 et 16, et tu verras comme Dieu répond aux prières en donnant plus même que nous ne demandons.

SOPHIE (*lit*). — « Je bénirai abondamment ses vivres, je rassasierai de pain ses pauvres ; et je revêtirai de salut ses sacrificateurs, et ses saints exulteront en chantant de joie. » C'est vrai, maman. L'Éternel promet l'abondance même pour les pauvres ; les sacrificateurs sont l'objet de la délivrance, et il y a pour les saints une joie triomphante, car tu m'as dit qu'exulter signifie montrer une joie triomphante.

LA MÈRE. -- Et c'est là ce que le Seigneur Jésus donne à ses bien-aimés. Sur la terre, il nourrissait les pauvres du troupeau (3) ; il nous a fait des sacrificateurs pour son Dieu et Père, après nous avoir sauvés parfaitement, en nous lavant de nos péchés

(1) Lamentations II, 8-10 ; I, 4-8. — (2) Jérémie XXXI, 4-6 ; Ésaïe LI, 3.

(3) Matthieu XIV, 13-21 ; XV, 32-39.

dans son sang (1), et il remplit nos cœurs d'une joie excellente, en attendant que nous exultions dans le ciel (2).

SOPHIE. — Merci, maman, de tout ce que tu me dis. Oh ! comme nous sommes heureux de connaître Jésus !

LA MÈRE. — Continuons maintenant notre histoire de David. L'arche de l'Éternel ayant été ainsi placée dans la tente, David voulut que tout le peuple qui avait assisté à la fête, eût une part de ses bienfaits. Comme sacrificateur, il le bénit au nom de l'Éternel, et comme roi, il distribua des vivres à chacun. Ensuite, il établit « des Lévites devant l'arche de l'Éternel pour faire le service continuellement chaque jour, et pour rappeler et célébrer et louer l'Éternel, le Dieu d'Israël. » Puis il remit à Asaph, le chef des chantres, un beau cantique, que l'on chanta en ce jour-là pour la première fois (3). Il rappelle la grandeur de l'Éternel ; les merveilles que, dans les temps passés, il accomplit en faveur d'Israël ; il exhorte les peuples à adorer l'Éternel, et annonce sa venue pour juger la terre ; enfin, il se termine par l'exhortation si belle et répétée souvent dans les Psaumes : « Célébrez l'Éternel, car il est bon, et sa bonté demeure à toujours... Béni soit l'Éternel, le Dieu d'Israël, de l'éternité jusqu'en éternité ! » A cette invitation, tout le peuple répondit en disant : « Amen ! » et loua l'Éternel.

SOPHIE. — Ainsi toute cette belle fête s'était bien

(1) Apocalypse I, 5, 6. — (2) Jean XV, 11 ; Philippiens III, 4 ; Apocalypse XIX, 7.

(3) Ce cantique se compose des 15 premiers versets du Psaume CV ; du Psaume XCVI, avec quelques changements, du commencement des Psaumes CVI, CVII ; CXVIII et CXXXVI, et des versets 47 et 48 du Psaume CVI.

passée. Rien n'était venu la troubler. Combien David devait être rempli de bonheur !

LA MÈRE. — Bien certainement il l'était, car il aimait vraiment l'Éternel. Tout heureux d'avoir amené l'arche dans la tente qu'il avait préparée, il n'oublia pas le tabernacle qui était à Gabaon, avec l'autel des holocaustes. Là il établit le sacrificateur Tsadok, avec ses frères les sacrificateurs, « pour offrir à l'Éternel des holocaustes continuellement, matin et soir, selon tout ce qui est écrit dans la loi de l'Éternel (1). » Nous voyons par là que David connaissait la loi donnée de Dieu par Moïse et s'appliquait à faire ce qu'elle prescrivait. David désigna aussi des Lévites ayant à leur tête Héman et Jeduthun, afin qu'ils fussent devant le tabernacle et l'autel, « pour célébrer l'Éternel, parce que sa bonté demeure à toujours. » Le culte de l'Éternel ainsi rétabli, le peuple s'en alla, chacun dans sa maison, et « David s'en retourna pour bénir sa maison. » Mais là un grand chagrin l'attendait.

SOPHIE. — C'est bien étrange, maman, après tout ce que David avait fait, que Dieu permit que sa joie fût troublée. Mais que lui arriva-t-il ?

LA MÈRE. — Comme le cortège qui accompagnait l'arche entrait dans la ville, la femme de David, Mical, fille de Saül, regarda par la fenêtre et vit le roi David sautant et dansant devant l'Éternel, et elle le méprisa dans son cœur. Quand donc David s'en retourna pour bénir sa maison, Mical vint au-devant de lui et dit avec ironie : « Combien s'est honoré aujourd'hui le roi d'Israël, qui s'est découvert aujourd'hui devant les yeux des servantes de ses serviteurs, comme se découvrirait sans honte un homme de rien. » Elle aurait voulu, sans doute, que

(1) Exode XXIX, 38-42.

David marchait glorieusement en tête du cortège, vêtu d'habits royaux et la couronne en tête. Elle ne comprenait pas qu'en un tel jour, toute la gloire devait revenir à l'Éternel, et que même le roi devait Lui céder la place et prendre devant Lui une position d'humilité.

SOPHIE. — C'était bien mal à Mical. Elle aurait dû aussi être heureuse de voir l'arche ramenée en Sion et louer l'Éternel. Mais je pense qu'elle n'aimait pas l'Éternel, comme David. Et qu'est-ce que le roi lui dit ?

LA MÈRE. — Il répondit : « Je me suis abaissé devant l'Éternel, qui m'a choisi plutôt que ton père et toute sa maison, pour m'établir prince sur le peuple de l'Éternel, sur Israël ; et j'ai dansé devant l'Éternel ; et je me rendrai plus vil encore que cela, et je serai abaissé à mes yeux. Mais auprès des servantes dont tu as parlé, auprès d'elles, je serai honoré. » Il y avait dans le cœur de David de la reconnaissance envers Dieu qui lui avait donné le royaume ; il sentait sa petitesse et son indignité, et il savait que s'abaisser et s'humilier devant Dieu était la vraie grandeur et la place qui nous convient. « Celui qui s'abaisse sera élevé. »

SOPHIE. — Pauvre Mical ! C'était à elle maintenant d'avoir honte.

LA MÈRE. — Dieu lui infligea un châtement plus sévère. Elle n'eut point d'enfant jusqu'au jour de sa mort. C'était pour une femme juive un opprobre (1) et comme une punition. Mais elle, qui avait méprisé son mari et méconnu les droits de l'Éternel, qu'aurait-elle enseigné à ses enfants ? Comment les aurait-elle élevés ? En elle ainsi la maison de Saül fut rejetée. Elle ne pouvait donner des descendants au trône de David.

(1) Luc I, 25.

L'Église ou l'Assemblée.

(Son histoire sur la terre.)

LE CONCILE DE NICÉE.

Je vous ai dit, mes jeunes amis, que pour chercher à mettre un terme aux troubles suscités dans l'Église par la doctrine d'Arius, l'empereur Constantin convoqua un concile général, c'est-à-dire une assemblée de tous les évêques de la chrétienté. Il devait se tenir à Nicée, ville de Bithynie (1). On fournit aux évêques tout ce qui leur était nécessaire pour leur voyage, absolument comme s'il se fût agi de fonctionnaires de l'État, et vers la fin du mois de juin de l'année 325, se trouva rassemblé ce vaste concours des conducteurs spirituels de l'Église, pour s'occuper principalement de la grande question qui touchait à la gloire de la Personne de Christ. Outre trois cent vingt évêques environ, l'assemblée se composait d'un grand nombre de prêtres (ou anciens) et de diacres. « La fleur des serviteurs de Dieu, » dit Eusèbe, « venus des nombreuses communautés d'Europe, d'Afrique et d'Asie, se rencontrait là. » Ils avaient été convoqués par l'empereur lui-même ; et c'était lui, le maître du vaste empire romain, qui devait présider leurs assemblées.

Quel spectacle étrange, et pour les évêques, prêtres et diacres, les tout premiers. Bien peu d'années auparavant, ils étaient méprisés et livrés à l'oppo-

(1) La Bithynie était une province située au nord-ouest de l'Asie mineure. Elle est mentionnée en Actes XVI, 7, et 1 Pierre I, 1.

bre, en butte aux plus cruelles persécutions, aux souffrances et aux tribulations, de la part d'empereurs qui haïssaient le christianisme. Un grand nombre d'entre eux portaient sur leurs corps les traces des supplices qu'ils avaient endurés pour le nom de Christ. Maintenant tout était changé. Les portes du palais impérial leur étaient ouvertes; ils passaient sans crainte au milieu des gardes rangés sur leur passage pour leur faire honneur, et allaient s'asseoir à la table même de l'empereur. « C'était, » dit encore Eusèbe, « comme une image du royaume de Christ, un rêve plus qu'une réalité. »

Cela paraît grand et beau aux yeux de l'homme; il semble que ce fût un immense avantage et un glorieux triomphe pour le christianisme d'être arrivé à cette place d'honneur. Mais loin de là, mes jeunes amis. Rien ne démontrait mieux le déclin de l'Église, combien elle était déchue de sa simplicité primitive et avait perdu sa beauté aux yeux de Dieu. Mieux valait pour elle l'opprobre et les souffrances de la persécution. Alors elle suivait son Seigneur dans la voie où il marcha Lui-même sur la terre, méprisé et séparé du monde, tandis que maintenant elle s'était associée au monde et lui était assujettie.

L'empereur arriva à Nicée le 3 juillet. Le jour suivant, les évêques se rassemblèrent dans une salle du palais préparée à cet effet. Un trône d'or y était dressé pour Constantin. L'assemblée, raconte Eusèbe, demeura dans un silence profond pendant l'entrée des hauts dignitaires de l'empire, et attendit avec une vive impatience l'arrivée de l'empereur. Enfin celui-ci apparut vêtu magnifiquement, couvert d'or et de pierreries, de telle sorte que les yeux des évêques étaient presque éblouis par cette splendeur inaccoutumée pour eux. A son entrée,

l'assemblée entière se leva. Il se dirigea vers le trône préparé à son intention, mais, par déférence pour les évêques, resta debout jusqu'à ce qu'on l'eût prié de s'asseoir. Après le chant d'une hymne, Constantin s'adressa ainsi à l'assemblée : « En vous voyant ainsi réunis, mes bien-aimés, je jouis de l'accomplissement de mes plus ardentes supplications... Lorsque, par la faveur et avec l'aide du Tout-Puissant, mes armes eurent été rendues victorieuses, je pensai que je n'avais plus qu'à le louer pour ses bénédictions, et à me réjouir avec ceux qu'il m'avait rendu capable de délivrer. Mais lorsque la nouvelle inattendue de vos dissensions m'arriva, je jugeai aussitôt nécessaire de prendre la chose en considération. Espérant que je pourrais par là trouver un remède au mal, je me suis empressé de vous convoquer... Hâtez-vous donc, bien-aimés, comme de fidèles serviteurs et ministres de notre commun Seigneur et Sauveur, d'écarter d'entre vous les causes des dissensions actuelles... En faisant ainsi, vous rendrez au Tout-Puissant un hommage agréable, et vous m'accorderez une précieuse faveur à moi, votre compagnon de service. »

C'étaient là de belles paroles, sans doute, et Constantin était sincère dans son désir de rétablir la paix et l'unité dans l'Église. Mais était-il en son pouvoir, ou au pouvoir des évêques de le faire ? Non ; Dieu seul pouvait porter remède au mal, et pour qu'il agit, tous auraient dû s'humilier devant Lui et s'attendre à Lui.

Voyons ce qui se passa. Pendant les deux mois que dura le concile, l'empereur en présida habituellement les séances, écoutant patiemment les débats, et s'entretenant souvent en particulier avec quelques-uns des évêques. Plus d'une fois, il dut ex-

horter le concile à la charité et au support mutuels. Plusieurs évêques avaient porté devant lui des sujets de plainte qu'ils pensaient avoir l'un contre l'autre. L'empereur leur dit de mettre leurs griefs par écrit, et qu'à un jour fixé, il les examinerait. Mais le jour venu, il jeta au feu, sans les lire, toutes ces récriminations, en disant qu'il ne lui appartenait pas de décider entre les différends des évêques chrétiens, et qu'il fallait remettre ces choses au jour du jugement.

Dans le concile se trouvaient plusieurs philosophes habiles dans l'art du raisonnement, et qui cherchaient à confondre leurs adversaires par des arguments subtils. Alors un vieillard vénérable d'entre les évêques, se leva et dit : « Le Christ et ses apôtres ne nous enseignent pas l'art de la logique, ni à user de vaines subtilités. Ils nous présentent la vérité toute simple et nue, afin que nous la gardions par la foi et dans la pratique des bonnes œuvres. » Les raisonneurs se turent.

Après de longues et sérieuses délibérations, le concile condamna Arius et sa doctrine. On dressa une confession de foi nommée depuis « le symbole de Nicée, » dans laquelle on maintenait la doctrine de la sainte Trinité, et celle de la divinité de Christ et de son unité avec le Père en essence, en puissance et en gloire. Arius, appelé devant le concile, ne craignit pas d'exposer de nouveau et de soutenir les fausses doctrines par lesquelles il avait troublé l'Église. Athanase, dont je vous ai parlé, combattit avec énergie les raisonnements subtils du faux docteur, et établit avec force la vraie foi. La grande majorité des évêques, à l'ouïe des blasphèmes d'Arius, se bouchèrent d'un commun accord les oreilles et prononcèrent l'anathème contre lui et ses enseignements.

Tous les évêques, à l'exception de quelques-uns

partisans d'Arius, signèrent la confession de foi. La décision du concile fut soumise à l'empereur qui, reconnaissant dans cette unanimité l'œuvre de Dieu, la reçut avec respect. Mais une chose bien regrettable fut qu'il déclara en même temps que tous ceux qui ne l'accepteraient pas, seraient envoyés en exil. C'était une sorte de persécution qui est opposée aux principes de la parole de Dieu. Celle-ci nous dit : « Rejette l'homme sectaire; » et elle nous recommande de n'avoir pas de communion avec ceux qui n'apportent pas la doctrine de Christ. (1^{re} Tim III, 10; 2^e Jean 10.) Mais elle ne commande pas aux autorités établies d'agir dans les choses qui concernent la foi. Ce fait-là nous fait aussi voir que l'Église, qui ne doit avoir pour chef que Christ, s'était tristement placée sous la dépendance du monde.

Les évêques qui n'avaient pas adhéré à la confession de foi, furent saisis de crainte en apprenant l'arrêt de l'empereur, et s'empressèrent de signer. Ils donnèrent ainsi un triste exemple de servilité humaine et de manque de droiture. D'autres n'agirent pas plus droitement en signant la confession de foi, mais en altérant un mot par le changement d'une lettre. Ils faisaient dire ainsi que Christ est *semblable* au Père en substance, mais non de même substance. C'était une misérable subtilité et un manque de vérité. Le Seigneur a dit : « Moi et le Père, nous sommes un. » (Jean X, 30) Deux évêques d'Égypte seuls, Secundus et Théonas, maintinrent hardiment les vues d'Arius et furent avec lui bannis en Illyrie. Trois mois après, Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée, les suivirent dans leur exil, par ordre de l'empereur. Des peines sévères furent prononcées contre tous les partisans d'Arius, ses livres furent condamnés au feu, et ce fut un crime de conserver secrètement un de ses écrits.

Tel fut le résultat du concile de Nicée quant à ce point important de la foi chrétienne. Il est triste de voir la puissance mondaine soutenir par la force la vérité de la Parole. Cela ne lui appartient pas. Mais d'un autre côté, on est heureux de voir la gloire de Christ maintenue par l'Église dans cette période représentée par l'assemblée de Pergame, de sorte qu'il y avait lieu de lui appliquer les paroles du Seigneur : « Tu tiens ferme mon nom. » (Apocalypse II, 13.)

Le concile décida d'autres sujets importants, comme par exemple la fixation du jour de la fête de Pâques. Les églises d'Orient la célébraient le vendredi, en mémoire de la crucifixion de Christ, et celles d'Occident un dimanche, en souvenir de la résurrection. Ce fut pour ce dernier jour que le concile se décida, et dès lors la fête de Pâques se célébra le dimanche.

Maintenant, mes jeunes amis, vous comprenez que, tout en étant heureux de voir que le concile de Nicée ait condamné la fausse doctrine d'Arius, ce n'est pas sa décision qui fait loi pour nous. L'apôtre Paul qui, par l'Esprit, annonçait que d'entre les anciens même s'élèveraient des hommes qui annonceraient des doctrines perverses (Actes XX, 30), et l'apôtre Pierre qui prédisait que de faux docteurs surgiraient parmi les chrétiens (2 Pierre II, 1, 2), ne nous renvoient ni l'un ni l'autre, à des conciles pour établir la vérité. Paul dit : « Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce » (Actes XX, 32), et Pierre exhorte les chrétiens à se souvenir des paroles du Seigneur par les apôtres. (2 Pierre III, 1, 2.) C'est donc à la parole de Dieu que nous devons recourir pour connaître la vérité, et non aux conciles, ni à aucune autorité humaine. Que le Seigneur vous donne, mes jeunes amis, de vous attacher à l'Écriture divinement inspirée.

Quant à la fête de Pâques, nous savons qu'il n'est jamais question, pour nous chrétiens, de fêtes instituées par le commandement de Dieu dans sa Parole. Au contraire, elles sont plutôt condamnées en principe. (Colossiens II, 16, 17.) Ce sont des ordonnances humaines, établies dans l'Église, en imitation des fêtes juives et, hélas ! quelquefois des fêtes païennes. Si l'apôtre, dans le passage que j'ai cité, condamnait les fêtes juives comme ayant pris fin, ce n'est pas pour que les chrétiens les rétablissent.

Chaque premier jour de la semaine nous rappelle la résurrection du Seigneur. C'est pour cela qu'en ce jour-là, nous sommes heureux de nous rassembler comme le faisaient les premiers chrétiens (Actes XX, 7), pour rendre culte à Dieu et à l'Agneau mort et ressuscité, et pour rappeler à la table du Seigneur sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. (I Corinthiens XI, 23-26.)

La fête de Pâques fut célébrée de bonne heure dans l'Église, accompagnée de quantité de cérémonies et sous l'empire de fausses idées qui montrent à quel point l'Église s'était écartée de la simplicité des Écritures. Mais je ne vous en parlerai pas maintenant. Une prochaine fois, si le Seigneur le permet, je vous dirai encore quelques mots sur Arius et Athanase, le premier l'adversaire de Christ, le second son courageux champion.

Ahubbuka !

Quel étrange mot, diront mes jeunes lecteurs. Il faut que je vous l'explique, comme il le fut à quelqu'un qui l'entendit pour la première fois, et pour

cela Je vous raconterai dans quelle circonstance ce mot frappa ses oreilles.

Le quelqu'un dont je parle, était parmi les hommes un très grand personnage. C'était celui qui devint empereur d'Allemagne, sous le nom de Frédéric III, et ne régna que quelques mois. Étant encore prince-héritier, et voyageant en Palestine en 1869, il vint à Jérusalem. Là il visita, entre autres endroits, l'hôpital des diaconesses allemandes, situé sur le mont de Sion. Il parcourut toute la maison, s'arrêtant dans chaque chambre, et s'informant avec intérêt de la nationalité des malades et des maux dont ils souffraient. Arrivé dans le quartier des femmes, son attention fut particulièrement attirée par une fillette de trois ans, aux cheveux noirs et crépus. Il se pencha vers elle, en mettant un genou en terre près de son petit lit, et s'amusa avec elle. La petite malade rendue toute heureuse, non par le haut rang de l'étranger, mais par la bonté qu'il lui témoignait, fixa sur lui un regard rayonnant et murmura plusieurs fois tout bas, dans sa langue maternelle, l'arabe : « Ahubbuka ! Ahubbuka ! » « Que veut donc dire la petite ? » demanda le prince. « Elle dit à Votre Altesse royale : *Je l'aime*, » répondit la diaconesse.

Mon cher jeune lecteur, un fils de Roi bien autrement grand, le Fils du Dieu très-haut, le Roi des rois, est venu sur la terre et s'est abaissé vers toi. Lui, le Créateur de toutes choses et qui les soutient par sa main toute-puissante, ne t'a pas seulement témoigné de la bienveillance, mais il t'a tant aimé que de donner sa vie pour toi. Et toi, L'AIMES-TU ?

« Nous, nous l'aimons, parce que LUI nous a aimés le premier. » (1 Jean IV, 19.)

A mes petits amis

Du jeune Samuel suivez le bel exemple :
Dès l'âge le plus tendre il servit l'Éternel ;
Et ses jours et ses nuits s'écoulant dans le temple,
Il oubliait la terre et vivait pour le ciel.

Par sa mère à son Dieu consacré pour la vie,
Il connut le devoir dans l'ombre du saint lieu.
Fuyant les biens menteurs que notre cœur envie,
Il grandissait heureux sous le regard de Dieu ..

De bons et chers parents la prière fidèle
S'élève aussi pour vous vers le trône d'amour ;
Et dans les vœux ardents qui montent avec elle,
Jésus n'entend-il pas votre nom chaque jour ?

Dans leur zèle pieux ils veulent que vos âmes
S'abreuvent constamment aux sources du bonheur,
Que du salut pour vous brillent les vives flammes
Qui de joie et de paix rempliront votre cœur.

Mais voyez ! l'ennemi veut y jeter le doute,
Vous attirer à lui par sa perfide voix.
Ah ! que plutôt vos pas suivent la sainte route
Que Jésus, en mourant, vous ouvrit à la croix.

Le monde vous sourit, vous captive à sa guise ;
Pour vous perdre, Satan vous le montre bien beau ;
Mais il s'en va, ce monde avec sa convoitise,
Et laisse l'homme seul en face du tombeau.

Jésus aussi vous parle, et sa voix vous convie
À suivre le chemin qui conduit vers les cieux
Prenez donc ce chemin, c'est celui de la vie ;
S'il est étroit, son but est des plus glorieux.

Entrez-y sans regret dès les jours du jeune âge,
Marchez-y dirigeant vos regards sur Jésus ;
Et quand s'achèvera votre pèlerinage,
Vous irez dans le ciel avec tous les élus.

C. L. F.



Le pauvre Jacques

Il était bien pauvre, en vérité. Ses pieds nus étaient souvent tout rouges de froid, et ses jambes et son corps tout grelottants. Il n'avait pas d'argent pour acheter des bas et des souliers, point de parents pour prendre soin de lui, et bien, bien souvent, il souffrait de la faim. En hiver, il courait par les rues, le soir, en quête d'un abri; en été, il allait dormir sous les arches d'un pont. A la fin, il réussit à gagner quelques sous en fendant du bois, et se trouva un peu moins misérable.

Un jour, une dame le rencontra dans la rue. « Mon garçon, » lui dit-elle, « n'aimerais-tu pas aller à une école pour les enfants pauvres, et apprendre

quelque chose de bon ? L'école est bien chaude ; il y a là un bon feu ; on y enseigne à lire et à connaître Dieu qui est si bon, et qui aime les pauvres enfants. » Jacques alla à l'école, et, dans la classe, le maître parla aux enfants du Seigneur Jésus, et leur raconta l'histoire de jeunes garçons et de jeunes filles qui aimaient ce bon Sauveur. Et Jacques sentit que lui n'aimait pas Jésus, et il commença à pleurer, parce qu'il pensait qu'il ne Lui appartenait pas.

Quand vous avez fait quelque chose de mal et que vous avez été méchants, vous êtes tristes, n'est-ce pas, parce que vous sentez que vous avez fait de la peine à votre papa et à votre maman. Il en était ainsi de Jacques. Il sentait qu'il avait été un méchant garçon, et n'avait pas obéi à Dieu. Le Saint-Esprit lui avait enseigné combien tous les enfants, garçons et filles, sont méchants, quels mauvais cœurs ils ont, et quand il pensait à son méchant cœur à lui, si rempli de péché, cela le faisait pleurer.

La dame qui l'instruisait à l'école le voyant triste, lui dit : « Eh bien, Jacques, ne voudrais-tu pas être un garçon chrétien ? »

Il se mit à sangloter et dit : « Ah ! madame, je suis trop pauvre pour être un chrétien ; je suis un très pauvre garçon. »

« Mais, Jacques, » reprit la dame, « Jésus aime et reçoit les pauvres. Il est très bon pour les pauvres garçons, et personne n'est trop pauvre pour être un chrétien. La Bible dit : « Bienheureux, vous pauvres ; » et c'est aux pauvres qu'est annoncé l'Évangile, la bonne nouvelle touchant le ciel. »

« Oui, madame, » dit Jacques en baissant la tête ; « mais je suis trop pauvre pour être chrétien. » La dame essaya de découvrir ce que Jacques voulait dire, et après l'avoir pressé, voici ce qu'il lui raconta : « Voyez-vous, madame, je ne puis gagner

que cinq francs par semaine en coupant du bois, et ce n'est pas assez pour payer mon logement, mes habits et ma nourriture. Que puis-je donc faire ? Mon maître dit que je ne puis pas gagner davantage. Alors, quand je coupe le bois, si personne ne regarde, je cache un beau morceau de bois sous ma jaquette et je vais le vendre. C'est mal de voler, je le sais bien ; mais je ne puis pas vivre sans voler du bois ; vous voyez donc bien, madame, que je suis trop pauvre pour être un garçon chrétien. »

« Pauvre Jacques ! » dit la dame. « Il te faut prier Dieu, et Lui demander de te donner la force de ne plus voler, et de subvenir à tes besoins. » Après avoir essayé de montrer au pauvre garçon l'amour et la bonté de Dieu, et l'avoir engagé à se confier en Lui, la dame ajouta : « Si une fois tu es tout à fait dans le besoin, viens me trouver, et j'essaierai de t'aider. »

Le matin suivant, Jacques alla à son ouvrage avec un sérieux désir de ne pas voler. Chacun des jours suivants, du matin au soir, il mania courageusement sa hachette, et à la fin de la semaine son maître lui donna cinq francs. Mais ce n'était pas assez pour acheter tout ce dont il avait besoin. Cependant il se sentait plus heureux, parce qu'il n'avait pas fait ce qu'il savait être mal.

La semaine suivante, Jacques reprit son travail. Un soir, la tentation survint. Il commençait à faire obscur ; il regarda de côté et d'autre ; personne n'était en vue. A ses pieds il y avait un beau morceau de bois ; comme il aurait voulu le prendre ! Sous sa misérable jaquette, son cœur battait bien fort, et il se sentait très mal à l'aise, comme il arrive quand on est sur le point de faire quelque chose de mal. Il regardait la pièce de bois et pensait : « Quel beau morceau ! Je pourrais justement le cacher sous ma jaquette et personne ne me verrait. En le

vendant, j'aurais assez d'argent pour acheter un bon morceau de pain et peut-être quelque chose avec. »

Jacques regarda encore tout autour de lui et n'aperçut personne. Il étendait la main pour prendre le morceau de bois, lorsque tout à coup il lui sembla voir un œil arrêté sur lui. Il retira vivement sa main : « Non, » dit-il, « je ne le prendrai pas. Dieu me voit. » La tentation avait passé ; Dieu avait donné à Jacques la force d'y résister.

Jacques était très heureux d'avoir été gardé de faire le mal, mais il n'en avait pas moins faim et était aussi pauvre qu'auparavant. « Toutefois, » pensait le pauvre garçon, « mieux vaut avoir le cœur à l'aise que d'avoir assez à manger et à boire, et se sentir tout du long misérable. »

A la fin de la semaine, son maître le fit venir. Je me demande si le jeune garçon rougit, dans la crainte que son maître ne l'eût vu quand il regardait le bois et avait la tentation de le prendre. Mais il fut bientôt rassuré, car le maître lui dit : « Mon garçon, je t'ai surveillé cette semaine, et j'ai remarqué comme tu t'es beaucoup mieux conduit, et comme tu t'es bien appliqué à ton ouvrage. Je te donnerai sept francs cinquante centimes, au lieu de cinq francs, et j'espère que tu seras toujours un bon garçon. »

C'est alors que le cœur de Jacques se mit à battre bien fort, mais non pas de la même manière que lorsqu'il balançait à prendre le morceau de bois. Cette fois c'était de joie et de plaisir. Il remercia chaleureusement son maître, et courut à la maison de la dame pour lui annoncer les bonnes nouvelles. Ses pieds nus résonnèrent bientôt sur les marches blanches de l'escalier, et ce fut avec un cœur joyeux qu'il sonna et dit toute son histoire à la dame qui s'intéressait à lui.

« Eh bien, mon garçon, » répondit-elle, « tu vois que « la piété est utile à toutes choses, ayant la » promesse de la vie présente et de la vie qui est à » venir. » (1^{re} Timothée III, 8.) « Dieu aide et récompense ceux qui s'efforcent de faire le bien et de Lui obéir, » dit la dame, en encourageant le pauvre garçon à se confier au Seigneur et à persévérer à faire le bien. Jacques retourna chez lui. Comme il se sentait heureux ! Et quand il arriva à sa pauvre petite demeure, l'enfant dans ses guenilles éprouvait en son cœur une joie que connaissent seuls ceux qui ont été tentés et éprouvés comme lui, et à qui Dieu, dans sa grâce, a donné d'être fidèles.

Dieu est, et sera le même pour vous, chers petits amis. Confiez-vous en Lui et efforcez-vous de vous conduire selon sa Parole, et vous verrez qu'il sera avec vous, vous gardera et vous donnera tout ce qui vous est nécessaire.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID VEUT BATIR UN TEMPLE A L'ÉTERNEL

(2 Samuel VII; 1 Chroniques XVII.)

LA MÈRE. — Tu te rappelles, Sophie, que nous avons vu la joie de David d'avoir pu amener l'arche en Sion, dans la demeure qu'il lui avait préparée. Et l'Éternel avait approuvé et béni son entreprise. Il avait promis que là serait son habitation à perpétuité. Mais le cœur de David désirait faire davantage pour l'Éternel, son Dieu.

SOPHIE. — On comprend bien cela, n'est-ce pas maman ? Quand quelqu'un nous aime et que nous l'aimons, nous voudrions faire toujours plus pour lui.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Ce que Dieu demande, c'est notre cœur. « Mon fils, » dit-il, « donne-moi ton cœur (1), » c'est-à-dire toutes nos affections ; et quand notre cœur est à Lui, tout ce que nous avons et faisons, c'est pour Lui.

SOPHIE. — Qu'est-ce que David voulait encore faire pour son Dieu ?

LA MÈRE. — Tu sais que David s'était fait construire un beau palais où il habitait en repos après tous ses combats et ses travaux. Au contraire, l'arche de l'Éternel, le trône du Dieu et du Roi d'Israël, était sous une simple tente. David trouvait que cela ne convenait pas, et il aurait voulu bâtir un temple à l'Éternel. Il dit donc à Nathan, le prophète : « Voici, moi j'habite dans une maison de cèdres, et l'arche de Dieu habite sous des tapis. » Nathan comprit la pensée du roi qu'il trouva bonne, et il lui dit : « Va, fais tout ce qui est dans ton cœur, car l'Éternel est avec toi. » Mais les pensées de l'homme, si bonnes puissent-elles être ou paraître, ne sont pas les pensées de Dieu (2). La nuit, l'Éternel parla à Nathan et lui dit d'annoncer à David que ce ne serait pas lui qui bâtirait un temple.

SOPHIE. — Cela ne fit-il pas beaucoup de peine à David ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant, car si Dieu refusa à David ce qu'il avait à cœur, il lui fit en revanche des promesses si belles, si magnifiques, que David en fut rempli de reconnaissance et d'adoration. Il vit que l'Éternel avait pour lui en réserve plus, bien plus, qu'il n'aurait jamais pu penser ou désirer.

(1) Proverbes XXIII, 26 — (2) Ésaïe LV, 8, 9.

SOPHIE. — Voudrais-tu, chère maman, me dire les choses que l'Éternel promet à David ?

LA MÈRE. — L'Éternel dit à Nathan : « Va, et dis à mon serviteur, à David : Me bâtirais-tu une maison pour que j'y habite ? car je n'ai pas habité dans une maison, depuis le jour où j'ai fait monter les fils d'Israël hors d'Égypte, jusqu'à ce jour ; mais j'ai marché çà et là dans une tente et dans un tabernacle. Partout où j'ai marché au milieu de tout Israël, ai-je dit un mot à l'un des juges d'Israël, à qui j'ai commandé de paître mon peuple, en disant : Pourquoi ne me bâtissez-vous pas une maison de cèdres ? » Il y a, Sophie, quelque chose de bien beau dans ce que dit l'Éternel : « J'ai marché çà et là dans une tente. » L'Éternel a condescendu toujours à se placer dans la position où était son peuple. Quand Israël était esclave en Égypte, et comme dans une fournaise d'épreuves et de douleurs, l'Éternel apparaît à Moïse dans le buisson en feu qui ne se consumait pas, et lui dit : « J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple.... Je connais ses douleurs, et je suis descendu pour le délivrer (1). » Dans le désert, lorsque les Israélites habitaient sous des tentes et allaient çà et là, l'Éternel voulut avoir aussi son tabernacle ou tente au milieu d'eux. Ensuite, quand ils ont à passer le Jourdain, il y descend avant eux ; au moment de combattre les peuples de Canaan, il se montre à Josué comme le Chef des armées de l'Éternel (2). Puis, pendant le temps agité des juges, après avoir eu sa tente à Guilgal, elle est transportée à Silo et à Gabaon (3). C'est ainsi encore qu'Ésaïe dit : « Dans toutes leurs détresses, il a été en détresse, et l'Ange de sa face les a délivrés (4). »

(1) Exode III, 7, 8. — (2) Josué III ; V, 14.

(3) Josué XVIII, 1 ; 1 Chroniques XVI, 39 ; 2 Chroniques I, 3.

(4) Ésaïe LXIII, 9.

SOPHIE. — Que cela est touchant, chère maman ! Comme on voit bien l'amour de Dieu pour son peuple. Mais nous le connaissons bien aussi pour nous, n'est-ce pas ? Il a envoyé Jésus, son Fils bien-aimé, dans ce monde.

LA MÈRE. — Oui, chère enfant. Il a voulu connaître la triste position où le péché nous a réduits. Et Lui, toujours sans péché, est entré, avec sa tendre sympathie, dans nos douleurs et nos langueurs, et a connu les infirmités de notre condition ici-bas (1). Mais s'il est ainsi descendu du ciel, c'est aussi pour nous délivrer.

SOPHIE. — Mais, chère maman, maintenant que David était roi et en repos, pourquoi ne pouvait-il pas bâtir le temple ?

LA MÈRE. — Comme nous le verrons, David avait encore des ennemis à soumettre, et par conséquent des combats à livrer. Son repos n'était que momentané. Le temple ne pouvait s'élever que sous un roi de paix, étranger à la guerre. C'est ce que David reconnaît à la fin de son règne. Il dit aux chefs du peuple qu'il avait rassemblés, comme nous le verrons : « J'avais dans le cœur de bâtir une maison de repos pour l'arche de l'alliance de l'Éternel, mais Dieu me dit : Tu ne bâtiras pas une maison à mon nom, car tu es un homme de guerre et tu as versé le sang (2). »

SOPHIE. — Je comprends, maman. Tout devait être en paix quand le temple de l'Éternel serait élevé, pour montrer qu'il est le Dieu de paix.

LA MÈRE. — C'est le nom qui Lui est donné, ainsi qu'au Seigneur Jésus (3). Dieu nous donne

(1) Matthieu VIII, 17 ; Hébreux IV, 15.

(2) Chroniques XXVIII, 2, 3 ; XXII, 8-10.

(3) Philippiens IV, 9 ; Ésaïe IX, 6, 7 ; 2 Thessaloniens III, 16.

maintenant la paix dans nos âmes, et les enfants de Dieu, par conséquent, sont invités à vivre en paix. Et le temps vient où le Prince de paix, Jésus, régnera et établira la paix sur toute la terre.

SOPHIE. — Quel beau jour ce sera ! Mais dis-moi maintenant ce que l'Éternel promet à David.

LA MÈRE. — Il eut égard au saint désir de son cœur. Dieu, mon enfant, ne nous donne pas toujours ce que nous demandons, de la manière que nous voudrions qu'il le fit. Dans son amour et sa sagesse, il nous donne mieux et plus que nous n'aurions pensé. L'Éternel, par la bouche de Nathan, commença par rappeler à David les grandes grâces qu'il lui avait accordées. « Ainsi a dit l'Éternel des armées, » dit le prophète : « Je t'ai pris des parcs, d'auprès du menu bétail, pour que tu fusses prince sur mon peuple, sur Israël. » D'humble et pauvre berger, Dieu l'avait fait roi.

SOPHIE. — Chère maman, n'est-ce pas aussi ce que Dieu a fait pour nous ? Nous étions de pauvres pécheurs, et il est dit que nous avons été faits rois et sacrificateurs (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Pour nous, comme pour David, c'est par pure grâce. Il est bon de nous en souvenir. L'Éternel dit encore : « J'ai été avec toi partout où tu as marché ; et j'ai retranché tous les ennemis de devant toi, et je t'ai fait un grand nom, comme le nom des grands qui sont sur la terre. » En effet, Dieu avait entouré David de sa puissante protection, et l'avait délivré des mains de Saül et des Philistins, et maintenant il régnait sur tout Israël. Quel changement pour le berger de Bethléhem ! Certes David avait lieu d'être reconnaissant. Mais après cela, Dieu déclare à David ce

(1) Apocalypse V, 10.

qu'il veut encore faire pour Israël et pour lui. Et c'est bien plus grand et magnifique que tout ce qu'il avait fait. Veux-tu lire dans le chapitre VII du second livre de Samuel, en commençant au verset 10.

SOPHIE (*lit*). — « Et j'ai établi un lieu à mon peuple, à Israël, et je le planterai, et il habitera chez lui, et ne sera plus agité; et les fils d'iniquité ne l'affligeront plus comme au commencement, et depuis le jour où j'ai établi des juges sur mon peuple Israël. » Mais, maman, Israël a encore été opprimé, affligé, et il l'est encore.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant. A cause de leurs péchés ils sont dispersés, dans l'opprobre et souffrants, mais le prophète va plus loin que le temps de David et de Salomon. Il parle d'un avenir qui n'est pas encore, car les promesses de Dieu s'accompliront. Comme le dit Paul : « Dieu n'a point rejeté son peuple, qu'il a préconnu (1). » Les prophètes qui sont venus longtemps après David, et quand déjà le peuple d'Israël subissait le châtement dû à ses péchés, annoncent ces temps heureux où aura lieu ce que Dieu a promis à David, son serviteur. Lis, par exemple, Jérémie XXIV, 6 et 7.

SOPHIE (*lit*). — « Je mettrai mes yeux sur eux pour leur bien, et je les ferai retourner dans ce pays; et je les bâtirai, et je ne les renverserai pas, et je les planterai, et je ne les arracherai pas. Et je leur donnerai un cœur pour me connaître, car moi je suis l'Éternel; et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu; car ils retourneront à moi de tout leur cœur. »

LA MÈRE. — Lis encore dans le même prophète, au chapitre XXXI, les versets 1 à 4.

(1) Romains XI, 2. Le peuple d'Israël est maintenant sous le jugement, mais l'Éternel lui fera grâce, quand il se repentira. Le voile qui leur cache Jésus, sera alors enlevé de dessus leur cœur. (2 Corinthiens III, 16)

SOPHIE (*lit*). — « En ce temps-là, dit l'Éternel, je serai le Dieu de toutes les familles d'Israël, et ils seront mon peuple. Ainsi dit l'Éternel : Le peuple des réchappés de l'épée a trouvé grâce dans le désert ; je m'en vais donner du repos à Israël. L'Éternel m'est apparu de loin : Je l'ai aimée d'un amour éternel ; c'est pourquoi je l'attire avec bonté. Je te bâtirai encore, et tu seras bâtie, vierge d'Israël ! Tu te pareras encore de tes tambourins, et tu sortiras dans la danse de ceux qui s'égaient. » Comme tout cela est beau, maman. Le cœur en est saisi. Je suis toute réjouie en voyant d'avance le bonheur du pauvre peuple d'Israël.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; on voit là l'amour immuable de Dieu. Ses dons et son appel sont sans repentance (1). Et cet amour est le même pour nous.

SOPHIE. — Mais quand cela aura-t-il lieu ?

LA MÈRE. — Le dernier verset du chapitre XXX le dit : « L'ardeur de la colère de l'Éternel ne retournera pas, jusqu'à ce qu'il ait exécuté et accompli les pensées de son cœur. *A la fin des jours* vous le comprendrez. » C'est donc après que Dieu aura exécuté le jugement sur les méchants, qu'il rétablira son peuple. Maintenant lis encore dans le prophète Ézéchiël, au chapitre XXVIII, les versets 25 et 26.

SOPHIE (*lit*). — « Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Quand je rassemblerai la maison d'Israël d'entre les peuples parmi lesquels ils seront dispersés, et que je serai sanctifié en eux aux yeux des nations, alors ils habiteront sur leur terre que j'ai donnée à mon serviteur Jacob : ils y habiteront en sécurité ; ils bâtiront des maisons, et ils planteront des vignes, et ils habiteront en sécurité, quand j'aurai exécuté

(1) Romains XI, 29.

des jugements sur tous ceux qui les méprisaient, tout autour d'eux ; et ils sauront que je suis l'Éternel, leur Dieu. »

LA MÈRE. — Il y a encore bien d'autres passages qui montrent que Dieu n'oublie pas son peuple, et qu'il veut accomplir les promesses faites à son serviteur David. « Tout Israël sera sauvé, » dit l'apôtre Paul, « selon qu'il est écrit : Le libérateur viendra de Sion ; il détournera de Jacob l'impiété (1). » Nous avons encore à lire les promesses qui concernent David ; mais nous devons le remettre à une autre fois. En attendant, mon enfant, souviens-toi de la fidélité de Dieu, et attache-toi de tout ton cœur à cette bonne parole qui nous la fait connaître. « Éternel ! » dit David, « ta bonté est dans les cieux, et ta fidélité atteint jusqu'aux nues (2). » Et Éthan s'écrie : « Je chanterai à toujours les bontés de l'Éternel ; de génération en génération je ferai connaître de ma bouche ta fidélité (3). » Qu'il est bon de connaître un tel Dieu !



L'Église ou l'Assemblée.

(Son histoire sur la terre.)

ATHANASE

L'histoire de l'Église sur la terre présente, comme vous l'avez pu voir, mes jeunes amis, un tableau toujours plus triste. Satan, l'ennemi de Christ, s'est efforcé dès le commencement de ruiner l'édifice que les apôtres avaient commencé d'élever (voyez 1 Corinthiens III, 10-15), en introduisant dans l'Église

(1) Romains XI, 26. — (2) Psaume XXXVI, 5.

(3) Psaume LXXXIX, 1-5.

de mauvaises doctrines, de faux enseignements. (Voyez Actes XX, 30 ; 2 Pierre II, 1.) Et enfin, il s'est attaqué, comme il le fait encore, au fondement même, à la Personne adorable du Seigneur Jésus-Christ. C'est ce que faisaient Arius et ses sectateurs, c'est ce que font de nos jours bien des personnes au sein de la chrétienté.

Mais le fondement ne peut être ébranlé ; il demeure, en dépit de tous les efforts de l'ennemi. Souvenons-nous toujours, mes jeunes amis, des paroles du Seigneur à propos de la confession de Pierre qui avait dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Jésus répond : « Sur ce roc, je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès (la puissance de Satan) ne prévaudront point contre elle. » (Matthieu XVI, 16-18.) Le Fils du Dieu vivant est le rocher inébranlable sur lequel l'Église, composée des vrais croyants, est bâtie ; tous les efforts de l'ennemi ne sauraient détruire le fondement, ni ce que Christ établit dessus.

Dans tous les temps, le Seigneur a suscité des témoins pour maintenir la vérité de ses paroles. Athanase, comme vous l'avez vu, quand je vous ai parlé du concile de Nicée, fut un de ces témoins. Il combattit avec énergie et constance pour la vérité fondamentale du christianisme, la divinité éternelle de Christ, au travers des persécutions que lui attira sa fidélité. Je voudrais vous donner quelques détails sur ce serviteur de Dieu, duquel la vie fut vouée à la défense de cette vérité dont il comprenait et sentait toute l'importance, selon cette parole de l'apôtre : « Celui qui a le Fils, a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie. » (1 Jean V, 11, 12.) Et autre part : « Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père ; celui qui confesse le Fils a aussi le Père. » (1 Jean II, 23.)

Athanase était né de parents chrétiens à Alexandrie, vers l'an 296. Appliqué de bonne heure à l'étude des saintes lettres, il fut remarqué par l'évêque Alexandre, qui fit de lui son secrétaire et l'emmena en qualité de diacre au concile de Nicée. Là, comme nous l'avons vu, il défendit la vérité contre la fatale erreur d'Arius, et contribua puissamment à faire proclamer par le concile la divinité du Sauveur.

En l'an 326, Alexandre mourut, et l'église d'Alexandrie choisit pour son successeur Athanase qui n'avait alors que trente ans. Athanase qui comprenait les grands devoirs et les difficultés d'une telle charge, aurait bien voulu s'y soustraire, mais il céda aux instances pressantes des chrétiens d'Alexandrie, et s'appliqua dès lors de toute son âme à accomplir les devoirs de la position qu'il avait acceptée.

L'élévation d'Athanase au siège épiscopal d'Alexandrie, cette ville qui avait une grande influence dans le monde, remplit de joie tous ceux qui étaient attachés à la vraie doctrine scripturaire proclamée par le concile de Nicée, mais les évêques qui tenaient le parti d'Arius, tels qu'Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée, en éprouvèrent contre Athanase des sentiments d'inimitié d'autant plus grands. Ils réunirent tous leurs efforts pour le perdre, en amenant l'empereur à sévir contre lui. D'abord ils obtinrent de Constantin un décret ordonnant à Athanase, sous peine d'être déposé, de recevoir dans la communion de l'église d'Alexandrie Arius et ceux de ses adhérents qui le désiraient. Athanase répondit avec fermeté qu'il ne pouvait recevoir des personnes condamnées par une décision de toute l'église.

Ses ennemis alors portèrent contre lui des accu-

sations telles que l'empereur, à moitié persuadé de sa culpabilité, convoqua un concile à Tyr et ordonna à Athanase de s'y rendre. Bien que le concile se composât en grande partie de ses ennemis, il s'y présenta. On l'accusa, entre autres crimes, d'avoir fait mourir Arsène, évêque des Mélétiens, et d'avoir conservé un de ses bras pour servir à des opérations magiques. Pour preuve, on présenta un bras desséché renfermé dans une cassette. A cette vue un frisson parcourut l'assemblée, et même ceux qui étaient favorables à Athanase se demandaient comment il pourrait se disculper.

Mais lui, sans se laisser troubler, demanda si quelques-uns des évêques présents avaient connu personnellement la prétendue victime. Sur leur réponse affirmative, il lit introduire devant le concile un homme entièrement couvert d'un manteau. Écartant le vêtement, il demanda : « Est-ce ici Arsène que l'on m'accuse d'avoir assassiné, et dont j'aurais coupé la main ? » C'était en effet Arsène que les Ariens tenaient caché, mais qui s'était échappé de sa retraite et qu'Athanase faisait paraître pour confondre ses accusateurs.

Le Seigneur avait protégé son serviteur et manifesté son innocence, mais quel tableau nous avons là de l'état de l'Église, ou plutôt de ceux qui y occupaient les places de conducteurs et qui s'abaissaient à des choses que réprouverait même un honnête homme du monde !

Les ennemis d'Athanase ne se découragèrent pas. Laissant de côté les questions religieuses, ils l'accusèrent auprès de l'empereur d'avoir menacé d'arrêter le départ des vaisseaux qui devaient porter du blé à Constantinople, et cela afin d'amener une famine dans la nouvelle capitale de l'empire. Athanase comparut devant Constantin et se justifia

aisément. Il ne fut pas moins déposé de sa charge et banni à Trèves dans les Gaules.

Sur ces entrefaites, Arius était revenu triomphant à Alexandrie. Mais sa présence y ayant suscité des troubles graves, l'empereur le fit venir à Constantinople où il ordonna à Alexandre, évêque de cette ville, de le recevoir dans la communion de l'Église le jour suivant, qui était un dimanche. Le vieil évêque — il avait près de cent ans — dans sa perplexité se tourna vers le Seigneur, le suppliant d'intervenir pour empêcher cette profanation. Le soir qui précédait, Arius se vantait de son triomphe, mais dans la nuit, frappé d'une maladie douloureuse, il mourut. Constantin le suivit de près, ayant été baptisé seulement sur son lit de mort, comme nous l'avons vu.

Ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, se partagèrent l'empire. Alexandrie se trouva dans la part de Constantin, qui rappela d'exil Athanase, et le rendit à son troupeau, à la grande joie de celui-ci profondément attaché à son évêque. Mais Constantin mourut en l'an 340, et les Ariens, soutenus par Constance, déposèrent de nouveau Athanase dans un concile tenu à Antioche en 341. Ils mirent à sa place Grégoire de Cappadoce. Cet homme, violent et éhonté, soutenu par le préfet d'Égypte, entouré d'une troupe de soldats, et même de païens et de Juifs, s'empara de vive force des églises. Des scènes de violence et d'impiété eurent lieu, et Athanase ne put s'échapper qu'à grand'peine. Il se réfugia à Rome où Jules, évêque de cette ville, le reçut, et où il resta sept années. Il y fut protégé par l'empereur Constant qui ne favorisait pas les Ariens et qui obtint de son frère qu'un concile fût réuni à Sardique, en Illyrie, pour mettre un terme aux troubles dans l'Église. Athanase fut rétabli encore une fois dans sa charge,

et Grégoire de Cappadoce étant mort, il put rentrer sans opposition à Alexandrie, où de nouveau il fut accueilli avec des transports de joie.

Mais sa tranquillité ne dura que peu de temps. Il devait continuer à faire l'expérience que ceux qui veulent être fidèles au Seigneur souffriront de la part du monde. Constant mourut et Constance, le protecteur des Ariens, devint seul maître de l'empire. Pour faire condamner Athanase, il convoqua à Milan un concile où il assista entouré de sa garde. Les ennemis d'Athanase présentèrent avec habileté sa déposition comme la seule mesure qui rendrait la paix à l'Église, et, malgré l'énergique protestation de ses amis, Constance prononça la condamnation d'Athanase qui fut solennellement déposé.

Il s'ensuivit une persécution contre tous les partisans de l'orthodoxie. Plusieurs furent emprisonnés et d'autres bannis. Athanase reçut l'ordre de quitter Alexandrie, mais son troupeau ne voulait pas le laisser partir. Mais un soir que l'évêque était dans l'église avec le peuple réuni autour de lui, un corps de 5000 soldats cerna l'église et voulut y pénétrer pour s'emparer de l'évêque. Celui-ci calma son troupeau terrifié, et ils commencèrent à chanter le Psaume CXXXV :

« Louez le nom de l'Éternel; louez-le, serviteurs
» de l'Éternel,

» Qui vous tenez dans la maison de l'Éternel,
» dans les parvis de la maison de notre Dieu!
» Louez l'Éternel ! car l'Éternel est bon. »

Mais les portes furent enfoncées, et une troupe de soldats se précipita dans l'église et en chassa le peuple avec une violence cruelle. Athanase ne voulait pas fuir, mais le peuple l'entraîna, et ses amis parvinrent à le faire échapper. Il se réfugia parmi les moines et les ermites de la Thébàide, errant durant six

ans de solitude en solitude, poursuivi par des soldats envoyés pour se saisir de lui. Mais plusieurs de ceux qui le cachaient coururent risque de leurs vies, de sorte qu'il se vit forcé de s'enfoncer toujours plus avant dans les déserts. On raconte qu'ayant été reçu dans une maison, on l'avait caché dans une citerne vide. Une servante qui était chargée de lui porter des vivres, le trahit et découvrit le lieu de sa retraite. Mais la nuit où les soldats devaient venir le prendre, Athanase, par une direction de Dieu, avait quitté son lieu de refuge ; le maître et la maîtresse de la maison s'étaient aussi enfuis, et la servante demeurée seule, fut punie comme ayant donné au magistrat un faux avis. Quelle triste chose de voir un serviteur de Dieu ainsi poursuivi, non par des païens, mais par ceux qui prétendaient au nom de chrétien ! Hélas ! c'est un fait qui ne s'est que trop souvent reproduit dans l'histoire de la chrétienté !

Constance mourut en 361, et Julien l'apostat lui succéda. On l'a surnommé ainsi, parce que, élevé dans la religion chrétienne, il retourna au paganisme qu'il favorisa de toutes ses forces. Au commencement il rappela tous les évêques exilés. Il pensait ainsi montrer sa modération, tout en espérant qu'en laissant les partis chrétiens se combattre, le christianisme se détruirait par lui-même. Athanase revint donc à Alexandrie et se dévoua avec tant de zèle, soit à apaiser avec douceur les querelles, soit à annoncer l'évangile, que nombre de païens se convertirent. Julien en fut très irrité et ordonna à l'évêque de quitter la ville. Athanase se cacha quelque temps dans le voisinage, et la mort de Julien, survenue après un court règne de 22 mois, lui permit de revenir auprès de son troupeau.

Il dut encore le quitter pendant quelques mois sous le règne de l'empereur arien Valens. Mais

celui-ci, craignant que des troubles ne survinssent dans Alexandrie, où il savait que le vieil évêque était ardemment aimé par le peuple, le laissa bientôt revenir occuper son poste. Athanase y termina paisiblement sa vie si agitée, dans l'année 373. Il entra dans le repos céleste, après avoir combattu fidèlement pour maintenir la gloire de son Seigneur et Sauveur. On peut lui appliquer les paroles de Jésus à l'ange de l'assemblée de Pergame : « Tu tiens ferme mon nom, et tu n'as pas renié ma foi. » (Apocalypse II, 13.) Il fut ainsi un des vainqueurs à qui est faite la belle promesse du verset 17 : « Je lui donnerai de la manne cachée, et je lui donnerai un caillou blanc, et, sur le caillou, un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit. » La communion intime et cachée avec son Sauveur consola et fortifia Athanase pendant les épreuves multiples de sa longue vie.

Je vous citerai, en terminant, quelques paroles de l'un des écrits de ce défenseur de la vérité : « Peut-on, si on a le moindre bon sens, ne pas aimer mieux se trouver du côté du petit nombre qui marchent dans la voie du salut, que d'être avec le grand nombre qui suivent la voie large aboutissant à la mort ? Vous pouvez préférer, si vous voulez, être dans la foule de ceux qui périront dans le déluge universel, pour moi, je veux me réfugier et me sauver dans l'arche avec le petit nombre. Joignez-vous, si vous l'aimez, au grand peuple de Sodome, quant à moi je veux avec Lot me séparer de la multitude pour ne pas périr avec elle. »

Les biens célestes et permanents

Notre bourgeoisie est aux cieux,
Notre patrie est en ces lieux
Où tout est pur, où tout est vie,
Repos parfait, joie infinie.
Nous partagerons la splendeur
De notre glorieux Sauveur.

Notre héritage est dans les cieux ;
Il est conservé dans ces lieux,
D'où Jésus va bientôt descendre.
Il vient nous chercher et nous prendre ;
Avec Lui nous hériterons,
A ses pieds, nous l'adorerons.

Notre trésor est dans les cieux ;
Il est caché dans les hauts lieux.
Nos biens ne sont pas sur la terre,
Où tout bonheur est éphémère.
Nous jouissons dès maintenant
Des biens du ciel... en attendant.

Oui, nos vrais biens sont dans les cieux ;
Ils sont gardés dans ces hauts lieux,
Cité d'or pur, que rien ne souille,
A l'abri des vers, de la rouille,
Séjour de justice et de paix,
Demeure des saints à jamais.

Seigneur, nous t'attendons des cieux :
Tu vas venir de ces hauts lieux,
Nous enlever de cette terre
Jusque dans la maison du Père.
Avec Toi nous serons au port,
Nous te louerons avec transport.

Levons nos regards vers les cieux,
Détournons-les de ces bas lieux ;
Regardons à Christ qui nous aime.
De son amour sans fin, suprême,
Nous sonderons l'immensité
Durant toute l'éternité.

R.-M.



Le jeune Russe et la grâce merveilleuse de Dieu

I

En Russie vivait, il y a quelques années, un jeune homme du nom de Smirnoff. Il avait une ambition d'une nature bien particulière : il voulait devenir *un saint*. Un des motifs de ce désir était sans doute d'échapper à l'enfer et de gagner le ciel ; car Smirnoff savait bien qu'il avait commis des péchés et que Dieu, le juste Juge, lui en demanderait compte. Ce n'était donc pas sans trouble qu'il pensait à la redoutable éternité qui s'ouvrirait un jour devant lui. Ne connaissant pas la grâce de Dieu, il croyait pouvoir se sauver par de bonnes œuvres, de longues prières et de dures pénitences, en un mot, en devenant un saint, car telle était l'idée qu'il se formait de la sainteté.

Mais un autre motif agissait dans le cœur du jeune homme. Il avait lu et relu les vies des grands saints de l'Église d'Orient, et avait vu de quelle vénération ils étaient entourés quand ils étaient sur la terre. Il admirait avec quel respect leurs images et leurs reliques étaient vénérées dans les églises, par les multitudes qui se prosternaient devant elles, et

auxquelles il se joignait. Puis il se représentait combien ce serait beau, si lui aussi devenait un personnage honoré comme eux, et si, après que bien des années auraient passé, on parlerait de lui comme de Saint-Basile et de Saint-Grégoire. Il aurait, pensait-il, un jour de fête consacré à sa mémoire, on lui adresserait des prières, et l'on mettrait dans une châsse enrichie d'or et de pierreries quelqu'un de ses os ou quelque lambeau de ses vêtements, pour les présenter à la multitude agenouillée qui baiserait pieusement ces reliques. C'était, en effet, n'est-ce pas, un genre bien particulier d'ambition, et il s'y mêlait certainement beaucoup d'orgueil. Pauvre Smirnoff ! il ne connaissait pas plus son propre cœur que la grâce de Dieu. Il ne connaissait pas non plus la parole de Dieu. Là, il aurait vu quelle est la vraie sainteté et le chemin pour y parvenir. Il y aurait appris que le Seigneur Jésus sanctifie les siens par son sang (Hébreux XIII, 12) ; et que nous sommes lavés, sanctifiés et justifiés au nom de notre Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu. (1 Corinthiens VI, 11.) La Bible lui aurait aussi dit que nous ne devons pas rechercher la gloire qui vient des hommes.

Pour devenir un saint comme il l'entendait, Smirnoff voulut suivre l'exemple de ceux dont il avait lu la vie. Il avait vu qu'ils jeûnaient et priaient longuement, qu'ils portaient sur leur peau nue de durs cilices de crin, qu'ils dormaient sur la terre nue et se flagellaient jusqu'au sang pour faire pénitence de leurs péchés en châtiant leurs corps, et pour chasser les mauvaises pensées ; qu'ils vivaient dans des lieux écartés pour fuir le monde, et se nourrissaient uniquement des racines et des fruits sauvages qu'ils trouvaient dans les champs.

Smirnoff se mit à l'œuvre, et fut loin de trouver la tâche agréable et facile. Mais le pire de tout, c'est

qu'après avoir mené quelque temps cette vie d'austérités, il ne se sentit en rien plus saint qu'auparavant. Les pensées de son cœur n'en furent pas plus pures, ni son caractère plus doux et plus aimable. Il se figura alors que s'il se retirait loin du monde, dans un cloître, il atteindrait plus aisément son but. Il se rendit donc dans un couvent d'une règle très sévère, près de Moscou. Là, il pouvait jeûner, prier et faire pénitence tant qu'il voulait. Mais, hélas ! il fit la triste découverte que le couvent, avec toutes ses pratiques et ses dévotions, ne le faisait avancer en rien en sainteté. Il avait beau passer des heures entières à prier agenouillé sur le froid pavé de l'église, se refuser le sommeil et la nourriture, et se flageller durement, rien n'y faisait. Il vit aussi peu à peu que les moines qui l'entouraient étaient aussi égoïstes, aussi méchants et rusés, aussi orgueilleux et sans piété, que ses anciens compagnons à St-Petersbourg.

L'espérance d'arriver à ce qu'il désirait parut toujours plus incertaine au pauvre Smirnoff. Il prit alors la résolution de quitter le couvent et de vivre absolument seul. De cette manière, pensait-il, personne ne le gênerait et ne lui serait une pierre d'achoppement. Il pourrait faire de son mieux pour devenir un autre homme. Comme il n'avait pas encore prononcé de vœux, il put quitter le cloître sans empêchement, et retourna à St-Petersbourg. Étant sans fortune, pour gagner sa vie, il ouvrit dans une rue écartée une petite boutique où il vendait du tabac et des cigares.

II

Un certain temps s'écoula ainsi. Smirnoff voyait de plus en plus s'évanouir l'espoir de devenir ce qu'il avait rêvé. Il lui fallait s'occuper de ses affaires

qui n'étaient guère florissantes, et souvent il se trouva dans la gêne la plus grande. Dans cette position, il lui arriva ce qu'il n'aurait jamais cru possible, et qui mit pour toujours un terme à ses efforts pour être un saint.

Une après-midi, un jeune garçon d'une douzaine d'années entra dans sa boutique pour acheter des cigarettes. Lorsqu'il voulut payer, Smirnoff remarqua que le porte-monnaie, d'ailleurs très élégant, contenait, avec quelque monnaie, un billet de banque d'une centaine de francs. La pensée de s'en emparer surgit dans son esprit avec une force telle qu'il semblait que le diable lui-même fût entré en lui. Il n'osait, crainte des passants, s'aventurer à le prendre au jeune garçon. Après quelques moments d'entretien, il lui proposa de faire ensemble une promenade dans la ville. L'autre accepta, et, pendant plusieurs heures, ils parcoururent les rues de St-Petersbourg. Mais bien que Smirnoff recherchât les endroits les plus écartés et les plus solitaires, il ne put trouver une occasion favorable à l'exécution de son dessein. A la fin ils revinrent à sa boutique.

Toujours possédé du désir de s'approprier l'argent du jeune garçon, Smirnoff l'invita à prendre avec lui une tasse de thé dans l'arrière-boutique. Sa proposition fut acceptée sans défiance, mais aussitôt qu'il eut fermé la porte, il se précipita sur l'enfant et, le tenant par terre, chercha à lui enlever le porte-monnaie convoité. Mais, bien qu'inférieur en force, le jeune garçon n'était pas disposé à céder sans lutte. Il se défendit énergiquement, appelant en même temps de toutes ses forces au secours. Dans cette position désespérée, Smirnoff, rempli de la crainte que les voisins n'accourussent au bruit, et voulant à tout prix étouffer les cris de l'enfant, saisit un couteau qui était sur la table et le lui plongea

dans la gorge. Avec un râle affreux, le malheureux garçon rendit l'esprit.

Meurtrier ! voilà ce qu'était devenu celui qui avait aspiré à être un saint. Interdit d'abord et comme paralysé à la vue de son crime, Smirnoff comprit bientôt qu'il fallait en faire disparaître toute trace. Il traîna le cadavre dans une petite cour obscure et le cacha sous des sacs, dans la pensée que, la nuit venue, il pourrait s'en débarrasser. Après avoir soigneusement nettoyé le plancher de l'arrière-boutique, il lava ses mains et ses vêtements, remit tout en ordre, et se rassit à son comptoir.

A peine y était-il que la porte s'ouvrit et donna passage à deux agents de police.

« Où est, » dit l'un d'eux, « le jeune garçon qui est entré ici avec vous, il y a environ une demi-heure ? »

« Il n'y a pas de garçon ici ; » répondit Smirnoff. « Je vis tout à fait seul. »

« Le garçon s'est promené avec vous dans la ville, » continua l'agent d'un ton affirmatif ; « on l'a vu rentrer avec vous, et il n'est pas ressorti, comme les voisins d'en face l'ont remarqué. Il ne nous reste donc qu'à faire une perquisition chez vous. »

A ces mots, les agents se dirigèrent vers l'arrière-boutique. Mais plus prompt qu'eux, Smirnoff s'y élança, ferma la porte, saisit un pistolet chargé qu'il avait toujours à sa portée, et, avant que les agents fussent entrés, le déchargea contre sa poitrine. Il tomba sans connaissance.

Les agents, qui l'avaient suivi, le relevèrent et s'aperçurent alors qu'il respirait encore : le cœur n'avait pas été atteint. Au bout de quelque temps, le blessé rouvrit les yeux, et fut transporté à la prison la plus voisine. Là, ils expliquèrent qu'étant à la recherche d'un jeune garçon qui avait volé un

porte-monnaie, ils étaient, selon toute apparence, tombés sur son meurtrier, car, en effet, le porte-monnaie s'était trouvé dans la poche du blessé, et le jeune garçon avait disparu. Ils n'avaient pas achevé leur rapport, que quelqu'un vint annoncer que le cadavre avait été découvert.

Telle fut la fin, la fin terrible où Smirnoff arriva après avoir voulu devenir un saint. Il avait fait tous ses efforts pour atteindre ce but, et maintenant il était en prison, coupable d'un double crime : il avait tué son prochain et avait attenté à sa propre vie ! Quelle issue ! Combien cela nous fait voir ce qu'est l'homme, et ce dont il est capable ! Mais, béni soit Dieu ! là où le péché avait abondé, la grâce a surabondé.

III

Le médecin de la prison sonda la blessure, et, ayant extrait la balle, dit que le blessé pourrait se remettre. Il nettoya soigneusement la plaie et posa un bandage. Mais Smirnoff, rassemblant toutes ses forces, l'arracha en s'écriant : « Non, non ; laissez-moi ; je veux mourir. »

Tous les efforts pour le calmer restant inutiles, un des assistants dit : « Il faudrait peut-être faire venir le bon monsieur qui ne demeure pas loin d'ici, et qui est venu souvent parler aux prisonniers, et leur lire la Bible. » Celui dont il parlait était le colonel P., qui lui-même avait été récemment amené à la connaissance du Sauveur, et désirait faire partager à d'autres le bonheur qu'il avait trouvé dans la grâce et l'amour du Seigneur ; il eut plus tard à souffrir pour sa foi.

On envoya un message au colonel qui, après quelques minutes, entra dans la cellule où Smirnoff avait été transporté. Le blessé leva les yeux vers l'étranger et rencontra un regard si rempli

d'amour et de compassion que son cœur en fut pénétré. Il ferma les yeux et resta sans mouvement. Il semblait que la vie allait le quitter. Le colonel P., pensant qu'il n'y avait pas un instant à perdre, s'assit auprès du blessé, ouvrit son Nouveau Testament, et lut très lentement et distinctement le commencement du quinzième chapitre de l'évangile de Luc. Simple et merveilleux récit que l'on nomme souvent la parabole de la brebis perdue, mais auquel conviendrait mieux le titre de « parabole du bon berger, » car c'est l'histoire de Dieu et non de l'homme.

« Jésus est ce bon berger, » dit le colonel. « Le Fils de Dieu est descendu du ciel pour chercher et sauver ce qui était perdu. »

A peine avait-il prononcé ces paroles que Smirnoff ouvrit ses yeux, et, avec une étrange expression de joie, dit : « Je puis donc être sauvé ; car je suis perdu, moi ! »

« Oui, le Seigneur est venu aussi pour vous. »

« Mais mes péchés, mes horribles péchés ! Je suis un meurtrier, moi ; et j'ai aussi voulu m'ôter la vie, » dit le blessé en se couvrant le visage de ses deux mains, saisi de désespoir au souvenir de son crime.

« Écoutez ce que Dieu dit, » continua doucement son interlocuteur. « Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme l'écarlate, ils seront comme la laine. » Et autre part, il est écrit : « Le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de tout péché. »

Smirnoff écoutait avidement. C'était un message tout nouveau pour lui. Était-il bien possible qu'après tout ce qui s'était passé, il pût encore espérer le pardon, et un pardon tout gratuit, pour l'amour de Jésus ? Il leva les yeux en haut ; un combat se livrait encore dans son âme. Mais il avait entendu

la voix du Fils de Dieu et il vivait. Tout à coup, il dit : « Insensé que j'étais ! Je voulais être sauvé en devenant d'abord un saint ; mais je comprends maintenant. C'est parce que je suis un pécheur, un misérable pécheur perdu que je puis venir à Jésus. Il sauve ce qui est *perdu* ! » Et des larmes abondantes coulèrent sur ses joues. Il y eut à ce moment de la joie devant les anges de Dieu, car la brebis bien loin égarée, avait entendu la voix du bon Berger et était retrouvée ; celui qui était mort était revenu à la vie ; le voleur et meurtrier était sauvé ; la paix était descendue dans son âme.

Le colonel P. s'agenouilla auprès du prisonnier, et, tenant ses mains dans les siennes, il rendit grâces à Celui dont l'amour avait cherché, trouvé et sauvé la brebis perdue. Lorsqu'il se fut relevé, le blessé se tournant vers le médecin, lui dit : « Vous pouvez faire maintenant ce que vous voulez ; je suis prêt à vivre, si Dieu le veut. »

Le médecin, que cette scène avait extrêmement étonné, banda la blessure, et Smirnoff reposa dès lors paisiblement. Au milieu de son profond repentir, de la honte et de la douleur qu'il éprouvait à cause de son crime, il goûtait cette paix bénie, d'autant plus précieuse que l'on a senti plus vivement sa propre culpabilité, et vu de plus près l'abîme effroyable où conduit le péché ; il appréciait la grandeur de l'amour qui est venu sauver des êtres tels que nous au prix des souffrances et de la mort de Jésus sur la croix.

La paix qui remplissait le cœur de Smirnoff, et la joie que lui causait la guérison de son âme, activèrent celle de son corps. Sa blessure se guérit avec une rapidité surprenante. Au bout de quelques semaines, il put paraître devant la cour de justice criminelle. Là il fit une confession complète de sa faute. Son repentir si réel et le fait qu'il avait com-

mis le meurtre sans préméditation, décidèrent les juges à ne point prononcer contre lui la peine capitale. Il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il ne murmura point contre une sentence qu'il savait juste, et la paix de son âme n'en fut point troublée. Dieu lui avait tout pardonné par Christ.

Dès qu'il eut recouvré les forces suffisantes, il partit avec un long convoi de compagnons de souffrances pour la partie la plus orientale de la Sibérie. Le voyage était pénible et conduisait à un exil sans retour et à de rudes et incessants travaux ; mais Smirnoff rendait grâces à Dieu d'avoir usé envers lui de miséricorde, et de lui avoir accordé, à lui, le grand pécheur, de rester encore quelque temps ici-bas, comme un témoin vivant de son insondable grâce.

Smirnoff vit là dans une colonie pénitentiaire, et rend témoignage par ses paroles et ses actes à son Seigneur et Sauveur. Dans cette contrée reculée, au milieu de compagnons pour la plupart ignorants et grossiers, grands criminels souvent, il ne cesse d'annoncer que le Fils de l'homme est venu dans ce monde chercher et sauver ce qui était perdu. Des amis chrétiens lui envoient des Bibles et des Nouveaux Testaments. A chaque nouvel arrivant dans ce lieu de tristesse, il remet un exemplaire de la précieuse parole de Dieu. Il leur raconte aussi de quelle manière merveilleuse le Seigneur a agi envers lui pour le sauver, lui qui voulait être un saint et qui était devenu un meurtrier.

Que les voies de Dieu sont insondables, que ses pensées sont incompréhensibles ! Il a accompli le désir du pauvre Smirnoff, mais d'une manière infiniment plus excellente que celui-ci n'aurait jamais pu l'imaginer. Il lui a fait toucher le fond de l'abîme de sa corrup-

tion pour lui révéler et lui faire goûter les immenses richesses de sa grâce dans le Christ Jésus.

Chers jeunes lecteurs, ce récit est placé devant vos yeux pour que vous aussi, vous veniez à Jésus pour être sauvés. Il n'est pas nécessaire que vous ayez commis des crimes comme Smirnoff. Même si extérieurement votre conduite est bonne, vous avez comme lui un cœur capable de porter toutes sortes de mauvais fruits. Vous en avez déjà porté suffisamment pour que vous soyez coupables devant Dieu, et le bien que vous pourriez avoir fait, ne peut racheter un seul de vos péchés. Comme Smirnoff, vous avez besoin de la grâce, du pardon, de la vie et du salut qui ne se trouvent qu'en Christ. Sans cette grâce reçue dans votre cœur, vous périrez. Recevez-la donc maintenant en venant à Christ.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID VEUT BATIR UN TEMPLE A L'ÉTERNEL

(2 Samuel VII; 1 Chroniques XVII.)

SOPHIE. — Tu m'as parlé, chère maman, des belles promesses que Nathan fit à David de la part de l'Éternel, touchant Israël. Mais tu m'as dit qu'il lui fit aussi des promesses qui le concernaient. Veux-tu me les dire aujourd'hui.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Lis pour cela dans le chapitre VII du second livre de Samuel, depuis la fin du verset 11.

SOPHIE (*lit*). — « L'Éternel t'annonce que l'Éternel te fera une maison. » Que veut dire cela, chère

maman ? Dieu ne voulait pas bâtir une maison où David habiterait ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Une maison ici signifie une postérité. Les versets suivants te le feront comprendre.

SOPHIE (*lit*). — « Quand les jours seront accomplis et que tu dormiras avec tes pères, je susciterai après toi la semence, qui sortira de tes entrailles, et j'affermirai son royaume. Lui, bâtira une maison à mon nom ; et j'affermirai le trône de son royaume pour toujours. Moi, je lui serai pour père, et lui me sera pour fils : s'il commet l'iniquité, je le châtierai avec une verge d'hommes et avec des plaies des fils des hommes ; mais ma bonté ne se retirera point de lui, comme je l'ai retirée d'avec Saül, que j'ai ôté de devant toi. Et ta maison et ton royaume seront rendus stables à toujours devant toi, ton trône sera affermi pour toujours. Nathan parla ainsi à David, selon toutes ces paroles et selon toute cette vision. » Veux-tu maintenant m'expliquer ce que je viens de lire ?

LA MÈRE. — Certainement ; mais d'abord tu peux voir que tout ce que l'Éternel promet à David, doit arriver après sa mort. C'est comme pour Abraham. Dieu lui promet qu'il donnera le pays de Canaan à sa postérité, mais quant à lui-même, dans ce pays, il n'a pas un pouce de terre (1). Les hommes de Dieu ont à marcher par la foi, et tu verras plus loin combien David est reconnaissant de ces promesses. Mais tu comprends bien quel est le fils que l'Éternel promet à David.

SOPHIE. — Je pense que c'est Salomon, n'est-ce pas ? C'est lui qui bâtit un temple magnifique à l'Éternel.

(1) Actes VII, 5.

LA MÈRE. — Tu as raison. Salomon, dans les premières années de son règne, aima l'Éternel, et l'Éternel l'aimait (1). Il lui donna la sagesse, des richesses et une grande gloire. Mais tu vois que l'Éternel dit que, s'il commettait l'iniquité, il serait châtié. Dieu le répéta plus tard à Salomon lui-même, en lui disant que si lui ou ses descendants et Israël se détournaient du droit chemin, ils seraient rejetés ainsi que la maison que Salomon aurait bâtie (2). Et qu'est-ce qui arriva ? Salomon fut le tout premier à se détourner de l'Éternel pour adorer des idoles ; ses descendants, à quelques exceptions près, ainsi qu'Israël, l'imitèrent. Et ils furent châtiés et chassés de leur terre.

SOPHIE. — Mais qu'est-ce que Dieu veut dire par ces paroles : « Je le châtierai avec une verge d'hommes et avec des plaies des fils des hommes ? »

LA MÈRE. — Cela signifie, Sophie, que l'Éternel se servirait d'hommes pour punir Israël et ses rois, mais sans les détruire tout à fait. Par exemple, le roi d'Assyrie qui envahit le pays d'Israël, était la verge de la colère de Dieu contre son peuple (3). Et les plaies dont il est parlé sont les fléaux qui frappent les hommes, telles que la guerre, la famine, les maladies qui sévirent contre Jérusalem (4). Mais avec tout cela, la maison de David, sa postérité, ne devait pas disparaître comme celle de Saül qui ne fournit plus de roi. L'Éternel avait fait à David des promesses qui devaient s'accomplir, malgré les péchés de ses descendants et de son peuple. C'est ce que le prophète Ésaïe rappelle, quand il adresse son magnifique appel à Israël. Lis-le au chapitre LV de ce prophète, verset 3.

(1) 2 Samuel XII, 24 ; 1 Rois III, 3. — (2) 1 Rois VIII, 6-9.

(3) Ésaïe X, 5. — (4) Ézéchiel XIV, 21.

SOPHIE (*lit*). — « Inclinez votre oreille, et venez à moi ; écoutez, et votre âme vivra : je ferai avec vous une alliance éternelle, les grâces assurées de David. » Quand est-ce donc, chère maman, que cela s'accomplira ? Nous avons lu : « J'affermirai le trône de son royaume pour toujours. » Et nous ne voyons pas de trône en Israël.

LA MÈRE. — Tu oublies, mon enfant, que cela est accompli. Il y a un autre fils de David, plus grand que Salomon (1) qui a déjà paru.

SOPHIE. — Ah ! oui, chère maman. Je sais qui tu veux dire. C'est le Seigneur Jésus, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. C'est à Lui qu'appartiennent les promesses d'un heureux avenir certain et durable pour Israël. C'est ce que depuis David les prophètes n'ont cessé d'annoncer. L'apôtre Paul le rappelle quand il prêche l'Évangile dans la synagogue d'Antioche de Pisidie (2).

SOPHIE. — J'aimerais beaucoup, chère maman, que tu me dises quelques-unes des prophéties qui se rapportent au Seigneur Jésus, comme Fils de David.

LA MÈRE. — Eh bien, lis, par exemple, Ésaïe IX, versets 6 et 7.

SOPHIE (*lit*). — « Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné, et le gouvernement sera sur son épaule ; et on appellera son nom : Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père d'éternité, Prince de paix. A l'accroissement de son empire, et à la paix, il n'y aura pas de fin, sur le trône de David et dans son royaume, pour l'établir et le soutenir en jugement et en justice, dès maintenant et à toujours. »

LA MÈRE. — Lis encore dans le même prophète, au chapitre XI, les versets 1, 2 et 10.

(1) Matthieu XII, 42. — (2) Actes XIII, 34.

SOPHIE (*lit.*). — « Et il sortira un rejeton du tronc d'Isaï, et une branche de ses racines fructifiera ; et l'Esprit de l'Éternel reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de connaissance et de crainte de l'Éternel... Et, en ce jour-là, il y aura une racine d'Isaï, se tenant là comme une bannière des peuples : les nations la rechercheront, et son repos sera gloire. »

LA MÈRE. — Les versets intermédiaires décrivent la félicité qui régnera sur la terre, quand le fils de David, le Seigneur Jésus, aura pris les rênes du gouvernement. Mais lis encore dans Jérémie XXIII, 5, 6.

SOPHIE (*lit.*). — « Voici, les jours viennent, dit l'Éternel, et je susciterai à David un Germe juste ; et il régnera en roi, et prospérera, et exercera le jugement et la justice dans le pays. Dans ses jours, Juda sera sauvé et Israël demeurera en sécurité ; et c'est ici le nom dont on l'appellera : *L'Éternel notre justice.* »

LA MÈRE. — Tu vois, Sophie, que cela se rapporte à ces temps heureux où l'Éternel rétablira Juda et Israël dans leur pays. Ézéchiél aussi a parlé du grand Fils de David. Lis dans ce prophète, au chapitre XXXIV, les versets 23 et 24.

SOPHIE (*lit.*). — « Et je susciterai sur eux un pasteur qui les paîtra, mon serviteur David ; lui, les paîtra, et lui, sera leur pasteur. Et moi, l'Éternel, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'eux. »

LA MÈRE. — David était mort depuis longtemps quand Ézéchiél prononça ces paroles. Tu comprends donc, ma chère enfant, que le prophète parle de Celui dont David était le type, du Seigneur Jésus qui se nomme Lui-même le Berger des brebis (1).

(1) Jean X, 11. Voyez aussi Hébreux XIII, 20.

SOPHIE. — Oui, maman, je comprends cela. Et je me rappelle un peu ce que l'ange dit à Marie. Si tu veux, je le chercherai dans mon Nouveau Testament, et je te le lirai.

LA MÈRE. — Fais-le, mon enfant. J'aime à te voir connaître les saintes lettres.

SOPHIE. — C'est dans le premier chapitre de Luc, les versets 31 à 33. « Et voici, tu concevras dans ton ventre, et tu enfanteras un fils, et tu appelleras son nom Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de David à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume. »

LA MÈRE. — Le Seigneur Jésus était en effet de la famille de David, comme nous le voyons par les généalogies en Matthieu et Luc, et par conséquent héritier du royaume d'Israël. Il avait droit à ce trône. Lorsqu'il entre dans Jérusalem, les foules l'acclament ainsi : « Hosanna, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le royaume de notre père David qui vient (1) ! » Et quand il est devant Pilate, il confesse qu'il est Roi. Mais son peuple ne l'ayant pas reconnu, son royaume maintenant n'est pas de ce monde (2). Le temps vient où « le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ sera venu, et il régnera aux siècles des siècles (3). »

SOPHIE. — Et, n'est-ce pas, maman, les apôtres, dans le Nouveau Testament, parlent aussi du Seigneur Jésus comme fils de David ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; l'apôtre Pierre et l'apôtre Paul, en prêchant l'Évangile aux Juifs, leur rap-

(1) Marc XI, 9, 10. — (2) Jean XVIII, 36, 37.

(3) Apocalypse XI, 15.

pellent les promesses faites à David (1). Lis dans l'épître aux Romains, au chapitre I, le verset 3.

SOPHIE (*lit*). — « Touchant son fils, né de la semence de David, selon la chair (2). »

LA MÈRE. — Dans l'épître aux Hébreux, l'Esprit Saint applique au Seigneur Jésus les paroles de Nathan relatives au descendant de David : « Moi, je lui serai pour père, et lui me sera pour fils (3). » Et, à la dernière page de la Bible, nous est encore rappelée la promesse de l'Éternel à David. C'est le Seigneur Jésus lui-même qui parle et dit : « Moi, je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin (4). »

Tu vois, mon enfant, comme Dieu est fidèle. David, comme le dit l'apôtre Pierre, « est mort, » mais il a cru Dieu, et a vu d'avance par la foi, ce descendant glorieux que Dieu lui avait annoncé. A la fin de sa carrière, il le célèbre comme Celui qui dominera en justice et dans la crainte de Dieu ; qui sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève dans un ciel sans nuages (5). Aussi, après avoir entendu, de la bouche de Nathan, les merveilleuses paroles de l'Éternel, David « entra et s'assit devant l'Éternel, » pour Lui rendre grâces. C'est une belle prière qui montre combien le cœur du roi était rempli de reconnaissance.

SOPHIE. — Voudrais-tu me la dire, chère maman ?

LA MÈRE. — Je t'en dirai volontiers quelques paroles, et tu pourras ensuite la lire tout entière dans ta Bible. David commença ainsi : « Qui suis-je, Seigneur Éternel ! et quelle est ma maison, que tu m'aies amené jusqu'ici ? Et encore cela a été peu de

(1) Actes II, 30-36 ; XIII, 23, 33, 34.

(2) Voyez 2 Timothée II, 8. — (3) Hébreux I, 5.

(4) Apocalypse XXII, 16. — (5) 2 Samuel XXIII, 3, 4.

chose à tes yeux, Seigneur Éternel ! et tu as même parlé de la maison de ton serviteur pour un long avenir. Est-ce là la manière de l'homme, Seigneur Éternel ?... C'est à cause de la parole, et selon ton cœur, que tu as fait toute cette grande chose. » Tu vois que David attribue, non à aucun mérite de sa part, mais à la seule bonté de l'Éternel, toutes les bénédictions qui lui sont promises. Il prend sa vraie place en disant : « Qui suis-je ? » et c'est ce qu'il nous faut aussi faire. Tout ce que Dieu nous donne est pure grâce de sa part ; nous ne méritons rien.

SOPHIE. — Chère maman, je pense que Dieu a aussi parlé pour nous d'un long avenir. Jésus reviendra nous prendre et nous serons toujours avec Lui.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; c'est une heureuse perspective. David rappelle ensuite ce que Dieu a fait pour Israël, « seule nation sur la terre que Dieu soit allé racheter, afin qu'elle lui soit un peuple, et pour se faire un nom à lui-même, » « ton peuple, » dit-il, « que tu t'es racheté d'Égypte, des nations et de leurs dieux. » Le cœur de David n'oubliait pas la manière merveilleuse dont l'Éternel avait délivré son peuple d'Égypte. L'Écriture rappelle toujours à Israël cette rédemption accomplie par le bras puissant de son Dieu. Il ne devait jamais l'oublier.

SOPHIE. — C'est comme nous, maman. Il faut toujours nous souvenir de ce que Jésus a fait pour nous sauver.

LA MÈRE. — Certainement, et la parole de Dieu nous rappelle toujours que nous sommes sauvés par la grâce. Mais David, après avoir parlé du passé, contemple aussi ce que Dieu réserve à Israël dans l'avenir : « Tu t'es établi ton peuple Israël pour peuple à toujours ; et toi, Éternel, tu es devenu leur Dieu. » David ne doute pas que la parole de l'Éternel ne s'accomplisse, et cependant, chose remarquable,

il prie pour que Dieu fasse ce qu'il a promis. Il dit : « Et maintenant, Éternel Dieu ! confirme pour toujours la parole que tu as prononcée touchant ton serviteur et touchant sa maison, et fais comme tu as dit. »

SOPHIE. — Mais, maman, si Dieu lui avait promis, il pouvait compter sur sa parole. Pourquoi donc David demande-t-il que Dieu le fasse ?

LA MÈRE. — David lui-même te donne la réponse : « Car toi, Éternel des armées, Dieu d'Israël, tu as révélé à ton serviteur, disant : Je te bâtirai une maison ; c'est pourquoi ton serviteur a trouvé son cœur pour te faire cette prière.... Tes paroles sont vraies, et tu as dit ce bien à ton serviteur. Et maintenant, qu'il te plaise de bénir la maison de ton serviteur. » Il sait que les paroles de l'Éternel sont vraies, il en désire ardemment l'accomplissement, et voilà pourquoi il prie pour qu'elles s'accomplissent. Nous savons, par exemple, que Jésus a promis de revenir nous prendre ; nos cœurs resteront-ils indifférents à cette promesse ? Non ; mais nous dirons : « Amen ; viens, Seigneur Jésus (1) ! » Dieu a dit : « Je ne te laisserai point ; je ne t'abandonnerai pas (2). » Est-ce une raison pour ne pas l'invoquer dans nos besoins ? Au contraire.

SOPHIE. — Merci, maman ; je comprends. Je sais que tu m'aimes, que tu prends soin de moi. Et c'est pour cela que, quand j'ai besoin de quelque chose, je viens te le demander. N'est-ce pas cela ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. C'est parce que nous connaissons la vérité des paroles de Dieu et sa fidélité que nous pouvons le prier avec confiance. La prochaine fois, nous continuerons l'histoire de David, si le Seigneur le permet.

(1) Apocalypse XXII, 20. — (2) Hébreux XIII, 5.

TABLE DES MATIÈRES



	PAGES
A mes jeunes lecteurs	3
Lettre d'un lépreux japonais	16
La confession d'une petite fille	19
Perdue par désobéissance	21
« La bonté de Dieu te pousse à la repentance »	41
Le roi Alphonse et ses pages	59
L'influence d'un enfant pieux	61
« Jésus est mort pour moi »	76
« Béni soit Dieu ! c'est merveilleux »	81
La prière	99
L'Évangile en Chine	101
La prière de la petite fille irlandaise	116
La petite Émilie	119
La petite Juive	135, 158, 161
« Nous allons tous en enfer »	141
« Aimez-vous la Bible autant que lui ? »	177
« Nous voyons Jésus »	181
Abubbuka	198
Le pauvre Jacques	201
Le jeune Russe et la grâce merveilleuse de Dieu	221
L'Église ou l'Assemblée (suite de son histoire sur la terre) :	
Le culte chez les chrétiens durant l'ère des persécutions	34
Comment on était reçu au nombre des fidèles	52
Le gouvernement dans l'Église	98
L'Église s'associe au monde	129
Suite de l'histoire de Constantin	153
Arius et le concile de Nicée	170, 192
Athanasie	212

Histoire des rois d'Israël. David, le second roi :

Mort de Saül et de ses fils	10
David règne sur Juda à Hébron	30, 46, 70, 88
Il est reconnu roi par tout Israël	111
David prend la forteresse de Sion	121
David veut amener l'arche en Sion. — Uzza est frappé de mort. — Victoires de David sur les Philistins	145
David amène l'arche en Sion	163
Le transport de l'arche en Sion	184
David veut bâtir un temple à l'Éternel	205, 230

Poésies

Commencement d'année	9
Aux petits enfants	29
« Ne crains pas »	45
Les soins de Dieu	87
Prière du soir	120
« Mon Père est là »	160
A mes petits amis	200
Les biens célestes et permanents	220
Strophes diverses	58, 80, 85, 110, 180